4e Année. N° 41. 1er MAI 1912

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET Cie, ÉDITEURS

1, RUE SAINT-BENOIT PARIS

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Directeur : JACQUES COPEAU
Secrétaire : JACQUES RIVIÈRE

Le Directeur reçoit le premier et le troisième samedi de chaque mois, de 3 heures à 5 heures.

Le Secrétaire reçoit le Lundi matin de 10 h. à midi, 1, rue Saint-Benoît

---

Adresser correspondance et manuscrits
15, RUE FROIDEVAUX, 15

Les Manuscrits ne sont pas retournés.
Les auteurs non avisés dans le délai de **deux mois** de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Abonnement :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg :
Un an, 15 frs. — Six mois, 8 frs.

Étranger :
Un an, 18 frs. — Six mois, 10 frs.

Pour les membres du corps enseignant en France :
Un an, 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe : 25 francs.

Les abonnements partent du 1er des mois de Janvier et Juillet.

JEAN MORÉAS

POÈTE TRAGIQUE

“ La vie a trahi Henry Becque ”, écrivait un jour Moréas ; “ je crains que la mort ne se moque de lui ”, et il s’expliquait :

“ Celui qui s’élève dans les hautes sphères de l’art, un Milton, un Corneille, s’il coule des jours malheureux, goûtera, dans son infortune même, une infinie douceur. Il se plaint, sans doute, et maudit son siècle. Cependant, en dépit de ces heures de faiblesse humaine, l’orgueil le soutient secrètement et lui rend déjà l’avenir visible. Je parle du noble et légitime orgueil et ncn de cette passion équivoque qui n’en prend que les vaines apparences. Et je suis certain que peu de gens éprouvent en réalité ce véritable orgueil au point d’en être secourus... Ce que la vertu a de plus délicieux formait la nature de Becque. Il avait conscience de son grand mérite ; mais n’avait-il pas aussi, au fond de son cœur, comme un pressentiment de sa destinée ? Il songeait peut-être que la Comédie bourgeoise, où il excellait, doit obtenir sa récompense du vivant de l’auteur, et que se fier,

en pareil cas, à la postérité, c'est bâtir sur le sable ".

Une véritable sympathie pour l'infortuné Henry Becque anime cette forte page, mais elle reçoit son mouvement intérieur de la méditation de Moréas sur sa propre destinée. La vie a trahi Moréas de bien des manières, mais, assuré qu'il était que la mort ne se moquerait pas de lui, nulle trahison jamais n'entama le magnifique et légitime orgueil qui lui rendait l'avenir visible. Il avait conscience d'être le seul tragique de son siècle, et savait qu'à ce titre, en dépit de ses imperfections, la postérité le sauverait de l'oubli, où sombreront avant qu'il soit longtemps les poètes, ses contemporains, qu'il eut l'amertume de se voir préférer.

Car les genres existent, et le tragique est le plus élevé de tous en dignité.

*
* *

Le XIXe siècle est le siècle par excellence du lyrisme. Or l'art lyrique est aux antipodes de l'art tragique, s'il est vrai que l'un se définisse par la prédominance de la sensibilité sur la raison, comme l'autre par la prédominance de la raison sur la sensibilité. Qu'un Lamartine, un Musset s'abandonnent sans contrôle aux inspirations de leur cœur, c'est trop clair ; mais Hugo lui aussi, avec ses prétentions à la pensée impersonnelle, est à ce

point un lyrique que jusque dans ses drames et ses romans, il ne sait que se raconter lui-même ; et quant à Vigny, s'il entreprend de résister aux suggestions de sa sensibilité, c'est par un profond sentiment de sa dignité d'homme, mais au plus secret de sa résignation stoïcienne, comme on sent vibrer le murmure du blasphème et de l'imprécation ! Pour prendre un exemple plus proche, Barrès est une magnifique intelligence, mais c'est une intelligence au service d'une sensibilité ; ce n'est donc point une Raison, et aussi Barrès n'atteint-il qu'au pathétique, et point au tragique.

Qu'est-ce donc enfin que cette Raison, dont nos contemporains ont si bien perdu le sens qu'ils affectent de la confondre avec l'intelligence, dont elle n'est pas plus proche en vérité, ou pas moins lointaine que du cœur ou du vouloir ? C'est, dirons-nous, du point de vue qui nous occupe, la faculté, réservée à quelques-uns, de se détacher assez effectivement,de s'élever assez haut au-dessus d'eux-mêmes, pour que leur individualité sensible ne leur apparaisse plus que comme un *cas*, singulier certes, et tout de même pour eux particulièrement intéressant, mais un cas parmi d'autres en nombre infini, et soumis aux mêmes lois générales. Or, si c'est bien cela la Raison, combien n'est-il pas plus malaisé d'être raisonnable dans une époque de sensibilité déchaînée, hyperesthésiée comme la nôtre, que dans une époque de sensibilité

endiguée, refrénée, contenue, comme le XVIIe siècle ? Et si, seul jusqu'ici de nos contemporains, parti en somme du sentiment romantique, Moréas d'un magnifique effort s'est haussé à la Raison classique, entrevoit-on la signification spirituelle unique que revêt pour nous son exemple ?

*
* *

Je ne nommerai personne, mais on me comprendra si je dis que la plupart des auteurs de ce temps écrivent comme un pommier donne des pommes ; chaque année porte sa récolte, mais rien ne différencie réellement une année d'une autre. Ils vieillissent, ils ne mûrissent pas : ils n'ont pas d'histoire. D'autres ont une histoire, mais cette histoire est celle de leur appauvrissement, de leur graduelle renonciation à leurs ambitions initiales ; de sorte qu'au lieu que les œuvres de leur jeunesse soient la préparation et comme l'ébauche des œuvres de leur âge mûr, c'est dans celles-là qu'il faut aller chercher l'explication et presque l'excuse de celles-ci. Moréas eut une histoire, et cette histoire fut un progrès.

Singulière aventure que celle de cet Hellène venu en France pour être poète ! Il tombait en pleine effervescence lyrique : comment le lyrisme en l'eût-il pas tenté ? Il en faillit être dévoyé pour toujours. En effet, des thèmes éternels du lyrisme,

aucun ne correspondait à sa sensibilité profonde. Il était parfaitement athée, et d'ailleurs d'esprit trop sérieux pour faire de Dieu, comme tant d'autres, une simple machine poétique. En véritable Grec, il méprisait la femme, et par suite l'amour, et d'autre part il avait de l'éminente dignité de l'homme dans l'univers un trop juste et trop fort sentiment pour demander jamais à la nature autre chose qu'un cadre, des métaphores ou des symboles. Enfin il n'avait ni goût, ni peur, ni horreur de la mort. Toutes les voies du grand lyrisme lui étant donc fermées, que lui restait-il, à ce jeune homme trop cultivé, et point encore engendré à la vie personnelle, qu'à se réfugier dans cette sorte d'alexandrinisme subtil, précieux et un peu barbare, qu'Anatole France et Charles Maurras ont aimé, à juste titre certes, mais qui, s'il s'y fût borné, n'eût tout de même fait de lui que le premier de nos *petits poètes ?* Les *Syrtes*, les *Cantilènes*, le *Pèlerin Passionné* appartiennent à cette veine menue et charmante, que le Moréas des *Stances* et d'*Iphigénie* devait de très haut dédaigner.

Cependant, même dans ces premiers jeux d'une Muse hésitante, çà et là des vers, des strophes d'un accent plus ferme, d'une sonorité plus virile révélaient une individualité originale et forte, peinant à se dégager. Elle n'y fût jamais parvenue peut-être, l'ébauche ne se fût jamais achevée en statue, si la dure Vie, l'incomparable modeleuse,

ne s'en était mêlée. Moréas n'a pas été prodigue de confidences, mais sous sa hautaine réserve on devine les pires blessures :

" O Syrinx, ouvrage d'un Dieu, maudit est celui qui te traverse d'un souffle mêlé de sang ! "

Perçoit-on ce qu'il y a de rare dans cette résonance grave ? A partir de *Feuillets* elle se fait dominante dans l'œuvre de Moréas :

" Il est pour le poète une douce saison, celle où la dernière fleur s'effeuille et le premier fruit commence à se nouer. Alors le destin, qui menace déjà, empreint l'inspiration d'une gravité suffisante, tandis que l'art continue encore ses mille coquetteries. Plus tard l'harmonie résonne profondément, mais les cordes de la lyre laissent tomber des gouttes de sang réel, qui, peut-être, font horreur aux Muses ". Et, toujours aussi secrètement, mais plus directement :

> O souffles, pour mon cœur tout chargés à présent
> D'erreur, de remords, d'amertume....
> Vie exécrable, ô jours que corrompt l'amertume
> Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé...

Sort cruel, — sort plus heureux cent fois que celui des heureux de ce monde! Seule sans doute la Douleur pouvait émonder la sensibilité de Moréas de ses vaines luxuriances, la contraindre à se replier sur son centre, à n'écouter plus que le chant de ses profondeurs. Et ce chant, ô merveille ! se trouve

être le chant immémorial de l'Hellade, le chant tragique de la Destinée.

*
* *

La solution chrétienne est sublime, mais c'est du sublime d'une folie. Qui l'embrasse aussitôt s'efface devant plus grand que soi, aliène sa personnalité, en délègue à Dieu l'administration. La folie de la croix, disent-ils eux-mêmes... Et que la Sainteté soit une cime, qui le conteste ? Mais que pour y atteindre il faille se renoncer, que par conséquent la Sainteté laisse en dehors de soi nombre d'authentiques valeurs humaines, voilà qui explique et qui justifie qu'elle demeure et doive demeurer un idéal proprement excentrique. Plus central, en ce sens qu'il peut intégrer la plupart des valeurs essentielles ; plus humain, en ce sens que l'homme y peut prétendre sans faire appel à d'autres ressources qu'aux siennes propres, est l'idéal héroïque tel qu'il a reçu des Grecs sa formule éternelle. La chair et le sang n'en sont point exclus, mais ils y sont surmontés. La maîtrise de soi, telle était la vertu cardinale pour ce Socrate dont on nous dit que son visage faisait voir tout ensemble qu'il avait connu toutes les passions et qu'il les avait vaincues. Le Stoïcisme, ce protestantisme de l'antiquité, a pu, dépassant la mesure, proscrire la passion : l'Hellénisme de la bonne

époque se contente de la subordonner. Mais où le stoïcisme a donné à la conception socratique un légitime et heureux développement, c'est quand il a précisé l'attitude du sage à l'égard des accidents de la vie extérieure. Devant la destinée, dans la mesure où elle ne dépend pas de lui, le sage ne s'irrite pas, ne proteste pas, même par un " froid silence " ; il ne s'humilie pas non plus, ne se frappe pas la poitrine en disant : " J'ai péché ". Il contemple, il comprend ; il entre dans le conseil de la Raison universelle et participe à ses desseins, il dit : " C'est l'ordre, c'est la loi ", et quels que soient les événements qui l'atteignent, il garde l'âme égale, l'esprit serein et le cœur impavide. Les limites de ce qui dépend et de ce qui ne dépend pas de nous ont pu varier depuis l'antiquité ; ce n'en est pas moins à cet idéal du sage, convenablement retouché et en quelque sorte mis à jour, que s'attachent tous ceux de nos contemporains qui ont le culte de la beauté intérieure et que le Christianisme n'a pu retenir; et c'est pourquoi quelques-uns d'entre eux se sont fait des *Stances* de Moréas une façon de bréviaire.

*
* *

J'ai pris à dessein mes exemples parmi les philosophes plutôt que parmi les poètes, car Moréas s'apparente de plus près à ceux-là qu'à ceux-ci. Ce

n'est pas à dire qu'il ne soit pas un pur poète, et même je n'en vois pas dans tout son siècle de plus pur, je veux dire qui mêle à sa poésie moins de matières et aussi de préoccupations étrangères ; mais c'est le plus abstrait de nos poètes, le seul à qui il ait été donné de réaliser cette poésie de la Raison où Sully Prudhomme en vain s'efforça. Son imagination était d'une sobriété qui touchait à l'indigence ; et quant à sa sensibilité — je parle de sa sensibilité vraie, et non de cette sensibilité artificielle qu'il s'était faite par ses lectures et qui éploie dans ses vers de jeunesse des grâces un peu maniérées — tant qu'il n'eut pas réussi à la fondre avec sa raison, opération d'où elle sortit complètement transformée, il ne l'utilisa guère littérairement, et il fit bien, car c'était une sensibilité assez commune, celle d'un beau garçon un peu fat, d'un mâle râblé et sanguin qu'emporte un furieux appétit de plaisirs, de domination, de gloire, et qu'enivrent ses premiers succès. A trois quarts de siècle de distance les *Nuits* du jeune Musset nous émeuvent encore : celles de Moréas ne nous eussent pas un instant intéressés. Mais qu'arrive l'heure où, la jeunesse enfuie, le brouillard des passions dissipé, on commence, suivant le mot de Fontenelle, à voir les choses telles qu'elles sont, comme alors Moréas prend l'avantage ! Si les passions abandonnent Musset, rien ne lui reste plus :

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie.
Quand je l'ai comprise et sentie
J'en étais déjà dégoûté.

On sait la suite, et la fin lamentable. Or, c'est au moment où Musset tombe que Moréas s'élève. Il a vécu, il a voulu, désiré, lutté, fonçant droit devant lui d'un fougueux élan ; il a connu les courtes joies et les longues épreuves que comporte toute vie, l'amitié, l'amour, et aussi, et surtout, la trahison, la perfidie, l'injustice, la maladie, la douleur, et l'angoisse du temps qui fuit, de la vieillesse et de la mort qui approchent. Il n'est pas épuisé, ni même las ; cependant il s'arrête, il se retourne, il embrasse d'un clair regard sa vie passée, il contemple la Vie, il médite ; et soudain il se sent soulevé au-dessus de lui-même, rempli d'une force nouvelle, et le cri qui de son cœur monte à ses lèvres c'est le cri même du philosophe antique : " Tel est l'ordre, telle est la loi, tout est bien ". Magnifique sursaut de l'âme à qui aucune douleur n'a été épargnée, et qui sous les coups du destin se redresse, sublime de force, de courage et de générosité ! Ecoutons ce chant tragique :

Me voici seul enfin, tel que je devais l'être :
Les jours sont révolus,
Ces dévouements couverts que tu faisais paraître
Ne me surprendront plus.

D'un bout à l'autre des *Stances*, jamais la confidence ne se précisera, ne s'étendra davantage. D'ordinaire même, Moréas procède par allusions plus brèves, plus discrètes encore, comme pour *désindividualiser* le plus possible cette œuvre lyrique :

> Le mal que tu m'as fait et ton affreux délire
> Et tes pièges maudits...

On le notera au passage : Moréas emploie volontiers les adjectifs généraux ou abstraits, *affreux*, *maudit*, ailleurs *horrible*, *exécrable*, qu'affectionnaient les tragiques du XVII[e] siècle et que l'abus qu'on en fit après eux banalisa : mais par l'atmosphère où il les transporte, par l'espace, si je puis dire, et la solitude dont il les entoure, il leur rend toute leur force originelle :

> Ah ! fuyez à présent, malheureuses pensées,
> O colère, ô remords,
> Souvenirs qui m'avez les deux tempes pressées
> De l'étreinte des morts...
>
> Pendant que je médite, agitant les pensées
> Où le noir destin m'a rivé,
> J'entends le bruit du vent dans les feuilles blessées
> Qui viennent couvrir le pavé...

Mais de ces noires pensées le poète, s'il ne permet pas qu'elles l'accablent, n'essaie pas non plus de se divertir. Un faible cœur ne veut retenir de la vie que les sourires et considère le mal et

le malheur comme ce qui ne devrait pas exister ; aussi sa joie et sa tristesse sont-elles également indécentes : Moréas entend qu'on lui laisse la douleur

> Qui nourrit sa pensée et lui fait l'âme forte.

Et certes, c'est un vin amer dont il s'enivre, amer, mais non point aigre comme celui dont un Flaubert s'abreuve jusqu'à la nausée ; et le principe de cette supériorité de Moréas, c'est encore et toujours la Raison :

> Dans l'antique forêt, le vent et la cognée
> Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds
> Et parmi les humains la juste destinée
> Abat à chaque coup gloire, amour, amitiés.

La *juste destinée !* Voilà la parole libératrice au son de laquelle s'évanouit toute humaine faiblesse. Dès lors qu'il le comprend et l'accepte le poète traite d'égal à égal avec le Destin, devient le collaborateur conscient de la Nécessité reine du monde. Il s'égale à la Nature universelle, il la reflète en lui, il se contemple en elle ; comme elle et par elle il atteint à cette sérénité suprême qui ne procède pas de l'indifférence mais de la force unie à l'intellection :

> Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
> Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
> Surtout ne dites pas : elle est malheur sans fin ;
> C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux ;
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.

Quelle bizarre Parque au cœur capricieux
Veut que le sort me flatte au moment qu'il me brave ?
Les maux les plus ingrats me sont présents des Dieux
Je trouve dans ma cendre un goût de miel suave...

Triste jusqu'à la mort, en même temps joyeux
Tout m'est concours heureux et sinistre présage
Sans cause l'allégresse a fleuri dans mes yeux
Et le sombre destin sourit sur mon visage.

Ainsi, une joie qui ne va jamais sans un arrière-goût d'amertume, une amertume qui n'est jamais sans douceur, voilà l'état d'équilibre intérieur que nous proposent les *Stances*. Il ne séduira point ceux qui prisent par-dessus tout l'ardeur ; il retiendra les cœurs épris de noblesse ordonnée et grave; et la plupart de ceux qui le dédaigneront, c'est qu'ils ne seront point dignes de l'apprécier.

Hélas ! cœur trop humain, homme de peu de foi,
Aux regards éblouis d'une lumière en fête,
Tu ne sauras jamais comme elle éclaire en moi,
L'ombre que cette allée au noir feuillage jette !

Sur cette magnifique image se clôt le poème, comme sur un funèbre et riant portique qui en prolonge au loin les perspectives.

Cette sensibilité profonde, aiguë et cependant sereine que nous venons de décrire doit être peu ou prou celle de tout poète tragique, de Sophocle et de Shakespeare, de Corneille et de Racine. Comment, en effet, le tragique peindrait-il les passions s'il n'était capable de les ressentir? Et comment, d'autre part, en composerait-il un ensemble s'il ne pouvait se libérer tour à tour de toutes et de chacune ? Mais sa personnalité dans ce qu'elle a de plus intime demeure étrangère à son œuvre, et les malheurs d'Œdipe ou du Roi Lear, la passion de Phèdre ou la sublime folie de Polyeucte n'engagent après tout que son imagination et sa raison. Racine, quand il se convertit, renonce au théâtre. Mais en Moréas le poète et l'homme ne font qu'un. Tragique, il ne l'est pas seulement dans sa poésie, il l'est dans sa vie intérieure. Des hauteurs de la sensibilité tragique, il ne contemple pas seulement Iphigénie et Achille, Clytemnestre et Agamemnon ; il se contemple lui-même et sa destinée, réduite il est vrai à des lignes si simples et si générales qu'elle se confond avec la destinée humaine. C'est cette intime fusion du lyrique et du tragique, cette sublimation du lyrique en tragique qui fait la beauté proprement incomparable des *Stances*.

*
* *

Si j'avais entrepris sur l'œuvre de Moréas une

étude d'ensemble, j'aurais à marquer les incontestables beautés et aussi les insuffisances de cette *Iphigénie* à qui je faisais allusion, la foncière originalité et les limites du genre de critique que Moréas avait créé pour son usage. Mais, au lendemain de la mort de Moréas ces points ont été traités, suffisamment en somme, dans de nombreux articles. Je ne me suis proposé que de mettre en lumière un aspect de son œuvre et de sa personne auquel nul à ma connaissance ne s'est attaché. Du même coup je répondais à la critique, à la réserve plutôt qu'introduisait Barrès parmi les justes louanges que lui inspirait une fidèle et clairvoyante amitié. Parlant du *Credo* de Moréas, Barrès, sans en méconnaître la fermeté et l'élévation, le trouvait néanmoins un peu court, un peu mince. D'autres Credo sont assurément plus amples ; ils sont peut-être moins sûrs. Et, au reste, je crois avoir montré que celui-là n'était ni si court, ni si mince.

René Gillouin.

L'AVENTURE ÉTERNELLE[1]

à Henry Spiess.

I

Je ne suis pas un écrivain. Je suis le poète qui chante. — Quoi ! sans art mon chant serait vain ? A l'écouter mon mal j'enchante.

J'écris des mots pour le plaisir, et je les chante. Ah ! je ne sais. — Le flot des petits mots pressés voulant pleurer se met à rire.

Mais que soudain mon mal augmente, ma plume se brise en un cri. — Je ne sais quand je me lamente ou si je chante ou si j'écris.

[1] Premières pages du livre III.

II

Toujours est-il que rien n'est beau, voire, comme un chant naturel. Chante, alouette, le bleu ciel et toi, Lamartine, un tombeau.

Chante, hibou, clame ces nuits d'effroi, mais toi, Musset, aussi. Chantez, Keats, chantez, Philomèle, les belles nuits bleues éternelles.

Ah ! rossignols, chantez vos peines, comme Verlaine ou Henri Heine, ou chantez, chantez votre joie vivante ou morte — comme moi.

III

Ecrivons. — Qu'ai-je dit ? chantons ! Oh ! j'écoute ma voix nouvelle. Qu'elle est pure ! Et ma lyre est telle que j'y puis poser à tâtons

mes doigts comme l'Aveugle Homère, les yeux clos à son propre chant : sans art presque elle rend pourtant les plus doux sons qu'entendit l'air.

Et ma voix qui chante s'y mêle. J'écoute. Que ma voix est belle ! Est-ce le printemps ou l'été ? je n'ai jamais si bien chanté.

IV

Ce que je dois à Moréas ne peut être dit en paroles. J'avais une âme obscure et lasse. Quasiment il en fit la folle

fée des feux libres dans l'éther. " Aérez, aérez les mots ! Qu'ils soient de ces flammes légères dansant plus haut que les flambeaux."

Ce que j'appris de Moréas fut mon secret. Non pas pour lui, puisque vivant — mon maître ! hélas ! — il savait tout comme aujourd'hui.

V

Que disais-je donc tout à l'heure ? que savant il ne fallait être ? Hé non, mais pas trop le paraître en l'étant, savoir tout — du cœur,

après mille études ferventes. Mes enfants, mal écrire est vain. Je suis le poète qui chante, étant peut-être un écrivain.

La nuit et le jour, leurs amours, forment tout l'art du demi-jour. Science et don, style et doux air, sachons unir les deux contraires.

VI

Mais quel plaisir ai-je, mes enfants, à chanter seul des souvenirs ? C'est qu'il me semble en ce moment que toute la terre en soupire...

Je ne suis pas seul, non, le vent donne une âme à ce qui m'écoute et, sur ces deux longs bords de route, incline l'herbe tristement.

Je me souviens de ma jeunesse (et l'herbe jusqu'au fond du jour pleure) hélas ! et de la tristesse de mon pauvre premier amour.

VII

Dès l'heure où naît puis apparaît le soleil dans son nid de flammes — le collège loin de mon âme — j'allais courir champs et forêt ;

laissant Dieu vivre en ses Mystères que voulut me faire adorer ma mère, croyante apeurée, moi j'allais vivre sur la terre,

sauvage enfant et délivré de toute illusion première sur un Ciel aux enfants ouvert, si leur cœur est désespéré.

VIII

Quand je revins à la maison, encore tremblant du frisson des longues fièvres visionnaires et marmonnant les noms des Pères,

ayant cherché maman d'abord et puis tendu les bras vers elle, puis vers elle jeté mon corps de toute mon âme fidèle,

je n'ai pas retrouvé ma mère. Je la berçais bien dans mes bras. Misère ! Elle n'était plus là, mais loin des humaines misères.

IX

Eh quoi ! me faut-il dire avant mes promenades solitaires dans la forêt et dans les champs, ce retour auprès de ma mère ?

Non. Les cris ne sont pas des chants. Si déchirante fut ma peine — toujours vivace quoiqu'ancienne ! Mais les cris ne sont pas des chants...

Ah ! plus aucun art, mes amis, ne vient au secours des paroles que voici, hébétées et molles de ne pouvoir être des cris.

X

Dieu qui ne veut pas de nos corps brûlants, Dieu qui hait les miracles, Dieu qui ne veut qu'après la mort notre âme en glaciale débacle,

Dieu pourtant, Dieu jaloux de moi me l'avait prise tout entière. — Jaloux de moi, Dieu ? mais pourquoi ? — Je n'ai plus retrouvé ma mère.

Quand je revins à la maison la neige avait couvert les champs. Il faisait froid dans ma maison, et plus froid au cœur de maman.

XI

Assise au foyer, le front bas, elle ne s'était pas levée, mais seulement s'était penchée et je la berçais dans mes bras.

" Oh ! ce n'est pas cela, pas cela, disait un fils à ses genoux. O ma maman, ce n'est pas vous et me voilà, moi, me voilà."

Et ses yeux s'éloignaient de moi. L'ombre du soir entre nous deux grandissait, éteignant ses yeux : la lueur de ses beaux yeux froids.

XII

Beaux yeux ? hélas, bons yeux aussi, tout argentés de graves pleurs. O chers ! chers yeux ! Beaux yeux, mais oui ! Miroirs naturels de mes pleurs,

comme autrefois je les revis, vos larmes à travers mes larmes, comme, enfant, quand j'étais transi, car pour la plus légère alarme,

vous pleuriez, beaux yeux, vous noyant dans mes yeux en pleurs, mes yeux mêmes : ainsi vos pluies dans nos fontaines, soirs au mélancolique argent.

XIII

Puis je sentis de son baiser la vague empreinte maternelle. A ce moment-là, je le sais, je fus encor vainqueur du Ciel.

Lentement, d'une main lassée, elle caressa mes cheveux. A cette heure, en la nuit glacée, j'étais encor vainqueur de Dieu.

Elle allait... Mais la porte ouverte brusquement laissa pénétrer le grand frisson des lieues désertes, et la bourrasque et le curé.

XIV

Mon père suivait le " bon prêtre." Il ferma la porte au loquet. Fantôme prêt à disparaître un rayon de lune épuisait

regagnant l'oblique fenêtre, sur ces deux apparitions, cette farouche clarté verte qu'on voit glisser dans les Passions

peintes au mur froid des églises sur Jésus et le Golgotha. Je songeais aux Dieux des églises... quand le prêtre m'ouvrit les bras.

XV

Pour moi ? vraiment ? ces bras ouverts ? Je ne compris pas tout de suite ; mais enfin poussé par ma mère qui, me relevant, me dit : " Vite ! "

le bon prêtre, ah ! oui, le bon prêtre m'embrassa comme eût bien dû faire maman tout à l'heure si muette. Lui, du moins, murmurait : " Très cher... "

Papa — génie du foyer mort — soufflait un vain feu sous la cendre. — " Il faut demain sans plus attendre vous réveiller d'entre les morts. "

XVI

“ O ces Jésuites !.. ces faux Pères !.. Mon pauvre enfant.” Le noir décembre hurlait dehors, et dans la chambre, confusément je vis ma mère

qui, lointaine, allumait la lampe, exagérant sur nous la nuit. Je dors ? Plus rien ?.. qu'est-ce ?... il me semble... deux Ombres au pied d'un crucifix...

Mais quand se réveilla l'enfant, le matin givrait sa fenêtre et l'ombre bleue des pigeons blancs venait glisser dans sa chambrette.

XVII

De l'immense bonté des choses, o gué ! je fais l'expérience et je me crois, nageant en roses, le plus heureux enfant de France.

Ces compagnons de ma jeunesse, l'armoire, les rideaux, le lit, me communiquent la tendresse dont chacun me semble rempli,

tous ces témoins de mon enfance, le givre reconnu aussi, les vitres où le soleil danse, l'ancien clair soleil rajeuni !

XVIII

Levé, — par quel cri de joie ivre je te salue, ô liberté ! Liberté de quoi ? de sauter. Quel bonheur de m'entendre vivre !

Pendule, armoire, lit, rideaux, je danse, danse en ma chemise comme le soleil dans le givre ! Vais-je au plafond sauter bientôt ?

Bientôt, de la cave au grenier, j'irai danser dans l'escalier. Ma danse n'est pas terminée, claire maison où je suis né !

XIX

Le soleil s'est caché ? Pourquoi ?... De mes doigts je gratte le givre. " Ah ! soleil, tu reviens pour moi. " Non, il s'en va... Je ne puis vivre

ainsi. Quelle affreuse misère ! Tout l'azur se teinte de plomb. Plus rien au ciel et sur la terre. Le soleil renaît ? O vision !

L'hiver étend sa blanche rage sur les champs et sur les marais, et couvre d'un soleil distrait la mort crispée du paysage.

XX

O ciel où rien n'est de passage, livide azur, et devant moi, sur mon village et par delà, le froid, le froid, le froid, le froid.

Larmes glacées des pauvres toits, de leur fumée comme en veuvage ! Chaumes hérissés de frimas ! Calme cruel du froid village !

Le seul profil de la forêt, criblée d'aiguilles, disparaît sous mille étincelles furtives et qu'à peine la brise avive.

XXI

Dieu, que c'est triste tout cela ! Déjà le ciel est noir de plomb. La forêt s'éteint — n'est plus là... Un prêtre au loin dans les sillons

nous vient portant le viatique. Pour lui le soleil sort des nuées. Tel de l'Astre un rayon biblique prit sa marche devant Josué.

" Mon cher fils ! vois comme il est bon... " Je me retourne, ah ! c'est ma mère qui regarde vers nos maisons venir ce prêtre dans l'hiver.

XXII

Son blanc surplis au vent de bise, comme une aile, flotte et le suit ; un enfant de chœur, devant lui, porte le crucifix de cuivre ;

ils marchent en courbant le dos, laissant trembler christ et ciboire, tournent à présent la morte eau, noire, où luit un soleil d'ivoire,

du bas marais que ses roseaux entourent d'un claquement de dents ! J'ai peur ! hostie ou soleil blanc !.. marais ou bouche d'un mourant !..

XXIII

" *Est-ce du voisin bourg, là-bas, que l'on entend tinter le glas ?* " — " *Mon fils, nous n'avons pas d'église. Toujours il sonne à Fleurdelise.* "

— " *Est-ce du voisin bourg, là-bas, que l'on entend gémir le glas ?* " — " *Oui, mon fils. Il est mort hier, ton pauvre vieux jardinier Pierre.* "

— " *Est-ce du voisin bourg, là-bas, que j'entends sursauter le glas ?* " — " *Qu'as-tu, mon fils ?* " — " *Mère, j'ai peur. Mère, entends-tu battre mon cœur ?*

XXIV

" Dis-moi pourquoi..." — " Au nom du ciel, ne me regardez plus, mon fils !" — " Mère !.. Dis-moi pourquoi ce front sévère d'une maman qui n'est plus elle ?"

— " Tu mens." — " Oui, mère, pardonne-moi. Mais dis-moi, mais dis-moi pourquoi ?" — " Je t'aimais, je t'aime..." — " Ah ! parlez ! Par qui *fûtes-vous conseillée ?*

*" C'est de moi qu'*il *t'a consolée ? de moi, n'est-ce pas ?" — " De ton départ, de ton absence, oh ! je ne sais... Non, c'est Dieu qui m'a tout voilé !"*

XXV

Je fus encore bien longtemps (cela dura jusqu'au printemps) à vivre entre doux et hagard, à faire craindre de ma part

la vraie absence ou quelle suite plus horrible à la méningite... Qui me sauva dans mes transports ? — Maman plus forte que la mort.

Et l'avril me vit un beau jour mener deux pas hors la maison ; en mai je pouvais faire un tour jusqu'au tilleul de l'horizon.

XXVI

Je dus redéfinir le monde, me questionner sur la fonction de chaque être en la création, de chaque chose, et me répondre.

Laquelle coule ? Une rivière. Lequel s'y penche ? Le pêcheur. Laquelle embaume ? L'île en fleurs. Lequel gronde et vient ? Le tonnerre.

Oh ! le triste questionnaire ! Oh ! ne plus savoir tout par cœur ! Laquelle coule ? Une rivière. Lequel y passe ? Le passeur.

XXVII

Lequel sonne au loin ? L'angélus. Sonne longtemps ? Oui, l'angélus. Laquelle sonne à présent ? L'heure. Un, deux, trois, quatre, cinq... six... sept ?... L'heure...

Lequel, au profil des guérets, sur l'horizon clair se dessine ? Le laboureur. Lequel s'incline ? Le laboureur a respiré.

Lequel fait feu ? — ah ! le chasseur. Lequel se meurt dans l'herbe tendre ? Un lièvre. Et qui bat fort ? Mon cœur. Il m'a fallu tout réapprendre.

PAUL FORT.

D'ADDIS-ABEBA A DJIBOUTI[1]

VI

30 avril, *de Ménabella à Tchoba.*

Un confus remue-ménage, vers 4 heures, me réveille en sursaut. J'entends les hommes courir autour de la tente et s'interpeller. Le froid est vif, la nuit noire. Engourdi dans la molle tiédeur du lit, je ne bouge pas et me contente de héler le boy couché au seuil, dans les plis de la portière. En apprenant que les nagadis viennent à l'instant de constater la disparition des mulets, je me rendors lâchement. A 6 heures, d'ailleurs, bêtes et gens ont regagné le campement. La promenade nocturne a ragaillardi les uns, énervé les autres : coups et ruades font rage durant le chargement. Je pars en avant, les laissant se débrouiller.

Suite de mamelons, de croupes bien boisées, que séparent de courtes vallées peu profondes. La matinée n'est pas tout de suite éclatante à l'ordinaire. Une sorte de pâleur d'aube persiste sous les grands arbres qui nous ombragent. La lumière apparaît hésitante, comme filtrée. Des francolins s'appellent entre les aloès barbelés dont les hampes de fleurs rouges inclinent et plient. Tous ces bruits du jour qui se réveille, je les connais à présent, le jacassement des

[1] Voir numéros des 1er Octobre et 1er Décembre 1911.

merles métalliques dans les ramures, les cris aigres des pintades et le rauque roucoulement sans allégresse des tourterelles. — A mesure que nous nous éloignons des collines de Ménabella, le taillis se dégage, les oliviers, les grands parasols se font plus rares : par-dessus la brousse découverte qui leur succède, un morne ciel de pluie nous apparaît. De grises nuées recouvrent le massif du Kassam, une obscure et pesante brume qui roule comme une fumée et parfois cache les sommets. Elle crève bientôt ; nous la voyons se distendre, se faire plus opaque, la montagne disparaît tout entière sous l'averse qui s'abat. A notre droite, cependant, tout reste limpide et fine clarté. Admirable échappée sur la plaine du Métahara que nous dominons un instant. Elle se développe et s'enfonce à l'horizon plus loin que ne porte la vue. Plate et nue, elle semble presque noire, à cause des bancs de lave qui la recouvrent de ci de là. Deux cratères isolés, au cône ébrêché, émergent au milieu, nets et bien découpés. Derrière eux, on voit luire, comme un acier courbe, une boucle de la rivière Aouache qui affleure ses rives dégarnies.

La piste dévale une série de cassures, de failles rocheuses, suit les éboulis à flanc de coteau. Au milieu de ces blocs effrités et qui cèdent, les mulets tâtonnent, hésitent, de temps en temps se laissent tomber des deux pieds de devant ; sur l'étroite surface où ceux-ci sont assurés, ils ramènent ensuite les deux pieds de derrière. Abominables secousses que provoque cette descente par saccades et chutes brusquement retenues. D'ailleurs impossible de mettre pied à terre, on aurait tôt fait de s'étaler les quatre fers en l'air ou de rouler dans le vide. Interminable caravane que nous croisons au milieu des pierrailles. Un con-

voi de deux cents mulets s'allonge et s'éparpille sur le roide penchant de la colline qu'il escalade. Chacun porte sur le dos, arrimée en travers, une caisse de cartouches Gras. Les nagadis qui s'essoufflent à l'entour s'interrompent de crier pour échanger, au passage, avec mes hommes de cérémonieuses salutations. Un bonasse Indou barbu, l'air d'une vieille femme, ferme le cortège. Redingote à longues basques, ample pantalon de toile blanche étalé sur la selle. Il a une petite calotte sur le crâne, des lunettes, et abrite sous un immense parasol vert son teint de pruneau. Quand je le croise, il détourne la tête, non par insolence, mais par orgueil, de peur que je ne réponde pas au salut qu'il lui faudrait m'adresser si son regard rencontrait le mien.

Nous touchons la plaine enfin, où se prolongent pendant quelque temps encore, les contre-forts pierreux du gradin que nous venons de descendre. — Lumineuse solitude. Le ciel a repris sa transparente clarté ou du moins, à cause de l'écran des rochers interposés, on n'aperçoit plus la nuée pluvieuse qui, sans doute, sur notre gauche, continue de ruisseler. L'azur brûlant et nu, pèse, ici, sur les fourrés d'épines et de mimosas, auxquels se mêlent des bouquets d'euphorbes à chandelles. Leurs longs bras de bronze, cannelés et couturés, s'élancent en faisceaux serrés ou s'épanouissent ainsi que des éventails. Brisées, ces chandelles, plus grosses que des cierges, apparaissent creuses ; pas de bois, mais seulement une sorte d'écorce rugueuse, pareille au liège et qui se rompt au moindre heurt. — Epaisse et onctueuse poussière partout répandue, qu'il semble que depuis des années aucune rosée n'ait humectée. Les bêtes y enfoncent jusqu'à la

cheville ; les hommes bientôt ont les mollets couleur vert-de-gris. Pour échapper au tourbillon que notre marche soulève, je prends les devants. Le velours de la route, que le vent jamais n'effleure, a gardé les empreintes de tous ceux qui y passèrent. Elles sont précises comme des images : pour un peu, on se reprocherait d'en brouiller le net dessin sans bavures. Côte à côte, je distingue les rondes foulées, en forme d'assiettes, des dromadaires, le petit écusson des mulets, et aussi les traces légères, à peine appuyées, du pied nu des chameliers, droit, mince, l'orteil bien écarté. — Abominable chaleur de cette étendue aride et sans ombrage où durant deux heures nous cheminons entre les buissons poudreux. De petits oiseaux blancs et noirs, perchés sur les plus hautes branches, y chantent avec une ardeur que notre approche paraît exalter. Je m'étonne qu'un son si ample et si tendu puisse tenir dans un si étroit gosier : à la tonique, il s'étale et plane en une sorte de rubato éperdu, prolongé à plaisir, et s'il s'arrête tout à coup, c'est que l'oiseau sans doute ne saurait supporter de l'entendre davantage. A côté de chaque chanteur, on découvre un nid rond et fragile, accroché aux épines.

Devant nous, se dresse, enfin, la haute et longue falaise où est installé le poste douanier de Tchoba. On y grimpe par un sentier qui coupe en diagonale l'ample trapèze de granit et surplombe un ravin brûlé, plein de rochers roux et d'euphorbes géants. Déjà, notre arrivée, là-haut, a été signalée : pour nous rappeler que nous avons à produire nos papiers, on tire des coups de fusil en l'air. Un de mes hommes, aussitôt, nanti du *raftié* qui sert de passe-port, gagne au galop la hauteur. Le

penchant de la falaise, au-dessus de nous, est aménagé en gradins : des blocs épais forment muraille, soutiennent de petites terrasses en pente où poussent des pois-chiches et des lentilles. Délicates centaurées entre les pierres ; des abeilles se glissent dans la longue corolle carminée des digitales. Troupeau de chèvres qui s'effare et se disperse dans le ravin, le petit garçon qui les gardait, fuit en poussant des cris. — Au sommet, on passe entre deux piliers massifs, grossièrement maçonnés, pareils à des pylones, qui jadis, me dit-on, servaient de montants à la porte qui fermait la route du désert. Le poste est à côté, sordide amas de huttes qu'occupent une dizaine de nègres du Nil, préposés par les Abyssins à la police des caravanes. Derrière, j'entrevois les toits de chaume du village qui se presse sur la crête. A l'un d'eux, aboutit le fil télégraphique recoupé hier : accroché à sa console qui penche, l'isolateur de porcelaine blanche brille comme une perle. Sans nous attarder, nous tournons le dos au village et en contrebas, face au massif du Kassam retrouvé tout à coup, nous arrêtons pour camper.

La terre brûle quand je m'y asseois, en attendant la caravane dont les douaniers recensent soigneusement le nombre de caisses, de bêtes et de fusils. C'est ici un point de campement obligé : pas un voyageur qui n'ait fait halte à l'abri de ces maigres mimosas sans ombrage : autour du bouquet d'arbres, on aperçoit des tas de cendre, de vieilles boîtes à conserves, des bouts de papier. Le sol a l'habitude de la tente : nous n'avons pas cette fois à le débroussailler. — Devant moi, l'âpre lumière découpe avec précision le contour déchiqueté des montagnes : elles disparaissaient ce matin sous

les plis de l'averse, la pierre sèche et nue est à présent d'un bleu mat. A dix pas du campement, une grande toucoule au milieu d'une zériba, c'est la maison où s'arrêtait Ménélik du temps qu'il voyageait ; deux chiens pelés dorment, étendus sur le seuil désert. — Chaleur immobile, accablante : tout y est engourdi. Pas un bruit, pas un chant. Entre les buissons d'épines, de gros lézards verts circulent sans bruit, la queue traînante, s'arrêtent brusquement, puis d'un mouvement agile, se jettent de côté et disparaissent...

Vers 3 heures, je gagne le plateau qui s'élève au-dessus de nous. Il est nu et jaune ; des touffes d'acacias nains, de maigres daturas dont les pommes desséchées s'entre-bâillent, n'en rompent point la sableuse aridité. Au milieu, un abreuvoir que des haies d'épines et une porte encastrée dans un mur de terre défendent jalousement. Par une fente du battant, on aperçoit le miroir uni de l'eau ; les abords de la mare sont creusés par le piétinement des troupeaux. Sur le faîte du mur, à l'ombre des feuillages, de minuscules oiseaux noirs et rouges sont alignés en brochette ; parfois, l'un d'eux se laisse glisser jusqu'à terre et s'avance dans l'eau pour boire. — Au bout de la plaine jonchée de pierres qui sont chaudes sous les pieds, le plateau s'arrête brusquement, comme cassé net. Gouffre brûlant et spacieux qu'emplit la lumière la plus éclatante, la plus dorée. Quel désert se développe à nos yeux ! Du haut du plateau, nous dominons une ample vallée boisée. Les arbres énormes qui la garnissent, espèces de ficus aux larges troncs tordus, ne se touchent point ; ils aissent voir entre leurs cimes espacées le sol rougeâtre

et poudreux, tout hérissé d'aloès aux griffes rétractées. Torride solitude ; un silence absolu pèse sur elle. Par une échappée entre les mamelons rocheux qui, à gauche, ferment la vallée, je découvre à nouveau l'étendue du Métahara, couleur de lave, et ses deux cratères isolés. Mais un bref aboi de chien hargneux, du fond de l'abîme lumineux s'élève tout à coup, net et lointain. Je reconnais ce cri. Avec ma lorgnette, j'explore les ombres transparentes de la forêt et bientôt distingue une bande de cynocéphales défilant lentement au milieu des aloès. Une autre suit, qu'un vieux singe robuste précède de quelques pas. Ils sont deux ou trois cents qui, après être allé boire dans un creux où achève de croupir une eau cachée, regagnent les crêtes pierreuses que nous surplombons. Leurs museaux effilés aux longues dents redoutables se dressent de temps en temps vers nous. Si loin que nous soyons, perchés sur cette arête inaccessible, ils nous ont éventés, mis en éveil par le court aboi du vieux guide. D'ailleurs, rassurés par la distance qui nous sépare, ils ne pressent point le pas. Je les vois cheminer sans hâte, côte à côte, en troupeau, se bousculant parfois quand le sentier entre les aloès et les troncs d'arbres est trop étroit. Ils s'empoignent alors par la crinière, s'obstinent en grognant, passent enfin, en paquet, tous ensemble. J'admire leur aspect tranquille, la force, l'assurance de leurs mouvements. Un à un, ensuite, ils disparaissent derrière un épaulement qui les cache à notre vue. Lorsque le dernier s'est effacé, le vieux mâle qui, durant tout ce temps, était resté assis sur une pierre, à son tour grimpe aux roches et disparaît avec un jappement aggressif.

A quelque distance du bord, une enceinte de gros blocs entoure des ruines singulières, les restes d'une tour carrée, des murailles écroulées dont l'épaisseur étonne. Encore une fois, on me parle de ce Gragne dont mes hommes me citaient le nom hier, tandis que nous explorions le petit cimetière musulman enfoui dans un repli des vallons de Ménabella. Je fais interroger un vieux bonhomme assis non loin à humer l'air. Il répond qu'il ne sait rien, mais qu'il a d'excellents *tetch* à vendre. Il me faudra attendre le retour en France pout obtenir quelques éclaircissements sur la prodigieuse épopée de ce Mohammed Gragne dont les bandes arabes, au XVIe siècle, pressurèrent l'Ethiopie jusqu'au jour où l'abattit le mousquet d'un non moins prodigieux aventurier portugais qui, avec 400 hommes levés à Goa, à son tour conquit le pays dont le pape Paul III le fit *abouna* et patriarche. — Le vieux bonhomme, cependant, qui tient à écouler sa marchandise, insiste pour nous mener chez lui. Nous retraversons dans toute sa longueur la plaine que criblent les feux obliques du soleil qui décline. Au fond et bordant le versant gravi ce matin, s'échelonnent les huttes rondes du village, aux toits de chaume coiffés du *gombo* de terre rouge. Maigres cultures à l'entour : champs de coton de pauvre mine que la sécheresse anémie, une bourre grossière déborde des capsules mal formées ; quelques caféiers aussi dont les cerises sont d'un rouge de laque. Comme nous touchons au village, part devant moi une compagnie de francolins que mon plomb décime. Le bruit attire tous les enfants au seuil des maisons sans porte ; un instant intimidés, ils s'enhardissent, se rassemblent : je les ai tous à mes trousses au moment où je pénètre dans la hutte où

touche terre le fil télégraphique. Murs de feuillage qui laissent passer la lumière, non pas la chaleur ; une vieille caisse marquée *Légation de France* est jetée dans un coin ; à hauteur d'homme, propre et brillant l'appareil téléphonique. Au bout de deux minutes j'ai la communication avec Addis-Abeba : des voix amies, par dessus les cent cinquante kilomètres de brousse qui nous séparent, m'accueillent et me répondent. Les gosses, entre temps, se sont rapprochés ; ils m'écoutent parler, peu à peu pénètrent dans la toucoule. L'odeur de leur sueur, de leurs membres se répand. Les garçons sont nus, sauf qu'une peau de mouton est nouée autour de leur épaules, une petite tresse flotte au sommet de leur crâne rond et rasé. Les fillettes ont la longue chemise sale, tombant jusqu'aux pieds, des colliers de verroterie sur leur gorge découverte ; une bande de cheveux frisés fait couronne autour de la tête soigneusement tondue. Les uns et les autres, vifs, éveillés, chuchottant ou pouffant discrètement et se creusant le nez avec leurs doigts que c'est une bénédiction.

Quand je sors, c'est l'instant bref et délicieux où le jour va tomber, où la nuit qu'aucun crépuscule ne précède est déjà toute prête. Fraîcheur qui tout de suite se répand. Dans chaque maison que nous longeons, on entend des bruits de voix. L'éclat des petits feux allumés sur la pierre du foyer, au milieu des huttes, brille au travers des cloisons de torchis et de feuillages. — Au campement, je trouve une nombreuse société entourant les mules de deux chefs qui m'attendent, assis devant la tente. Sur ma table posée à côté d'eux, les boys, en l'honneur de ces dignitaires, ont étendu une nappe propre et sorti toutes les bougies,

Tandis que je fais apporter des alcools et du champagne, la conversation s'engage, toute en salutations et congratulations. Nous n'avons pas grand'chose à nous dire : ces formules de politesse fleurie fournissent à l'entretien un précieux aliment. Entre deux rasades, l'un des abyssins tire avec orgueil de dessous son bernous crasseux, une extraordinaire collection de cartes de visite. Pas un voyageur n'est passé ici qu'il n'ait réclamé de lui ce petit souvenir. Le bristol du Ministre ou du Chargé d'affaire voisine avec le carré de roseau que le trafiquant d'Aden ou de Harrar a signé d'un Kalam baveux. Chacun y est allé du sien, prospecteur, négociant, ouvrier, le baron allemand et le " practical explorer ", le niais qui se proclame " chevalier de la Légion d'Honneur " et aussi tous ces tristes sires qui, depuis vingt ans, s'évertuent à donner à l'Ethiopie l'impression que l'Europe n'est peuplée que d'escrocs et d'aigrefins. Je songe qu'un carton de Rimbaud peut-être quelque part, dans ce pays, achève de jaunir, au fond d'une hutte perdue, pêle-mêle avec des thalers et des cartouches. Mes visiteurs ne sont pas venus les mains vides ; peu avant de se retirer, ils font déposer devant moi par un petit esclave des œufs, des poules, du lait et une jarre de *tetch*. Il m'en eût coûté moins d'acheter ces victuailles: en partant, mes gaillards emportent la bouteille de cognac entamée, une lanterne, des allumettes, plus quelques espèces sonnantes. Pendant que je remets sa part au premier, le second, discrètement, se mouche à l'écart dans sa chamma, puis, l'autre parti, tend une main candide.

Soirée exquise. Un mince croissant de lune éclaire doucement le ciel vaporeux. Je m'attarde longuement à respirer la fraîcheur de la nuit. Des grillons chantent :

quand je gagne mon lit, la tente en est pleine. L'un d'eux, sous la selle jetée dans un coin, lance de temps en temps un cri strident; impossible de le débusquer. Un autre, abrité derrière la moustiquaire, invisible et secret, imite le bruit d'une montre ; il me rappelle, sitôt que j'ai fermé les yeux, le tic-tac régulier d'un honnête réveil que l'on pose le soir, à son chevet, quand le lendemain il faut se lever tôt, pour prendre le premier train...

VII

1er mai, *de Tchoba à Tadetcha-Malka.*

Le froid, l'humidité, dès que je sors de la tente, me saisissent. Nuages bas et noirs. Par dessus les montagnes du Kassam qu'elles débordent, leurs masses épaisses se déversent et roulent dans le ciel où le vent les disperse. Etroite lumière couleur de cendre. A peine avons-nous quitté le plateau de Tchoba, l'averse éclate. Sous les rideaux de pluie qui s'abattent de toutes parts, en un moment, les rondes collines que nous montons et descendons disparaissent. De chaque côté de la piste, on n'aperçoit plus que des buissons ruisselants, quelques têtes de rochers bien lavés, d'un brun luisant, comme verni : à dix pas, tout s'efface, tout se brouille dans la brume d'eau. Ma lourde capote bientôt est percée, ma pipe éteinte, je sens ma culotte me coller aux genoux ; il n'y a pas à s'arrêter du reste ; le parasol à jour des mimosas laisse passer l'ondée, et déjà la poussière profonde, peu à peu détrempée, se fait boue, forme galoche aux sabots des bêtes ; mes semelles à clous, si je risquais de mettre

pied à terre, y demeureraient empêtrées. Nous poursuivons en silence, le dos rond. — Odeur de sève et de feuillages qui monte des pentes couvertes d'un taillis serré. Le sentier tantôt se glisse dans un vallon aux belles courbes, tantôt serpente à flanc de coteau pour gagner les crêtes ; parfois, on marche entre deux haies continues d'arbustes légers, aux bouquets abondants, pareils à des pousses de noyers. Que ces molles collines touffues doivent être fraîches, vertes et agréables aux regards quand s'y pose la vive clarté de Midi ! A un tournant de la route, rencontre de quatre jeunes femmes qui cheminent l'une derrière l'autre, bavardes, charmantes. A notre vue, les chammas précipitamment sont rejetés sur leur torse qu'elles avaient nu jusqu'à la ceinture. Lorsque nous les joignons, elles sourient et baissent la tête, mais point leurs jupes haut troussées qui laissent voir les genoux bruns et potelés, les mollets mouillés. Sur leurs cheveux tressés et beurrés, les gouttes de pluie demeurent toutes rondes et font une sorte de résille emperlée. Mes hommes cependant se sont ranimés : du fond des bernous relevés jusqu'au nez, j'entends jaillir les gaillardises coutumières.— Quelque temps, nous suivons dans la boue rougeâtre, les empreintes qu'y ont marquées les jolis pieds de ces passantes : les traces, ensuite, quittent le sentier, se perdent dans le hallier profond.

Brusquement, tandis que nous nous engageons sur une longue descente pierreuse qui coupe à pic le massif des collines, l'averse s'arrête. Soleil tout de suite ardent. L'azur luit. Un cirque de montagnes sèches et nues s'ouvre à nos pieds, à trois ou quatre cents mètres

en contre-bas. Il n'y a plus ni piste, ni route. Il faut dévaler au hasard le versant déclive, entre les blocs épars et les éboulis où les mulets se laissent glisser, en patinant des quatre membres. Splendide lumière immobile sur les pans brûlés des hauteurs autour de nous. Tout y est silencieux, désert, éclatant. Au fond de l'entonnoir, ce ne sont que murailles abruptes, fauves, sans une ombre, sans un brin d'herbes, et qu'il faudrait désespérément suer à gravir si, par un étroit défilé, un torrent, actuellement à sec, ne s'était frayé un passage que nous suivons. Il s'élargit peu à peu, nous conduit dans une vallée spacieuse, au sol uni et sableux, où la marche redevient un plaisir. De hauts mamelons, à droite et à gauche, ferment la vue. Sur leurs sommets arrondis, d'amples mimosas s'étalent parmi l'azur éblouissant et compact. Fourré luxuriant au fond de la vallée : j'y retrouve, auprès des aloès, les acacias nains aux courtes grappes roses. — Une bande de dromadaires, dans un pli de terrain, broute au milieu des buissons d'où l'on voit émerger leur dos montueux, leurs têtes lippues et osseuses. Les charges qu'ils portaient sont rangées, non loin, en tas réguliers que recouvrent les bâts de paille tressée. Le chamelier Somali qui garde le campement s'avance curieusement pour nous considérer. Il est nu ; un ample pagne s'enroule en caleçon autour de ses hanches. L'épaisse chevelure tombant jusqu'à la nuque encadre son visage intelligent, attentif et net. Large poitrine bronzée où se balance le petit sac de cuir enfermant les amulettes. A sa ceinture pend le coutelas coudé, à la gaîne de bois orné de cuivre, que ne quittent jamais les gens de sa race. Quand j'arrive à sa hauteur, d'un geste hardi, il arrête ma bête et retirant

de sa bouche le bout de bois dont les Somalis n'ont jamais fini de se curer les dents, il me demande des " bribri ". Djamma, le cuisinier, est le seul interprète à ma portée : il m'explique que le gaillard sollicite des allumettes. Je lui tends la boîte que j'ai dans ma poche : il l'ouvre et la trouvant à demi vide, d'un air méprisant, me la rend incontinent. Je lui en propose six autres, plus quelques thalers, s'il consent à me céder son coutelas. Il fronce les sourcils et, craignant une ruse, recule d'un pas. Je réitère l'offre et, comme il feint de ne pas comprendre, porte la main sur son arme. Précipitamment, il se rejette en arrière en poussant un cri : de la brousse, à l'instant d'autres cris répondent, une dizaine de grands diables crêpus et résolus s'amènent au pas de course : de peur d'une bagarre, je tourne bride...

Appels de francolins dans le taillis. Ils se laissent à ce point approcher que, du haut du mulet, on les peut tirer à l'aise. Une compagnie de pintades qui maraude dans les hautes herbes me fait pourtant mettre pied à terre. Entre deux buissons, un chacal détale, d'un trot élastique et dansant, sa queue touffue balayant le sol ; mais la curiosité bientôt l'emporte, il s'arrête, fait demi-tour et assis sur son derrière, me considère. Oiseaux merveilleux qui, à chaque pas que je fais, se dispersent devant moi. Je retrouve ici ces petits sucriers, à la gorge d'émeraude, qui hantaient le jardin d'Addis-Abeba. D'un vol preste et saccadé, sans jamais se poser, ils rôdent autour des hampes d'aloès, ne s'arrêtant que pour insinuer au plus profond d'une fleur le cimeterre délié d'un bec recourbé plus long que leur corps. Parfois, au-dessus du fourré, se dresse

un gros ficus, au tronc noueux, au feuillage opaque. Par centaines, s'accrochent à ses branches, les bourses de paille des nids de tisserins. Quels piaillements aigus quand je passe sous l'arbre !... Les ailes jaunes des mâles s'effarent et battent autour des poches légères et balancées où les femelles, tapies sur les œufs, demeurent immobiles...

Et puis, peu à peu, les mamelons qui encaissaient la vallée s'écartent et s'espacent. Par une échancrure, à gauche, nous découvrons soudain la chaîne du Kassam, si proche, cette fois, que sur ses pans obliques, à mi-hauteur, on distingue les plaques obscures qu'y font des herbages et, dans les gorges crevassées, des bouquets épais de verdure. Un pic élevé commande le massif ; quelques nuages d'un blanc neigeux, achèvent de s'y défaire ; son ombre projette un cône difforme et vaporeux au long des flancs rugueux de la montagne qui, des pieds à la tête, apparaît enveloppée dans une subtile buée bleuâtre, pareille au reflet sur la pierre de l'azur tendu au-dessus d'elle. L'échappée, ensuite, se referme, cependant qu'au travers d'une plaine aux courtes ondulations, nous suivons la route facile et ombragée de mimosas qui mène à Tadetcha-Malka. — Dans un fond, tombés sur un convoi de ces lourdes voitures, toutes de fer, semblables à des caissons, qui seules sont capables de supporter les cahots de la voirie abyssine, mais mettent 90 jours pour parcourir les cinq cents kilomètres qui séparent Diré-Daoua d'Addis-Abeba. Quand nous le joignons, le convoi est en panne à cause d'une côte un peu dure à gravir. Les bœufs qui le traînaient ont été dételés, puis raccrochés à vingt à l'une des voitures. Agenouillées dans le sable qui cède, les bêtes peinent, soufflent, poussent du front le joug

massif posé en travers des cornes. Alentour, quelques nègres, jambes nues, le chef coiffé de vieux canotiers défoncés, crient, gesticulent, font claquer à tour de bras, leur fouet long de dix mètres, fait de trois ou quatre lanières cousues bout à bout.

Devant nous, enfin, sur un plateau torride et nu, nous apercevons le ramas de huttes où sont installés, avec femmes et gosses, la centaine de chankallas auxquels est confié le poste de Tadetcha-Malka. Paillottes ovales, étroites, au toit pointu : entre les perches qui les soutiennent, des claies de roseau sont tendues et forment muraille. Ce n'est plus la toucoule abyssine, ronde, claire, spacieuse et qui si aisément se fait pour nous confortable. On sent la main du nègre dans ces cases grossières, sans art, qui me font songer aux gravures que l'on voit dans les vieux livres de voyage. A côté des gourbis, des huttes plus petites, montées sur pilotis, sont les greniers où l'on serre le dourrah, les jarres de farine et de talla. — Un hangar recouvert de tôle qui s'élève un peu à l'écart abrite la cantine d'un Turc qui vit là, au seuil du désert, isolé et tranquille, au milieu des noirs. Une zériba d'épines entoure sa maison : des poules y rôdent, deux ou trois chèvres et un grand chien roux au poil hérissé. Assis devant sa porte, le patron nous regarde passer, indifférent et dédaigneux : il sait bien que dans une heure, je serai trop heureux de faire prendre chez lui quelques fiasques de son chianti poisseux, des boîtes d'ananas et un paquet de tabac de Samsoun. — Sur la route qui descend en longeant le plateau, extraordinaires négresses que nous croisons, entièrement nues, sauf un

lambeau de cotonnade passé entre les cuisses et qui ne couvre pas leurs fesses rondes. Sur le pagne de l'une d'elles se déchiffre la marque imprimée en bleu du fabricant yankee. Hideuses d'ailleurs, sans ligne, sans grâce. Quand nous les dépassons, aucune curiosité, aucun regard en dessous : peut-être ne nous ont-elles pas remarqués, tout appliquées à maintenir en équilibre sur leur épaule la palanche qui porte à ses deux extrémités de grosses calebasses pleines d'eau ; leur flasque poitrine ballotte à chaque pas, parmi les colliers de verroterie dont le torse est chargé. Leur aspect rebute mes hommes eux-mêmes ; ils se taisent et considèrent avec étonnement le morceau de roseau passé dans la lèvre inférieure, transpercée et distendue, de ces femelles ; le bout appuye et frotte sur le nez épaté, d'où ruisselle une huileuse sueur.

Tandis que le maître-nagadi gagne avec la caravane le bois de mimosas où nous devons camper,je tourne à gauche et entre des dunes de terre, profondément creusées, pousse droit jusqu'au gué du Kassam. Abominable charogne de mulet qu'il nous faut éviter. Le ventre est béant, les côtes brisées ont crevé la peau : à notre approche, deux chiens sortent du trou aux entrailles ; avant de s'éloigner, ils happent à pleine bouche la chair qui résiste, tirent, s'obstinent, arrachent enfin un morceau avec quoi ils s'enfuient. La rivière, à dix pas de là, nous apparaît. Entre ses rives plates qu'ombragent d'admirables parasols, elle roule avec bruit sa nappe étalée, transparente et que les galets dont le fond est couvert affleurent par places. Depuis la Modjo, nous n'avions plus aperçu d'eaux courantes : avec quelle joie, nous retrouvons ce ruissellement,

cette fraîcheur, cette légère rumeur liquide de l'onde qui fuit. En aval, à cause de quelques îles qui encombrent son lit, le Kassam se divise, déborde sur les plages de galets, trop larges pour le mince flot qui coule en ce moment. Miroitement des eaux élargies : la lumière étincelle et danse devant moi ; elle empêche de distinguer les courtes collines qui, au bout du paysage, s'arrondissent sous le ciel spacieux.

Jardin qui s'étend sur la grève. Une haie de cactus entoure ses bosquets serrés : pour y pénétrer, il faut s'insinuer de profil entre les raquettes sèches et poilues. Une chaleur humide, stagnante, pèse dans le demi-jour que font les bananiers épanouis en éventail et ces papayers qui, au bout d'un long stipe svelte, dressent leur plumeau d'acanthes abritant les gros fruits grenus, pareils à d'énormes cornichons. Partout des seghias, des rigoles entretiennent et propagent l'humidité. Beaux citronniers au feuillage touffu et noir. On voit luire les limons entre les branches, dorés et gonflés, mais sans suc et qu'il faut mordre à même comme une pêche, pour se rafraîchir la bouche. A l'arôme des verdures, des herbes mouillées, un indéfinissable relent se mêle, insidieux et fugace. On le flaire avec un inquiet étonnement. L'ombre, le secret et la langueur répandue, tout ici, d'ailleurs, trouble et surprend. Ces oisives douceurs ne sont pas de ce pays où l'horizon ouvert, l'allégresse de l'air et de l'espace toujours convient à la marche et à l'action. En vain, je me roidis : dans ce jardin trop clos, où l'on ne voit pas le ciel, déjà, pour m'y être arrêté, je me sens glisser à la mollesse, au repos, à la jouissance. Et puis, encore une fois, je respire

l'inquiétant relent qui tantôt se mêlait, comme une chose malsaine et délicieuse, au parfum des citronniers. Je l'attribuais d'abord aux papayers, mais ils sont sans haleine, tout comme ces courges innocentes et potagères qui enflent leur panse jaune au milieu des feuillages rampants. Tandis que je gagne l'extrémité de la plantation de bananiers, au bord de la rivière, l'odeur se fait plus insistante et plus énergique, jusqu'à ce qu'enfin je butte contre une immonde carcasse de mulet, à demi rongée, que les hyènes ont traînée là. — Sans bruit, sur ses pieds nus, le bostandji m'a rejoint. C'est un vieil arabe en turban, au visage méfiant et ridé. Il m'apporte des bananes, des limons dont il emplit mes poches. En silence, ensuite, il découvre ses cuisses où des cicatrices mal jointes suppurent. Le jardinier a des rhumatismes, m'explique le boy ; pour se guérir, il s'est brûlé avec des pierres rougies, mais ses plaies maintenant ne veulent pas se fermer et les rhumatismes sont restés. Quand je fais répondre que ce soir, au campement, je lui donnerai des remèdes, il salue, sans mot dire, de la main successivement portée à la poitrine, à la bouche et au front. — Ces rivages du Kassam sont une volière admirable. Pas un buisson, pas une branche qui n'abrite son oiseau. L'après-midi entier, dans les îles ombragées de mimosas, au long des falaises et sur les bancs de galets, je le passe à me monter une collection dont l'éclat et la variété m'enchantent. Curieux manège des petits martins-pêcheurs, noirs et blancs, qui volètent au-dessus des pierres, en quête d'une troupe de moucherons. Sitôt qu'ils l'ont trouvée, ils demeurent immobiles, les ailes battantes, suspendus au milieu de la nuée de bestioles que leur bec infatigable-

ment dardé éclaircit, puis, se laissant tomber, ils repartent légers, d'un vol ondulé. Un de mes coups de feu, près du gué fait pousser des cris affreux à une femme chankalla qui puisait de l'eau et que je n'avais pas aperçue. Pour mieux courir, elle jette bas son pagne et s'enfuit, nue, à toutes jambes, les talons battant son derrière étroit.

Vers 5 heures, retour au campement installé à deux kilomètres d'ici, dans la forêt de mimosas qui se presse autour du Kassam. La chaleur, entre les replis des falaises terreuses, est étouffante. Auprès de l'eau courante et sous les ombrages du jardin arabe, je l'avais oubliée : sitôt que je gravis les dunes qui bordent le lit de la rivière, elle tombe sur moi et m'accable. — Village qui s'éparpille des deux côtés de la route ; quelques toucoules abyssines s'élèvent parmi les paillottes nègres. Des champs de dourah entourent les zéribas. Au seuil d'une case, des hommes sont accroupis devant un bloc de bois grossièrement équarri, creusé de fossettes carrées et régulières où, selon une règle qui rappelle à la fois celle du jacquet et celle du jeu de dames, il s'agit de faire passer une série de jetons figurés par de gros haricots noirs. Dans les enclos, des dromadaires ruminent, l'air morne et absent ; sur leur bosse pelée et qui pend, des pique-bœufs sont perchés et fouillent d'un bec agile la peau farcie de larves. Au sortir du village commence l'admirable forêt de mimosas-parasols. Leurs cimes horizontales et comme stratifiées se touchent et s'emmêlent, laissent tomber une ombre diaphane sur le chemin de sable uni qui s'enfonce entre les arbres, tout jonché de fleurs roses ou blanches. Nous y faisons rencontre de deux chankallas, tête et

jambes nues, le long fusil Gras passé en travers des épaules. Un petit esclave, derrière eux, suant et morveux, traîne dans la poussière un crâne de coudou, superbement encorné, tout saignant encore. Je les arrête : ils ne se font guère prier pour me raconter leur chasse. Tout en parlant, ils s'excitent, font des gestes, miment tel épisode. Leurs yeux brillent de plaisir et de vanité. Avec un sourire, l'un d'eux me montre le coutelas de fer dont il se servit pour décapiter l'antilope. J'achète crâne et cornes pour deux thalers, moins de cent sous, et ramène au campement les deux noirs dont le visage franc, la brusquerie, l'air d'assurance avec lequel ils me regardent bien en face me changent de l'évasive déférence abyssine.

Dîner devant la tente. L'air reste chaud ; pas un souffle ne l'agite ni ne disperse l'entêtant parfum que les fleurs de mimosas épanchent dans la nuit. Obscures délices et trop appuyées ! Parmi cette tiédeur, ces odeurs, sous ce ciel qu'on ne voit pas, je me sens me délier et m'affadir, comme tout à l'heure à l'ombre des bananiers et des citronniers. De la rivière qui coule à notre gauche, — si proche que parfois on entend le ruissellement de ses eaux sur les galets, — s'élève la voix cassée des grenouilles. Ce n'est pas le bruit de friture des étangs de chez nous, mais une sorte de borborygme espacé et guttural, qui ne paraît continu qu'à cause de la multitude des gosiers qui l'exhalent. Voix honnête d'ailleurs et qui, peu à peu, me persuade de dormir.

VIII

2 mai, *de Tadetcha-Malka au Fantalé.*

Le toit de la tente, quand je sors, est couvert de fleurs de mimosas. Matin déjà éclatant. Il est 7 heures, mais aujourd'hui quelque mollesse était permise : il n'y aura pas d'eau à l'étape prochaine ; afin que nos bêtes n'aient pas à rester plus d'un jour sans boire, nous ne décamperons qu'après midi, pour arriver dans le Fantalé à la nuit, et le lendemain, très tôt, à l'Aouache. Devant ma porte, j'aperçois, assis, le fusil sur les genoux, les deux chankallas à qui j'achetai hier le crâne de coudou. A côté d'eux, sur l'herbe, une peau de python, pliée et roulée, pareille à un tuyau de pompe, et des cornes d'oryx qu'ils ont apportées à mon intention. En me voyant, ils se lèvent et, enchantés de faire sensation : " Nous sommes venus te dire, m'expliquent-ils, que cette nuit deux lions sont entrés dans le village ; ils ont tué une vache et se sont retirés dans un marais, tout près d'ici. Si tu veux, nous t'y conduirons... " Le moyen d'hésiter ! En vain l'interprète me fait-il signe de refuser : le temps de déjeûner, en plein air, sous les arbres pleins d'oiseaux, et je m'achemine à leur suite au travers de la forêt. Tranquille lumière qui de toutes parts, la pénètre... Une ombre fine joue parmi les parasols retombants des mimosas. Entre les troncs largement espacés, les acacias nains s'arrondissent comme des corbeilles chargées de grappes roses. De petites termitières, de ci, de là, dressent leur dôme de terre sèche et qui paraît battue.

A la lisière, nous retrouvons le Kassam. Quelques collines basses et jaunes le bordent. Les eaux étalées miroitent au milieu des galets blancs. A notre droite, dans un fond, s'étend une roselière spacieuse, hérissée, touffue. Tourné vers moi, l'un des chankallas me cligne de l'œil. " C'est ici, fait-il, marche derrière moi... " Et incontinent, il se faufile dans le fourré où l'autre, déjà, l'a devancé. Au premier pas, parmi les joncs serrés, deux fois plus hauts que moi, nous disparaissons tout entiers. Pour avancer, il faut empoigner par brassées et repousser des coudes les cannes vertes qui à l'instant se rejoignent, forment voûte et se referment. L'homme qui me fraie un passage, se laisse choir à la renverse devant moi, de tout son long, se reçoit sur son séant, recule d'un pas, recommence et rit entre temps de me voir empêtré par mon casque qui glisse, ma carabine qui à tout moment s'accroche, et que volontiers, j'enverrais au diable ! D'étroites éclaircies, de temps en temps, où l'on peut souffler, se redresser, et puis la mêlée reprend. Comme nous traversons une de ces bandes de terre nue, mon guide tout à coup fait halte et se penche, d'un air animé, au-dessus d'une informe empreinte, mollement marquée dans la boue. J'entends un chuchotement: *Ambassa egheur!* Pas possible!... Cette trace de gros chat débonnaire, quoi!... c'est donc cela que laisse après elle la patte du lion ?... Les noirs, cependant, se sont agenouillés : le nez dans la vase, ils flairent longuement la voie, se concertent, fouillent du regard l'alentour. Tête baissée, enfin, ils s'engagent au plus épais des roseaux où, derrière le mince rideau qui en masquait l'entrée, se découvre au ras du sol une sorte de couloir creusé entre les tiges emmêlées.

Nous nous y glissons à genoux, puis à plat ventre. Inextricable fouillis ! Il pèse sur nos épaules, nous enveloppe, nous étreint. Par endroit, je me sens enfoncer dans de sournoises coulées d'eau, dissimulées sous le matelas des joncs couchés. Il faut en hâte se rattraper comme on peut ; un des hommes, pour me haler, me tend son long fusil ; je fais de même ensuite pour le boy abyssin qui me talonne. Odeur de vase, pourriture végétale, et quelle abominable chaleur !... Parfois, les Chankallas s'arrêtent, se soulèvent à demi et écoutent. Sur le marais qui fermente au soleil pèse un silence accablant que rompt seul l'appel saccadé d'un oiseau invisible au dessus de nous. Un air de dépit et de mauvaise humeur assombrit, alors, le visage expressif de mes nègres, cependant que le boy m'informe que c'est là le cri de l'avertisseur qui toujours monte la garde autour du fauve. — " Tu vois bien qu'ils sont là, les lions, ajoute-t-il, ou bien l'oiseau ne crierait pas. Si nous les rencontrons, comment tireras-tu ? Il vaut mieux aller les attendre là-bas, sur la colline, où tu seras plus à l'aise pour viser... " Je poursuis néanmoins. D'ailleurs le boyau peu à peu s'évase, permet que nous nous remettions debout. Mais les chankallas, brusquement se sont immobilisés ; avec précaution l'un d'eux écarte de la main les feuilles coupantes. Par la brêche, j'aperçois devant moi une obscure retraite ménagée dans la profondeur de la jungle, toute ronde, ample comme une grotte. C'est ici, m'affirme-t-on, que les bêtes se sont endormies à l'aube ; c'est d'ici, sans doute, qu'au bruit de notre approche, elles ont détalé. — Propreté de l'antre. Naïvement, je m'étonne de ne point le trouver souillé de déjections, comme une cage de ménagerie. Du moins,

cette odeur puissante et musquée, je la reconnais ; elle couvre le fade relent des vases. — Au fond du repaire, on distingue le trou noir d'une issue où les nègres n'osent s'aventurer, ne tolèrent même pas que je passe la tête. Tandis qu'ils s'éloignent pour découvrir quelque passage qui nous fasse prendre la tanière à revers, je demeure seul avec l'abyssin, blottis tous deux au pied d'une haute gerbe qui nous couvre. Inquiétant silence, suspecte solitude. Pour la première fois je m'avise que la partie, après tout, n'est pas sans risque. Si ces bêtes, débusquées par les rabatteurs, surgissaient soudain, quelle mine leur ferais-je ? La piteuse contenance du boy me ragaillardit, je le prends par le bras tout à coup et à voix basse : " Vite ! Retourne-toi... Tu ne vois pas ?... " — Quel bond ! En un moment, il s'est pelotonné, se fait tout petit derrière mon dos. Du reste, il est le premier à rire de la plaisanterie, sitôt qu'il reconnaît qu'il n'y avait rien... — A la suite des chankallas, qui nous rejoignent sans bruit comme ils étaient partis, nous poussons droit dans la muraille qui nous enferme, tombons de l'autre côté, au bout de quelques mètres sur un bras dérivé du Kassam, paisible et clair. Dans le fond, parmi l'azur léger, les cimes étagées et magnifiques des montagnes se dressent, emplissant l'étroite échappée ouverte entre les joncs. Sur le sable du bord, nous retrouvons les traces, toutes récentes cette fois et profondément marquées, des pattes redoutables. Blessures fines qu'ont creusées au dessus des rondes empreintes les griffes acérées, un instant appuyées. Collés au fourré et parfois nous couchant dessus quand la berge manque à nos pas, nous côtoyons la rivière. La piste, d'ailleurs, est recoupée non loin, la galerie

basse que se sont ouverte les fauves au milieu des tiges brisées. Allègrement les noirs s'y replongent; derrière eux, à nouveau, nous gagnons le cœur du marais, étouffant, opaque et que d'incertains reflets éclairent d'une verdâtre lumière d'aquarium. Mais en vain nous prêtons l'oreille : pas un bruit, pas un souffle ne frôle les roseaux : tout est désert, immobile, accablé.

A dix heures enfin, nous débouchons à un petit tertre de terre ferme, isolé comme une île et qu'ombrage un ample mimosa. Avec quel soulagement je salue le ciel éclatant ! Je crève de chaleur et de fatigue. Les feuilles coupantes m'ont tailladé le visage et les poignets. Des pieds à la tête je suis couvert de boue. Et tout cela, pour quoi, bon sang !... Mes braves soudanais eux-mêmes ruissellent ; du plat de la main, largement, ils étanchent l'eau qui coule sur leurs honnêtes faces aplaties : l'entournure de leurs petits vestons khaki est toute transpirante. Impression de confiance, de sécurité qu'ils me donnent. Je les suivrais n'importe où, sans hésiter : ce n'est pas eux qui, sous couleur de mieux assurer le coup de fusil, me conseilleraient de lâcher une piste chaude, dût-elle mener à quelque hasardeuse rencontre !... La déconvenue ne les a pas découragés : ils continuent de bavarder, de sourire en me regardant droit dans les yeux, appuyés sur leur long fusil Gras, et ne demandant qu'à continuer. Mais, ma foi ! j'en ai assez et ne rougis pas de le déclarer tout net...

Au sortir du marais, nous nous retrouvons dans la forêt de mimosas. Après les puanteurs de la vase, plaisir de respirer les tièdes parfums suspendus. Des pelouses s'étendent à l'ombre des beaux arbres. Quelques caféiers sau-

vages s'y mêlent aux bouquets d'acacia et forment taillis. Dans les buissons, les hautes herbes, des francolins se hèlent. Agile lumière, allégresse de l'air, du ciel... Mais une main se pose brusquement sur mon épaule : d'un air mystérieux, le boy en même temps me désigne sans mot dire, à vingt pas, derrière l'écran léger des feuillages, quatre formes épaisses, rousses, allongées dans l'herbe. D'un mouvement instinctif, j'épaule et fais feu aussitôt, sans que d'ailleurs ma charge de 4 paraisse incommoder le moins du monde les bêtes qui, redressées d'un bond, disparaissent en un moment dans le fourré. L'émotion, l'affolement qui se manifestent autour de moi ne laissent point toutefois de m'étonner. Le fusil en arrêt, le doigt sur la détente, les chankallas vivement se sont jetés en avant, cependant que le boy, d'une main agitée, me tend sa carabine. Je la repousse : " Pas la peine : crois-tu que les antilopes nous attendent !... " De surprise, il roule des yeux blancs. " Des antilopes !... " Et élevant vers moi quatre gros doigts noirs. " *Arat ambassa !* " s'écrie-t-il d'une voix tragique. " Quatre lions ! " J'ai quelque peine, je l'avoue, à croire que ce soit à un si noble gibier que je viens d'envoyer froidement mes petits plombs. Mais en rejoignant les chankallas, sur l'arête du talus que les fauves ont dévalé d'un élan, je distingue les marques de leur passage, ces traces que je connais bien à présent... Au pied du talus s'étend le champ de roseaux où sans doute la famille s'est enfoncée à nouveau. Les noirs déjà furètent au seuil, me font signe de les suivre. Rentrer là-dedans, ah, jamais de la vie ! Et résolument, lâchant mes africains, je tourne les talons et regagne la forêt.

Grand singe qui presque aussitôt, d'un trot aisé, la

queue en paraphe, traverse une clairière devant nous. Je le suis. En quel roncier il m'entraîne ! mais où ne passerais-je point désormais ? Sous les parasols poussent, en masses compactes, des yuccas aux pointes acérées et des buissons d'arbustes pareils au groseiller, dont l'abondant feuillage surchauffé a l'odeur de la citronnelle : le lendemain, mes vêtements en garderont encore l'acide et tenace parfum. Du fond du maquis qui couvre notre approche, j'aperçois enfin le cercopithèque qui circule paisiblement, à dix mètres au-dessus de nous, sur une grosse branche horizontale. De temps en temps, il grimace d'un air irrité, en redressant les touffes de poils blancs qui encadrent de favoris son visage noiraud et bougon. La balle de mon Lebel le fait dégringoler la tête en avant, les bras étendus, comme un paquet, qu'ensuite nous ne retrouvons pas. Peut-être, après tout l'ai-je raté.. — Couple de singes que nous découvrons non loin, abrités à la discrète au milieu d'un buisson creux, enlacés et assis à la fourche de deux branches. Je fais le geste de lever le bras: à l'instant, ils se sont effacés. A la place où ils reposaient, je trouve sur la fourche, un petit palier de brindilles tressées, une sorte de siège étroit, tout juste de quoi appuyer leur derrière, la longue queue pendant au-dessous.

Retour sous la chaleur impitoyable. Fondu et brisé, je ne songe plus qu'au délice du tub qui m'attend au seuil de la tente. Le départ était fixé à midi : en arrivant au campement, j'y trouve les hommes qui traînassent, alourdis par l'oisiveté et la sieste. Certains, assis sur les caisses, achèvent, à moitié ivres, d'épuiser la jarre de tetch achetée la veille au village soudanais. Pour qu'on s'occupe

aux apprêts du départ, il me faut donner de la voix, feindre la plus vive irritation, secouer quelques pochards. D'un air nonchalant, le nagadi, enfin, pour le mener au Kassam, assemble son troupeau épars sous les ombrages. — Convoi de dromadaires qui, tandis que je déjeune, s'arrête près de nous. J'admire la fraîcheur, la propreté des bêtes qui, d'elles-mêmes, en attendant qu'on les décharge, vont se grouper en ruminant autour d'un bouquet d'arbres. Pas un accroc, pas un pli dans leur poil net et laineux. Quel contraste avec nos mulets pelés, affreux, l'échine à vif, couverts de plaies qui suppurent et où les mouches se posent. En travers de la bosse, une claie de roseaux est jetée, sur quoi repose le bât de bois en forme de toit. La charge de caisses, de couffes, de ballots, de chaque côté, s'y répartit également. Chacun a le museau lié d'une corde de sansevière qui s'attache à la queue de celui qui précède. Des Somalis les conduisent, beaux hommes élancés, bronzés, la chevelure tombant dans la nuque. Un court caleçon de toile enveloppe leurs reins ; ils marchent les bras étendus sur un long bâton qui passé derrière les omoplates fait saillir la poitrine. Une à une, sans désordre, sans hâte, ils laissent, du haut des bêtes, glisser les charges dans l'herbe. Des caisses disposées en carré, ils se façonnent ensuite un abri que le bât, puis le tapis de roseaux recouvrent : c'est là-dedans qu'ils passeront les heures chaudes du jour, qu'ils dormiront ce soir... — Après le déjeûner je rôde longuement autour de leur campement. Sous un mimosa, un beau garçon, bien musclé, l'air dur et gai à la fois, gratte une façon de guitare sans voix. Musique confidentielle : seul le musicien penché sur la petite caisse de bois en surprend le murmure

caverneux. Un peu plus loin, une femme accroupie, le torse nu tout couvert de colliers de coquillages entre quoi passent les pointes aiguës de ses seins, agite et pétrit à deux mains une petite outre de cuir, pleine de lait dont elle fait du beurre. A chacun de ses mouvements, on entend tinter les bracelets de cuivre qui dansent autour de ses poignets minces. Elle ne lève pas les yeux, tandis que je m'attarde à la considérer. La ligne de ses épaules, de ses hanches, le ton de sa peau couleur bois-de-fusil m'enchantent. Parfois, j'aperçois de haut le coin de sa bouche fine, ses paupières baissées aux longs cils. Devant tant d'attention, une abyssine, depuis longtemps m'eût fait entendre qu'elle n'y demeurait pas insensible et sans doute son homme m'aurait proposé, moyennant quelque monnaie d'en avoir mon content. Mais celle-ci est une musulmane et le boy vient à point me le rappeler. " Pas regarder femme, me dit-il, Somalis jaloux... " Et comme je sais qu'il a raison, je retourne sur mes pas, non sans regret...

Il est 1 heure 1/2. La tente est abattue et pliée, les bagages déjà rassemblés ; les mulets cependant ne reparaissent pas. De guerre lasse, je donne l'ordre de les amener de force, avec ou sans nagadi, et entre temps tire quelques-uns de ces merles métalliques, dont les volées sans cesse jacassent au dessus de nous. Sitôt un oiseau touché, toute la bande s'empresse vers lui, agitée, inquiète, ne comprenant pas. Quelques-uns se posent à côté du petit corps inerte, le poussent du bec, le retournent, je pourrais les abattre un à un sans qu'ils se dispersent. A 1 h. 3/4 enfin, les mulets s'amènent, si enflés par l'eau qu'ils ont bue qu'à voir les hommes, pour arrimer les charges, peser

du pied sur les panses distendues, je tremble qu'elles n'éclatent.

... La route sous les mimosas, d'abord, est aisée, unie, bordée de chaque côté de buissons d'acacias. Une brise molle de temps en temps s'élève : souffle embrasé qu'elle nous jette à la face ! Du moins les parasols épais répandent-ils quelque ombrage. Mais à la lisière de la forêt, je me décourage un instant devant l'aride paysage, le béant espace lumineux où il nous faut entrer. Plaine déserte et sans couleur, pierreuse, sablonneuse, coupée de plis profonds où il semble que la chaleur stagne et s'accumule. Point d'arbres, rien que des broussailles et des termitières isolées au milieu des herbes roussies. Du haut d'une dune, j'aperçois une dernière fois, en me retournant, la rivière étincelante entre ses plages de galets et dans un coude, le vaste champ de roseaux où, ce matin, nous nous sommes exténués. Au fond, les monts du Kassam âpres, décharnés et qu'enveloppe une sorte de vapeur bleuâtre qui, déjà, les fait distants. A l'autre bout de l'horizon, cependant, le massif du Fantalé, peu à peu fait saillir devant nous les cimes basses et trapues de ses cratères, entre lesquels ce soir nous camperons. — Longue descente entre les dunes rocailleuses : parfois, le sol s'affaisse, coupé brusquement par des failles, des ravins abrupts et profonds. Sur la pente roide, entre les blocs roux qui forment gradins, les mulets se laissent glisser, alourdis par l'eau qu'on entend clapoter dans leur ventre. Des aloès croissent en paquets, aux creux des parois ; flore de panorama, immobile, qu'on croirait de zinc peint. Une mince couche de terre grise couvre les pierres, pareille à de la cendre et qui n'est d'ailleurs que la pous-

sière des rochers qui se défont. Notre marche la soulève, elle retombe aussitôt, nul souffle ne la soutient. Avant de regrimper de l'autre côté, les bêtes s'arrêtent ; certaines, rebutées par l'escalade, biaisent et se dispersent au long des murailles que je sens tièdes quand, au passage, j'y appuie la main. Infatigables, les nagadis vont et viennent en criant, font claquer les Kourbaches en cuir d'hippopotame. Le maître-muletier a gardé son bernous de laine. Je l'admire ! Il court nu-tête, les pieds déchaussés, ayant passé ses sandales de bois au petit esclave noir. Pour moi, tassé sur ma selle, je transpire en silence. Intolérable contact de l'étrier qui, surchauffé, finit par brûler le pied au travers des semelles. — Par d'informes degrés qui ne sont que les assises dénudées de ce sol bouleversé par les éruptions, la piste s'élève jusqu'aux premiers contre-forts du Fantalé. Dans la plaine aveuglante et vide, des mamelons commencent de se dresser au milieu des rocs épars et des broussailles. Nous les contournons, pour en trouver d'autres derrière, qui se rejoignent, se composent, préparent au massif épais qu'ils dérobent à notre vue. Ils sont d'un basalte noir comme l'ébène. Une herbe jaune y pousse en touffes espacées qui prêtent aux flancs étalés des buttes un aspect régulier et bigarré d'échiquier. Ah, torride solitude, désert fastueux des hauts-lieux : il n'est plus rien ici que de farouche et d'inhumain !... — Le sol est fait de dalles qui affleurent ; où elles s'arrêtent, les coulées de lave commencent. Quand nous y passons, les sabots des mulets résonnent comme si nous marchions sur des voûtes. Parfois, au fond des ravines, sur les pierres plates, si unies qu'elles semblent d'une seule pièce, on distingue les sillons arrondis tracés

par les eaux qui, jadis, alimentaient le lac, actuellement croupissant et d'année en année rétréci, du Métahara tout proche. Dans l'une de ces chaussées, aux dalles couleur d'ardoise, une large crevasse s'ouvre dont le jour frisant pesant éclaire confusément la profondeur souterraine. Elle se referme au bout de quelques mètres, mais dans un trou obliquement creusé à même le lit se dissimule une sorte d'entrée obscure. Par curiosité, je m'y insinue, suis un couloir en pente. Surprise, émerveillement de découvrir tout à coup au plus profond du silo, un peu d'eau miraculeusement conservée dans la fraîcheur et le secret du rocher. Qu'elle est limpide, glacée, délectable ! Goulûment, j'épuise la bouteille de toile, la guerbe transpirante que déjà, un boy a remplie. Délice de s'enfler la panse, comme ont fait les mulets tout à l'heure. Je sors, ensuite, pour faire place aux autres, et regagnant le lit, m'étends au long de la crevasse d'où mon regard plonge jusqu'à la vasque cachée. Avec quelle avide joie mes hommes se précipitent. L'un d'eux, accroupi, boit dans son feutre crasseux, empli jusqu'aux bords. Ses yeux pâmés lui sortent de la tête ; comme il s'attarde, on le jette de côté ; pour un peu on le piétinerait. Il faut user de violence pour amener chevaux et mulets dans la crypte ; ils n'ont pas flairé l'aiguade et renâclent, mais de quel trait, enfin, ils aspirent l'eau. — Après cela, bêtes et gens, nous nous retrouvons la tête lourde, les jambes de coton, incapables désormais de tout effort. Le campement, heureusement, n'est qu'à une demi-heure de là, dans une aride étendue herbeuse que dominent à l'horizon les cratères déchirés du massif central.

Tandis que la tente se dresse, je gravis une ronde colline toute proche sur quoi l'on aperçoit, au milieu d'une enceinte de pierres, les toits croulants de deux ou trois toucoules où se morfondent les gardiens du poste téléphonique installé Dieu sait pourquoi ! dans cette solitude sans passants et sans voix... Au seuil de son gourbi, un employé, grand gaillard vêtu du chamma abyssin, la cartouchière autour des reins, m'accueille et tout de suite, d'un air important, me mène à son appareil dont je n'ai que faire. Mais à peine l'interprète nous a-t-il rejoints, il s'élance vers lui et, d'une voix âpre, je l'entends qui lui reproche d'avoir fait boire nos bêtes à l'abreuvoir secret. Il ne nous a pas vus : déjà, pourtant, il est averti... Au plaisir que nous fit la découverte, je mesure le dépit qu'il traduit si véhémentement et que du reste quelques thalers apaisent.

De quelle foisonnante lumière dorée, le jour qui finit emplit, sous mes yeux, la plaine spacieuse et désolée !... A quelques pas, contre le mur qui entoure le poste, un homme se tient immobile, un Gourgoura à l'épaisse tignasse emmêlée, accroupi sur les talons, enveloppé tout entier dans une pièce de toile, noircie par l'usage et, qui ne laisse rien voir de son torse nu. Il tient sa lance droite entre les genoux et regarde au loin. De curieux bracelets d'ivoire travaillé ornent ses poignets. Je lui fais demander s'il consentirait à me les vendre. Il ne répond pas. Du moins qu'il me les laisse voir. Sans mot dire, il soulève sa draperie juteuse de graisse et me tend son bras musclé. Surprenante fraîcheur de cette chair ferme que je tâte et palpe : sa peau ointe de beurre est plus lisse, plus onctueuse au toucher que l'ivoire de

ses bracelets. Silencieusement, ensuite, il replie son bras et à l'instant redevient distant, inaccessible, les yeux à l'horizon. “ Il ne faut pas lui en vouloir, m'explique le boy, tandis que nous descendons la colline. Il fait le fier, parce que, il y a trois jours, il a tué d'un coup de couteau dans le ventre un léopard qui attaquait son troupeau. Depuis lors il ne s'occupe plus que de se montrer : il est devenu un héros et méprise tout le monde... ”

La nuit est tombée quand nous regagnons le campement. Un mince croissant de lune nage au milieu du ciel trouble et bleuâtre. Notre petit feu misérable éclaire mal, dans l'obscurité, le toit blanc de la tente. Pas de bois à ramasser dans ce steppe de graminées et de cailloux : le peu que nous brûlerons fut, depuis Tadetcha-Malka, porté à dos de mulet. Le dîner est servi près d'un bosquet d'arbres rabougris, au tronc étiolé, sans feuilles, mais tout chargés de grappes de fleurs roses dont le parfum s'exalte, se fait dans l'ombre épais et suffocant comme une vapeur. Singuliers insectes qu'attire la lueur de ma lampe. La nappe bientôt est jonchée de petites mantes dont le corps fait pour circuler entre les herbes sèches, semble construit de fétus de paille. Je m'étonne que sous mes doigts qui les aplatissent, elles ne cassent pas. De temps en temps, du plat de la main, le boy fait table rase, non sans écraser sur le linge quelques gras bombyx dont le ventre a traîné dans la sauce des plats. L'atmosphère reste étouffante ; pas un souffle, pas un mouvement d'air dans cette cuvette profonde qui, tout le jour brûlée par le soleil, laisse à présent rayonner une chaleur subtile et sèche. — Avant même que notre flambée soit éteinte, les chacals com-

mencent à glapir. On les voit autour de nous passer comme des ombres, se défilant entre les touffes d'herbes et les termitières. Je suis trop éreinté pour leur envoyer un coup de fusil. Ce n'est pas sans effort qu'enfin je fais les quelques pas qui me séparent de la tente. J'en laisse les portières grandes ouvertes, malgré l'entêtant parfum de ces grappes roses attachées, comme des pompons, aux troncs nus du bosquet. Un silence accablé pèse, ce soir, sur le campement. Les hommes ne parlent pas : étendus sur la terre chaude, ils cuvent comme moi leur fatigue, leur torpeur. On n'entend même pas le bruit de mâchoire des mulets qui, n'ayant rien à mettre sous la dent, demeurent sans bouger, engourdis et ne se décidant pas à plier les jarrets pour dormir.

. . . .

André Ruyters.

JULIETTE LA JOLIE

Je chante une jeune fille....
Dans les amours de sa jeunesse.
(MISTRAL : *Mireille.*)

PREMIÈRE PARTIE

I

Comme Juliette aujourd'hui n'était pas allée travailler, sa mère lui dit :

— Tu arrangeras bien la table toute seule, au moins ? Ça ne te fatiguera pas trop, je pense. Moi je vais redescendre au lavoir des moulins finir de savonner mon linge; je reviendrai l'étendre dans le jardin. Par cette chaleur il sera vite sec.

Juliette envia sa mère qui, toute une après-midi brûlante, allait pouvoir tremper ses bras dans l'eau jusqu'au coude. Elle pensa lui dire :

— Attends-moi seulement une minute. Je vais avec toi ; papa s'arrangera bien tout seul.

Elle aurait pris un grand chapeau de paille qu'elle mettait de temps en temps pour aller au jardin sous le soleil. Souvent, autrefois, elle avait joué près de cette eau des moulins, fraîche, pure, avec des tourbillons d'écume qui la couvrent d'une mousse légère. Mais elle aurait eu honte d'aller au lavoir maintenant qu'elle était grande, puisqu'elle

venait d'entrer dans sa seizième année, et qu'elle se savait jolie, puisque les garçons et même les hommes ne se gênaient pas pour le lui dire. Elle répondit simplement :

— Oui, ne t'inquiète pas : tout sera prêt.

Certains jours, quand il ne restait plus rien et que, comme aujourd'hui, elle n'était pas allée travailler, elle partait chez le charcutier. On disait dans le quartier, quand on la voyait dehors à cette heure :

— Tiens, aujourd'hui, sa cuisine sera vite faite.

Elle rapportait pour douze sous de fromage de tête ou de jambon, dans le maigre autant que possible. Avec une bonne salade et du gruyère, c'était suffisant pour attendre le repas du soir. Aujourd'hui elle n'avait pas à se déranger, puisqu'il restait dans le fond du plat une bonne portion de ragoût. Elle n'avait à s'occuper de rien, sa mère ayant pris soin d'essuyer elle-même la table. Elle s'assit près de la fenêtre. Les volets étaient bien fermés, mais il y avait dans les rues tant de lumière que l'on aurait dit qu'elle trouvait moyen de traverser même les murs épais. Pourtant ce n'était que cette ombre bleue dans laquelle on vit, les après-midi d'été, comme dans un rêve. Juliette reprit, à l'endroit où elle avait dû la laisser, la lecture de son feuilleton du *Petit Parisien*. Elle venait d'avoir seize ans, et soupirait de voir l'héroïne, si belle et si sentimentale, malheureuse.

Elle ne se croyait pas obligée d'aller travailler tous les jours. Elle ne ressemblait pas à ces filles de pauvres qui ont besoin de ne pas rester à ne rien faire. Jolie comme on peut l'être lorsque, sans être très grande, on se tient si droite que l'on ne perd pas un millimètre de sa taille, que les yeux rient tout bleu, et que les cheveux noirs

font un beau contraste avec la peau dont la blancheur devient une pâleur, elle n'était pas vêtue comme les demoiselles riches que leurs gants et leurs voilettes rendent lointaines, inaccessibles. Elle sortait toujours, en semaine, avec un tablier. Sans doute c'était un tablier si joli que les deux petites poches se trouvaient là pour que des deux mains chacune eût son nid où se reposer. Mais elle ne mettait de chapeau que le dimanche, tandis que les vraies demoiselles ne sortent jamais nu-tête. Cela ne l'empêchait pas d'être plus jolie qu'elles.

Elle avait eu de bonne heure un penchant à la coquetterie. Elle regardait, en écarquillant les yeux, les gravures de ces albums-réclame que les grands magasins de Paris répandent dans les moindres villages. Elle aurait alors voulu être une de ces belles dames qui, la pointe de l'ombrelle piquée dans le sable d'un jardin à pelouses, regardent hardiment devant elles. Leurs jupes ne font pas un pli qu'elles ne doivent faire ; leurs gants sont si bien ajustés, si délicats, que les mains qu'ils protègent en paraissent plus menues encore. Elle n'avait pas été de ces petites filles que l'on peut voir, sans pantalon, se baisser pour barboter dans les ruisseaux sales que font les pluies d'orage. Elle n'allait pas davantage avec celles qui, le jeudi et pendant les vacances, courent avec les gamins par des sentiers où l'on s'écorche, aux ronces, les mollets et les bras nus, aux pierres pointues le cuir des bottines. Elle restait presque toujours à la maison. L'on se rappelait très bien qu'à l'âge de six ans elle marchait avec des airs de relever sa jupe qui lui venait aux genoux.

Elle lisait, aujourd'hui, son feuilleton mot par mot. Elle lisait même ces " blancs " que l'écrivain laisse à la

fin d'une phrase. C'étaient comme des espaces vides où ses rêves se dispersaient à grands coups d'ailes. Elle rêvait encore quand arriva son père. Il avait chaud et s'épongeait le front. Il regardait autour de lui. Elle dit :

— Maman est retournée au lavoir.

— Et toi, dit Gallois, tu ne travailles donc pas aujourd'hui ?

Elle répondit, avec une petite moue :

— Ma foi, non. Il n'y a pas beaucoup d'ouvrage pour l'instant chez M[lle] Clément. Et puis j'étais un peu fatiguée.

Gallois sourit, en la menaçant du doigt :

— Ah ! Canaille de Liette ! Ce n'est pas le travail qui te tue !

Il se mettait à son aise, enlevait ses souliers gris de poussière, se trempait la tête dans la cuvette de porcelaine à fleurs bleues. Il se dépêchait, ayant hâte de se mettre à table, car, sur la cheminée, la pendule n'allait pas tarder à sonner la demie de deux heures. Juliette fut obligée de se lever pour apporter le ragoût sur la table. Il en profita pour l'embrasser sur une joue ; il la regardait comme étonné d'être le père d'une fille si jolie.

— Et François, lui, demanda-t-il, est-ce qu'il est allé travailler ?

— Tiens ! Je pense bien ! Comme d'habitude.

Elle trouvait tout naturel que son frère travaillât, et de rester elle à se reposer quand elle en avait envie. Gallois pensait bien comme elle.

Il était facteur. C'est, comme on le dit sans ironie, un métier de tout repos, à salaire fixe, dont rêvent les journaliers qui ne trouvent pas à gagner de l'argent tous les

jours; mais n'est pas facteur qui veut. Il faut s'être dévoué dans de lointaines colonies, avoir travaillé dans les usines de l'Etat qu'un accident vous a forcé de quitter. C'était précisément le cas de Gallois dont le bras gauche était resté dans un engrenage. On l'en avait consolé par une pension de huit cents francs et par cette place de facteur rural qui lui valait, bon an, mal an, les étrennes comprises, huit cents autres francs. Cela faisait pour une famille de quatre personnes, une somme que tout le monde n'a pas à sa disposition, tant s'en faut, dans ces petites villes où presque tous vivent au jour le jour. On le voyait partir chaque matin avec sa blouse bleue à collet rouge, son képi, sa sacoche et son bâton. Il rentrait vers deux heures de l'après-midi ; jusqu'au lendemain matin il lui était permis de vivre comme un rentier ; il avait bien l'air, en effet, d'un rentier qui est parti de bonne heure faire un tour, par hygiène et pour son propre plaisir. Il mangeait de grand appétit, allait faire un autre tour dans son jardin derrière la maison, puis vers sept heures se dirigeait vers le Café du Commerce où il prenait l'apéritif.

Ils habitaient à peu de distance du centre de la ville, au-dessus des moulins. Leur maison faisait partie d'un groupe de huit ou dix autres. Toutes touchaient à des jardins qui s'étageaient suivant les courbes des chemins qui montent vers l'église. Ici l'on vivait une vie beaucoup plus paisible que dans la grand'rue, et même que sur les quatre routes dont chacune, tant qu'elle est bordée de maisons, est décorée du nom de faubourg. C'était tout au plus si deux fois par jour la mère Pilavoine passait avec ses trois vaches et son âne qui ne faisaient pas beaucoup de bruit. Elle les menait au pré pour qu'ils se remplîssent

d'herbes variées pendant qu'elle les surveillait en piochant ses pommes de terre, en coupant elle-même son blé à la aucille. Quelquefois aussi les Frébault, l'homme et la femme, partaient sur leur charrette pour des terres qu'ils avaient à deux kilomètres d'ici, ou pour leurs vignes. C'était alors un grand voyage. Ils ne rentraient que très tard, mais les essieux de la charrette ne grinçaient pas trop fort, et ne troublaient point la tranquillité du quartier.

La maison était propre. Même les carreaux de l'une des deux pièces étaient cirés devant le lit et devant l'armoire. Sur la cheminée les bibelots de chaque côté de la pendule ne manquaient pas. Mais on eût cherché en vain aux murs de ces images pieuses, de ces crucifix comme on pouvait en voir dans beaucoup d'autres maisons.

Chez Gallois on n'avait pas de ces idées de religion. Ce n'est pas pour rien que l'on venait d'une ville d'usines où l'on apprend à juger différemment la vie. On parlait librement de toutes choses, et Gallois disait :

— Leurs mariages à l'église ! A quoi bon ? Et puis, quand on se plaît l'un à l'autre, on ne devrait même pas avoir besoin de passer par la mairie.

Il s'en fallait de beaucoup que Juliette fût une petite bégueule. Elle n'avait pas mis les pieds à l'école des sœurs ; elle était allée chez l'institutrice. Et l'on sait bien dans les petites villes que les filles acquièrent chez celle-ci de moins bons principes que chez celles-là.

Gallois but d'abord un plein verre de vin coupé d'eau. Puis il se mit à manger. N'ayant, Juliette et lui, rien à se dire de nouveau puisqu'ils vivaient d'une vie commune, il y avait de longs silences pendant lesquels leurs pensées s'en allaient très vite ou demeuraient immobiles.

Mme Gallois travaillait plutôt pour se désennuyer que par nécessité. Certainement elle n'aurait pas été jusqu'à prendre une bonne, ni même une femme de ménage. N'étant pas sortie de la cuisse de Jupiter, comme elle le disait, elle avait vu de près la misère, autrefois, lorsque François d'abord, puis Juliette étaient nés. Aussi n'était-elle pas bien éloignée de bénir cet accident qui, tout en permettant à Gallois de se beaucoup moins fatiguer, leur avait à tous les quatre assuré l'aisance. Dès les premiers froids elle faisait laver son linge. D'un bout à l'autre de l'année c'étaient la viande de boucherie et la charcuterie qui défilaient sur la table. Souvent le Jeudi elle revenait du marché avec une paire de poulets. Les tonneaux de vin dans la cave se succédaient. Il y avait bien, par ci par là, chez quelques commerçants, de petites notes en retard: l'essentiel était que la vie fût douce.

Juliette ne pouvait plus tenir en place. L'après-midi devenait presque douloureuse d'énervement. Elle rêvait d'être étendue dans un pré couvert d'une herbe épaisse et haute et que traverse un ruisseau. Tout près est un petit bois entouré d'une haie,peuplé de geais. La chaleur entrait dans la maison. L'été pesait de tout son poids sur la ville. Gallois ne se sentait pas le courage de sortir bêcher un carré de son jardin. A cause du bras qui lui manquait, il n'avançait pas aussi vite en besogne qu'un homme complet,mais les jours de bonne humeur il en abattait tout de même sa part. Pour ce qu'il ne pouvait finir lui-même, il ne regardait pas à prendre un homme à la journée. Il resta près de la table à fumer sa pipe.

Vers quatre heures on entendit quelqu'un siffler dans la rue. Ce n'était presque qu'un gamin. Du moins parais-

sait-il tout jeunet, coiffé d'un petit chapeau de paille, sans ombre de moustache. Juliette venait de sortir sur le pas de la porte comme si elle eût étouffé dans la maison. C'était le fils Frébault, clerc de notaire, qui traversait son propre quartier pour aller sonner à la grille du receveur de l'enregistrement. Quand il vit Juliette, il s'arrêta net de siffler. Ce n'était peut-être pas très-habile, mais ce fut plus fort que lui. On devina qu'il aurait voulu s'arrêter aussi de marcher, mais, sans doute à un signe des yeux qu'elle lui fit, il continua son chemin. Elle rentra. Gallois fumait toujours sa pipe.

Ensuite " la vieille, " comme il appelait sa femme bien qu'elle eût tout juste dépassé la quarantaine, rentra du lavoir. Elle dit :

— Eh bien, vieux singe, je m'aperçois que toi non plus tu ne te fatigues pas trop pour le moment ?

Elle portait son linge sur l'épaule gauche. Elle alla l'étendre sur les fils de fer et sur les cordes dans le jardin.

Le soleil n'était pas près de se coucher. Cependant il venait de disparaître derrière les toits des maisons voisines. Il fallut, pour que l'ombre ne s'épaissît pas trop, que Juliette ouvrît tout grands les volets et la porte. C'est en été l'heure la plus lourde peut-être. On ne jouit plus de la somnolence de l'après-midi. La lumière qui entre brusquement fait mal aux yeux ; il se passera deux heures encore avant que les premières ombres et les premiers souffles du crépuscule n'entrent dans les maisons.

A son tour Gallois sortit sur le pas de la porte. Mme Durand la marchande de chapeaux passa, son panier à la main. Elle était coiffée d'un vieux chapeau de paille, noir, orné d'un petit ruban rouge, qu'elle portait depuis

bien des étés. Elle en avait beaucoup d'autres, tout neufs, dans sa boutique, mais on serait vite ruiné si l'on usait soi-même sa marchandise. Elle dit :

— Il fait chaud aujourd'hui, M. Gallois !

— Pour sûr, Mme Durand ! répondit-il.

Elle ne s'arrêta pas, mais elle rencontra " la vieille " qui sortait du jardin. Cette fois elle fit halte. Ni l'une ni l'autre n'était bien pressée. La vieille avait appris quelques nouvelles au lavoir ; Mme Durand, dont la boutique était située non loin de la place, savait tout ce qui se passait dans la petite ville. Tout de même, un quart-d'heure après, Mme Gallois fut obligée de dire :

— Eh bien alors, au revoir, Mme Durand. Parce que, pensez donc, je n'ai pas encore allumé mon feu pour la soupe !

Mme Durand se mit à ramasser de l'herbe pour ses lapins, tout en se promenant.

II

Ils étaient mieux outillés que les pauvres. Ils possédaient, pour l'hiver, cette grande cuisinière si commode avec son petit réservoir dont il suffit d'ouvrir le robinet pour avoir de l'eau chaude ; pour l'été, ce fourneau à carreaux de faïence bleue. Avec une poignée de copeaux et une petite pelletée de braise, le feu s'allume en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ; mais aussi, souvent, par ces soirs lourds, la fumée se répand dans la maison, pique les yeux et la gorge : tout est ouvert sans doute, mais c'est en vain que l'on chercherait le moindre courant d'air.

Gallois sortit en pantoufles, se dirigeant vers le Café du Commerce.

Juliette alla voir au jardin s'il avait poussé d'autres fraises, si les groseilles étaient mûres. Elle s'était réservé la moitié d'un carré pour ses fleurs qu'elle arrosait elle-même. Après les pluies elle n'avait qu'à prendre de l'eau qui, du toit, tombait dans un grand baquet autour duquel l'herbe poussait plus drue. Il fallut qu'elle allât remplir son arrosoir à la pompe du quartier.

Ayant fini de bonne heure elle s'ennuya dans le jardin. Elle en ferma la porte, et s'en fut par un chemin semé de cailloux, bordé de murs de jardins et de haies de champs jusqu'au gros châtaignier qui se dresse à l'entrée d'une petite propriété qu'on appelle "les Mouilles." A seize ans elle était assez sentimentale pour ne pas dédaigner de temps à autre cinq minutes de solitude. Elle revint avec une marguerite qu'elle ne songeait même pas à effeuiller.

Du tournant du chemin elle aperçut François assis sur le banc de grès entre la porte et la fenêtre. Il n'avait pas l'air malheureux. Il fumait une cigarette en faisant dans le sable, du tranchant de ses semelles, des raies semblables à des sillons. Ils ne se gênaient pas l'un avec l'autre. Il lui dit :

— Je parie que tu viens de voir ton amoureux, par là?

Elle répondit en riant :

— Tais-toi donc, grand bête ! Est-ce que je m'occupe de ta bonne amie ?

François était un de ces garçons comme ils sont presque tous dans les petites villes, qui travaillent toute la journée, font chaque soir, sauf en hiver, un brin de toilette, et

dès le matin de chaque dimanche se mettent tout-à-fait sur leur trente-et-un pour aller rôder autour des jeunes filles. On en voit avec des complets de cheviote noire, des cravates claires de préférence rouges, des chapeaux melons dont le feutre n'est pas d'excellente qualité mais qui leur donnent une importance de jeunes bourgeois, et des plastrons fortement empesés. La nuit venue, lorsqu'avec leur famille ils ont mangé la soupe, ils vont boire des chopines dans les auberges, de la bière dans ces cafés où il n'y a plus guère de monde passée l'heure de l'apéritif. Ils font de l'œil aux servantes qui tâchent de ne pas être farouches. Elles savent qu'on ne les a prises que pour attirer les clients, en tout cas pour retenir les habitués, vieux ou jeunes.

Mme Gallois dans la maison allait et venait autour du repas qu'elle préparait, sans trop se presser. Le quartier peu à peu s'animait à cause des hommes qui rentraient de partout : des bois où l'on fait des fagots, des champs et des jardins où toujours il y a de l'ouvrage, des carrières où l'on fend à coups de mine des blocs de granit. Des maisons à la pompe dressée à peu près au centre du quartier c'était un va-et-vient de ménagères en camisole ou en corsage qui allaient chercher de l'eau.

Vers huit heures Gallois tranquillement rentra, sa pipe aux dents. On avait toute la nuit devant soi. Le repas dura tant qu'il put. C'était le seul de la journée où toute la famille se trouvât réunie, le seul où vraiment on ne fût point talonné par l'heure, car François travaillait tous les jours et Juliette, tout de même, de temps en temps.

Dans le quartier, dans toute la petite ville, à cette

même heure les riches dînaient et les pauvres mangeaient la soupe. Chez les Gallois on dînait plutôt. Les pauvres, les ouvriers avaient vite fait. L'été, on a plus soif que faim ; il ne faut pas deux heures pour avoir raison d'une assiette de soupe et d'un morceau de fromage. Aussi quand ils avaient fini ne se gênaient-ils pas, quelques-uns, pour s'arrêter... en allant faire un tour... par là... dans leurs jardins..., devant la porte des Gallois. Quelquefois, assez souvent même, suivant la tournure que prenait la conversation, ils entraient. Gallois n'était pas un avare. Il disait :

— Allons, Picoche, tu vas bien prendre un verre de vin avec nous ?

Ce soir-là, ce fut le tour de M. Cougny, qu'on appelait plutôt " le père Cougny ". Il revenait de ville, regagnant sa maison dans le quartier de la Cure, sur lequel s'étend l'ombre de l'église. A soixante ans il était solide et mince comme un jeune homme, plus droit qu'un I majuscule. Il aimait les grasses plaisanteries, les mots à double et triple sens, ces histoires que l'on raconte les deux mains sur le ventre. Sa femme avait eu la bonne idée de mourir quelques mois auparavant pour qu'il restât seul à profiter de leurs douze cents francs de rente, ce qui est une forte somme pour nos petits pays. Les derniers temps elle lui avait fait la vie triste : toujours couchée, à se plaindre, à gémir, à ne plus boire que du lait. Il valait bien mieux pour elle qu'elle fût morte.

Il cria en passant, comme s'il avait eu hâte de rentrer se coucher:

— Hé, la coterie ! On se saoûle sans les amis ?

— Viens donc prendre la goutte ! riposta Gallois sans

se déranger. Tu seras mieux avec nous que tout seul chez toi. Ça te distraira.

On venait d'allumer la lampe. Le café fumait dans les tasses. La maison des Gallois était la maison du bon Dieu. Cougny s'assit et, cérémonieux, demanda à " ces dames " la permission de fumer une pipe. Il dit à Juliette :

— Toi, il faut bien que tu t'habitues. Bientôt tu vas être bonne à marier. Et, dame, tu en verras de raides !

Il éclata de rire. Certainement, à ces réunions des soirs d'été, Juliette en entendait un peu de toutes les couleurs. Elle riait comme tout le monde, mais sans que la tranquillité de sa jeune âme en fût troublée. Cougny parlait d'aller bientôt à Paris pour se remarier. Gallois lui dit :

— A ton âge, vieux saligaud, tu n'auras peut-être pas ce toupet-là ?

— Oui ! Oui ! Cause toujours ! répondit-il. Il faudrait que je te demande la permission ?

Mais il avait beau traiter Juliette en gamine. Il la regardait avec des airs qui signifiaient :

— Cristi ! Je n'aurais pas besoin d'aller jusqu'à Paris !

L'heure était délicieuse. Il ne semblait pas que l'après-midi de demain dût arriver avec sa torpeur et son angoisse. Il faisait frais ; la porte et la fenêtre étaient si complètement ouvertes que l'on vivait comme en plein air. François se leva le premier, repoussant sa chaise. Il dit :

— Je vais faire un tour, jusque vers les minuit.

— Tâche de ne pas rentrer trop tôt ! lui dit Gallois. Parce que ce n'est pas à minuit, pour sûr, que nous serons couchés.

Ce n'est pas ainsi que parlent d'habitude les pères de famille.

Quand la goutte fut " finie ", ils se levèrent à leur tour et respirèrent un moment sur le pas de la porte. Ils trouvaient que déjà la lampe donnait trop de chaleur. On voyait de la lumière dans presque toutes les maisons. Pourtant, de-ci, de-là, des portes, des fenêtres ouvertes faisaient dans les murs éclairés par la lune des trous noirs.

Devant la boutique de Thierry, le menuisier, c'était le groupe habituel de ces soirs : des hommes, des femmes et, comme on disait, de la gaminerie. On se répartissait, au hasard des arrivées ou des sympathies, sur les marches du perron. De plus, tout l'été, une planche — il en restait assez d'autres dans la boutique, — était installée à demeure.

Quel bon vivant que Thierry ! Il avait plus souvent en mains le fusil que la varlope, et passait plus de temps dans les bois qu'à son établi. De grand matin, à l'époque de la chasse, il partait avec ses deux chiens. Il avait l'habitude des chopines et des verres de marc que l'on vide sur des coins de tables, dans les auberges. Le reste du temps, il riait de tout comme Cougny. Gallois et Cougny se mêlèrent au groupe. Juliette s'assit un peu à l'écart, pas très loin du Louis Frébault qui venait d'arriver.

Il ne ressemblait ni à François ni aux jeunes gens qui ressemblent à François. Il allait avoir dix-sept ans et prenait beaucoup de livres à la bibliothèque de la mairie. L'idylle de Marius et de Cosette le faisait frissonner, il désespérait de jamais dire à Juliette d'aussi belles paroles ; il eût voulu pouvoir lui écrire et mettre tout son cœur avec le manuscrit sous une pierre. Hélas ! La vie était

impossible, sa mère le surveillait trop. Il ne pouvait venir à ces veillées d'été que lorsqu'ils n'étaient pas encore rentrés. Son pantalon, fait depuis trois ans et que sa mère se contentait de repriser, ne lui venait plus qu'à la cheville : il avait beau ne plus porter de bretelles. Il n'avait pas assez d'argent pour faire le jeune homme. Chaque dimanche il fallait qu'il accompagnât sa mère à la messe ; il tremblait que Juliette se moquât de lui et le prît pour un jeune homme pieux qui n'ose pas regarder les jeunes filles. N'avait-elle pas un peu de mépris pour lui parce qu'il ne vivait pas comme ceux de son âge? Qu'importe ! Ce soir il était bien content qu'elle fût venue s'asseoir près de lui. Elle lui semblait plus jolie à elle seule que toutes les autres jeunes filles. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'ils se trouvaient ainsi l'un près de l'autre. Il se souvenait de trois ou quatre soirs semblables, où il faisait seulement un peu plus frais, qui les avaient réunis. Il n'osait pas se dire :

— Je crois que je ne lui déplais pas, puisqu'elle veut bien venir près de moi.

Elle n'avait qu'un signe à faire, pensait-il, pour que tous les jeunes gens du pays fussent à ses ordres. Jamais il n'aurait osé non plus lui parler de son amour. Leurs regards se portaient naturellement vers le ciel bleu au milieu duquel une étoile, plus belle, plus brillante que toutes les autres était comme Juliette parmi toutes les jeunes filles. Elle pensait à des romances où l'on parle de rêves et de baisers.

Ils se tutoyaient, ayant joué ensemble tout petits. Elle lui dit :

— Je t'ai entendu siffler cette après-midi, mais comme

mon père était là je t'ai fait signe de ne pas entrer.

Quelquefois, au hasard de ses courses, il entrait. Il la regardait faire du crochet, lire. Il aimait bien la trouver occupée à lire ; c'étaient des occasions de lui demander :

— Est-ce que c'est joli ?

Elle faisait une petite moue, ne répondait rien. On aurait dit qu'elle devinait ses intentions. Il s'en allait, songeant :

— Si elle m'avait répondu, je lui aurais dit : Tu ferais mieux de lire *Les Misérables*, c'est si beau ! Veux-tu que je te les apporte ? Mais elle m'a connu trop gamin pour me prendre au sérieux maintenant.

En tout cas c'était une façon pour lui de se rendre compte qu'elle n'avait aucun amoureux à ses genoux.

— Je m'en suis bien douté, répondit-il. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait d'ajouter :

— Mais au moins je t'ai vue.

Car il y avait des jours où il ne l'apercevait même pas. Il suffisait d'une série de petits hasards. Il arrivait aussi que certains soirs où il était libre elle allât avec sa mère chez des amis.

Ce soir il faisait des rêves. Il pensait :

— Par une nuit pareille tu t'en irais sur la route de Marné qui est bien agréable ; elle est bordée d'arbres. Derrière l'un d'eux je serais caché. Tu viendrais à passer, et tu verrais, sans qu'il y eût un souffle de vent, trembler sur la route l'ombre de ses feuilles. Nous marcherions longtemps. Pour nous embrasser nous nous arrêterions souvent. Tu sentirais bon comme tu sens toujours. Tu n'aurais pas de chapeau, mais tu aurais le même petit

tablier, et à chaque pas la pointe de tes bottines soulèverait un minuscule nuage de poussière.

Il se voyait plus tard, bientôt, le plus tôt possible, marié avec elle, ou dans une crise de passion prenant avec elle la diligence pour fuir à Paris. Ce qui l'ennuyait un peu ce serait d'aller à la mairie non plus pour y choisir des livres mais en tenue de cérémonie. Elle serait tout en blanc, lui tout en noir. Elle sourirait, lui ne saurait trop comment se tenir, mais après ils vivraient tous les deux dans la même maison. C'était infiniment doux de penser à toutes ces choses si près d'elle qu'il n'aurait eu qu'à se pencher un peu pour l'embrasser. Mais les autres étaient là qui parlaient fort, et qui riaient. Ce fut à croire que Thierry venait de deviner son secret désir, car il lui dit :

— Tu la serres de près, ce soir ! Fais attention à toi, Juliette !

Le pauvre Louis rougit, et Juliette répondit pour eux deux :

— N'ayez pas peur ! Il n'y a pas de danger.

En était-elle donc si sûre ?

Les autres parlaient fort, riaient. C'étaient des hommes qui toute la journée avaient travaillé, porté le poids de la chaleur, dont la peau chaque été se bronzait un peu plus, mais qui vivaient gaiement et se réunissaient pour rire de concert. Il y a de bons moments dans l'existence. Il n'est pas toujours question, dans les petites villes, de travail acharné, de cette misère qui se promène le long des chemins et qui serait disposée à entrer partout : il ne manque pas de maisons où elle s'acclimaterait vite mais qui ne se gênent pas pour lui fermer leur porte au nez,

de rues où elle doit se courber en deux pour n'être pas remarquée, parce que Thierry lancerait ses deux chiens à ses trousses.

On entendit rouler une voiture que devait traîner un âne, et un âne qui marchait à pas comptés. Le Louis sut ce que cela voulait dire. Il se leva pour être arrivé avant l'âne. Il murmura :

— Au revoir, Juliette.

Cela paraissait tout simple, mais il n'en revenait pas, d'avoir pu prononcer tout haut et devant elle ce nom qui était plus beau que le ciel avec toutes ses étoiles.

Elle resta quelques instants à la même place. Puis comme Cougny entamait une histoire leste, elle se leva, se rapprocha vraiment du groupe, face au mur.

Et la belle étoile disparut.

III

Elle se réveilla juste au moment où sonnait l'Angelus, à cinq heures, gaie sans trop savoir pourquoi, peut-être parce qu'on approchait du Quatorze Juillet. Il y avait dans l'air comme un avant-goût de fête. On travaillait avec plus de courage, avec un peu de fièvre. Le jour du repos venu, on se réveillait avec de la joie dans le cœur, car c'était le clair matin du second Dimanche de Juillet. Il lui suffisait, pour être plus heureuse, que ce fût Dimanche. Elle s'habillait tout de suite, quoiqu'elle n'allât point à la messe, tant elle avait plaisir à porter toute une journée sa robe gris-perle, à penser qu'elle sortirait l'après-midi coiffée d'un chapeau. Peut-être paraissait-elle

moins jolie avec ce chapeau que les cheveux au vent. Les Dimanches dans les petites villes sont pour tout le monde des jours de joie, pour ceux aussi qui ne mettent pas les pieds à l'église. La chanson des cloches n'est pas désagréable, et tout le monde l'entend puisqu'elle entre dans toutes les maisons, même dans celles où l'on ne sait pas ce que c'est qu'un petit bénitier à la tête du lit.

Pour être tout-à-fait prête, elle n'eut pas trop de toute sa matinée jusqu'au dernier coup de la grand'messe, vers dix heures moins un quart. Ensuite, elle eut l'air de dire :

— Maintenant, me voici. Qui veut de moi ?

Elle se posta sur le seuil — les voisines disaient qu'elle était plus souvent à " lever le nez sur le pas de la porte " qu'à coudre, — pour regarder, pour dévisager même — elle n'avait pas les yeux dans sa poche, — ceux qui allaient à l'église. On aurait même dit qu'elle se moquait d'eux. C'étaient d'autres jeunes filles, à peu près du même âge qu'elle, qui montaient vite pour pouvoir faire semblant d'être essoufflées, et riaient. De vieilles dames, accompagnées de leurs bonnes, s'arrêtaient à chaque instant, essoufflées pour de bon. Des femmes des villages d'alentour, en sabots, et quelques hommes vêtus de blouses bleues, faisaient ainsi depuis des années le trajet de leurs chaumières à l'église. Il y avait aussi des messieurs en redingotes noires ou en paletots d'été. De jeunes gens, point. Si, pourtant. Elle vit, marchant à côté de sa mère, tête baissée, comme honteux, le Louis Frébault. Quand il passa devant Juliette, il ne put s'empêcher de la regarder, et de rougir. Elle sourit. Mme Frébault ne s'aperçut certainement de rien. En tout cas elle ne sourcilla point.

Elle n'aimait guère les Gallois : le père et la mère étaient des impies ; quant à la fille, Dieu sait comment elle tournerait plus tard, bientôt peut-être.

La marchande de journaux passa comme d'habitude vers dix heures et demie. Ce n'était point parce qu'elle avait le nez rouge, un bonnet blanc et toujours le même caraco bleu qu'on l'appelait "la mère République". Mais elle ne vendait que le *Petit Journal* et le *Petit Parisien*, en soufflant dans une trompe dorée pour que l'on sût qu'elle était là. Il ne s'en fallait pas de beaucoup que l'on crût, qu'elle entretenait des relations avec les directeurs de ces journaux et avec le Gouvernement: c'est pourquoi on l'appelait "la mère République".

— Il va faire encore une belle journée! dit-elle en lui tendant son journal. Il est vrai que c'est bien la saison.

— Oh oui ! Madame, répondit Juliette en lui donnant un sou. La mère République partit en soufflant dans sa trompe. Quand elle se fut assez éloignée pour que l'on ne l'entendît plus, le silence se reforma. Un silence dans lequel elle écoutait bourdonner ses pensées comme de jeunes abeilles qui, dès le matin, revenaient de bien loin déjà.

François, devant un morceau de miroir cloué au mur pour son usage personnel, se rasait. Mme Gallois, habillée "en tous les jours", finissait son ménage en commençant sa cuisine. Elle avait le temps puisque le dimanche on attendait, pour déjeûner, Gallois qui rentrait plus tôt qu'en semaine, mais pas avant une heure de l'après-midi. Dans la cocotte, sur le feu de charbon de bois, elle avait mis à "revenir" du lard que l'on entendait grésiller. Juliette s'approcha et prit un petit morceau de ce lard

sur du pain en faisant bien attention de ne point graisser son corsage.

Quand à son tour François fut prêt, il ne perdit pas son temps à rester à la maison.

— Alors, dit-il, c'est toujours entendu pour ce soir qu'on soupe chez les Nolot ? Parce que je vais peut-être aller faire un tour de ce côté-là. Tu ne viens pas avec moi, Juliette ? Tiens, arrange donc tes cheveux ! Tu as toute une mèche qui remue sur ton cou... Et puis, non. J'aime mieux que tu restes là, grande bécasse ! ajouta-t-il en riant. Je serai rentré pour une heure.

Il partit les deux mains dans les poches, en sifflant éperdument, beaucoup plus fort que le pauvre Louis l'autre jour. Personne ne se dérangea dans le quartier : on y était bien habitué. Les Nolot demeuraient à l'autre extrémité de la ville. Cela ne voulait pas dire qu'il fallût marcher plus d'un quart d'heure pour arriver devant leur porte, mais cela signifiait aussi qu'à moins de faire un tour par le quartier du Vieux-Château il devait traverser la place. C'était la place de l'Hôtel-de-Ville, mais comme il n'y avait qu'elle, on ne craignait pas de se tromper en disant simplement : la place. C'était à la fois plus court et plus magnifique. Quelques jardiniers d'ici, deux ou trois paysannes des environs étaient installés près du trottoir avec des légumes et des fruits. François se promena devant les paniers, en flânant comme un vrai bourgeois. Il finit par acheter une demi-livre de cerises. Il allait partir quand il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule. C'était Cougny qui disait :

— Te voilà donc, la coterie ? Viens boire l'apéritif.

Pour Cougny, tout individu était coterie. Il n'avait pas

à craindre de s'embrouiller dans les noms. Il ne connaissait comme apéritif que l'absinthe, et ne fréquentait que le Café du Commerce, le mieux installé, avec cette devanture composée de deux grandes glaces et cette terrasse, limitée par des caisses de lauriers, qui occupait toute la largeur du trottoir. Ils ne s'installèrent pas à l'intérieur.

— Tu me croiras si tu veux, dit Cougny. Mais je ne peux plus rester seul. Il me faut une femme. Est-ce que j'oserais seulement me marier ici ! C'est pour le coup qu'on en ferait, un charivari devant ma porte avec des chaudrons et des poëles ! Non. Je vais aller à Paris.

— Tu vas aller à Paris ? dit François qui ne se gênait guère pour tutoyer Cougny. Tâche d'en ramener une jolie, au moins !

— Pour toi peut-être ?

— Eh, ma foi ! Est-ce qu'on sait jamais !...

Cougny lui allongea une claque sur la cuisse.

— Et ta sœur, est-ce que tu ne vas pas bientôt la marier ?

— Ne t'occupe pas de ma sœur ! dit François. Elle n'est pas pour ton nez.

Le soleil déjà haut dans le ciel ne laissait plus une ligne d'ombre sur le trottoir. Les jardiniers et les paysannes attendaient pour partir que l'on fût descendu de l'église : au dernier moment une dame pouvait être tentée par un pied de salade, par une botte d'asperges.

Et voici que François et Cougny, qui commençaient à boire leur absinthe, virent traversant la place, la messe finie, les demoiselles, les dames et les messieurs que Juliette tout à l'heure avait regardés passer. Cougny sui-

vant son habitude ricanait. Il regardait surtout les jeunes filles et les jeunes femmes.

— Ne te presse pas, dit-il à François. Nous avons le temps.

François pensait toujours à " aller voir du côté de chez les Nolot. " Mais Cougny avait raison : pour qu'une absinthe soit bonne, il faut la boire sans se presser. Quand la première fut bue, il en commanda deux autres. Il était riche, ne savait que faire de son argent. Il ne demandait pas mieux que de payer à boire à n'importe quelle coterie. A la fin, François en oublia tout-à-fait d'aller chez les Nolot.

Vers midi et demie un autre silence se fit. Partout on déjeunait. Ils entendaient le bruit des couteaux et des fourchettes. Cela seul, à défaut des deux absinthes, eût suffi à leur ouvrir l'appétit. Mais ils pouvaient rester encore. C'était le commencement d'une belle journée.

— Hé, la coterie ! cria de nouveau Cougny. Gallois passait, ses souliers blancs de poussière, en avance d'un bon quart-d'heure. Une voiture qui l'avait rattrapé à mi-chemin venait de le déposer à l'entrée de la ville. Il y eut donc, à la terrasse, Cougny et deux coteries, le père et le fils. Gallois avait soif. Il but d'un seul coup la moitié de son absinthe.

— Il n'y a pas ici, dit-il à Cougny, un rentier plus heureux que toi. Tu travailles quand tu veux, tu te goberges à l'ombre pendant que je trime sur les routes. Et par dessus le marché tu débauches nos enfants.

— En tout cas, répondit Cougny, je n'ai pas encore débauché ta Juliette.

Gallois n'était pas féroce. Il se contenta de rire, en disant :

— A t'entendre on croirait que tu le feras un jour ou l'autre ?

Cougny répondit comme François tout-à-l'heure :

— Est-ce qu'on sait jamais !...

— Tais-toi donc, tiens ! dit François. Tu ferais mieux de partir tout de suite.

Puis, comme une heure venait de sonner, que la bourgeoise — Gallois appelait sa femme tantôt " la bourgeoise ", tantôt " la vieille ", — devait être prête, et que cette canaille de Liette devait avoir faim, il se leva, suivi par François. Cougny allait " casser la croûte ", par là, dans quelque auberge.

La porte presque fermée, les volets clos, un rayon de soleil large comme la main s'étendant sur les carreaux depuis le seuil jusqu'à la cheminée, ils s'assirent tous les quatre autour de la table. L'eau fraîche, le vin blanc délicieusement clair dans la bouteille, le pain saupoudré de farine, le veau aux petits pois dans la cocotte d'où montait une odorante fumée étaient comme autant de parties de leur bonheur.

Sur toute la petite ville, de la première maison de la route de l'Etang-du-Goulot, au midi, jusqu'à la dernière de la route d'Avallon, au nord, en passant par la place, par la grand'rue, c'était aussi la grande joie du Dimanche. Chaque quartier, les jours de semaine, avait sa figure particulière. Ils se ressemblaient tous aujourd'hui. Le Vieux-Château lui-même, où ne vivaient que des pauvres, était joyeux, avec ses petites maisons, dont beaucoup ne sont que des masures. Portes et fenêtres grandes ouvertes, le soleil entrait partout. Des enfants remuaient sur des seuils, parmi les poules et les oies. Sur le feu ce n'est pas

autre chose que de la viande, oui, madame, qui cuit pour ce soir. Parce que, vous comprenez, Dimanches aussi bien que jours de semaine, mon homme va travailler dans les bois, mais le Dimanche nous faisons un peu la fête. Des fois, nous invitons les voisins, nous aussi, pourquoi pas ? Comme les riches. C'est le seul plaisir qu'on ait sur terre. Il n'était pas question de mettre de l'argent de côté pour ses vieux jours. On en connaissait ici qui avaient placé des milliers de francs "dans le Panama." Allez donc voir ce que c'est devenu ! Mieux vaut employer son argent à bien manger et à bien boire. Il serait préférable de n'en manquer jamais, d'être de bons clients pour les bouchers. Mais c'est déjà beau de pouvoir faire chaque Dimanche un festin. Le reste du temps, on ne s'en tourmente pas davantage. Il vient des enfants, que c'en est une bénédiction ! Ils n'arrêtent pas de crier dans le berceau, de tomber de la chaise, d'ouvrir la barrière à claire-voie, dès que l'on a le dos tourné, pour aller se rouler dans le sable si ce n'est dans la boue. Il faut les nettoyer, les moucher, leur distribuer des taloches, des gifles. Il faut travailler pour nourrir au petit bonheur tout ce monde-là. Mais c'est la vie telle quelle, qu'il faut savoir prendre par le bon bout. On les connaît aussi, ceux qui regardent à un sou, qui ne fument pas, qui ne boivent chez eux que du vin mélangé de beaucoup d'eau, celles qui sont toujours à laver, à coudre, à repasser, à brosser, à cirer. Mais moi, madame, je sais bien que, tant qu'on est sur la terre, il faut se donner le plus possible de bon temps. Me voici avec huit enfants, sans compter celui-là que je tiens sur mes bras, et je ne suis pas vieille : vous croyez qu'on se tourmente, Maraloup et moi ? Quand on

sera vraiment vieux, on ne nous laissera tout de même pas crever de faim dans la rue, comme des chiens, peut-être ? Tenez, madame, prenez donc un verre de vin.

Ailleurs, portes et volets fermés, on sentait en passant des odeurs de bonne cuisine. Là comme chez Gallois on se réunissait autour des tables, les hommes en bras de chemise, les femmes avec leurs tabliers, les gamins avec des serviettes nouées jusqu'au menton : ainsi l'on allait pouvoir manger à pleine bouche sans craindre de se salir. Le repas fini, on ne se contentait pas du café : il fallait le pousse-café. Les enfants avaient leur canard. Les hommes n'avaient pas besoin de sucre. Bien des femmes non plus.

Gallois s'habilla vite pour sortir avec la bourgeoise, sa fille et son fils, toute la sainte famille, comme il disait. Juliette se dépêcha de mettre son chapeau. Elle fut prête la première.

IV

Les vêpres sonnaient ; personne pour ainsi dire ne répondait à l'appel des cloches. Elles sonnaient parce que c'était leur devoir, mais elles voyaient bien, du haut du clocher, qu'il faisait trop clair pour que l'on vînt s'enfermer dans l'église devant des cierges allumés : le soleil était plus beau. Seuls les enfants de chœur, parce que c'était, eux aussi, leur devoir, se hâtaient à la dernière minute, et quelques saintes âmes, vieilles filles que n'attirait plus du tout la vie du dehors, deux ou trois jeunes dames qui depuis longtemps déjà pensaient à leur salut. Sur les routes, dans les chemins qui conduisent à des

étangs, à des bois, on voyait beaucoup d'ombrelles de toutes les couleurs.

Toute la jeunesse est dehors, les belles demoiselles avec leur papa et leur maman, les filles des ouvriers et des pauvres toutes seules, au gré de leurs caprices ; leur sort, il ne faudrait pas affirmer qu'aujourd'hui les belles demoiselles ne l'envient point. Les garçons, eux, s'en vont où bon leur semble, riches ou pauvres. Les filles, que l'on appelle des gamines même lorsqu'elles ont cessé de porter des jupes courtes, et les garçons, que l'on appelle des gars, se rencontrent, s'abordent en riant, les mains moites et des langueurs dans les yeux. Le bois de Narvaux, que traverse la cascade, est pittoresque avec ses rochers énormes couverts de bruyères entre lesquelles des sentiers rampent comme des serpents, avec ses frais bouleaux et ses sapins à l'ombre desquels il fait toujours trop chaud. On s'amuse à se poursuivre en poussant des cris. Le bois du Four est plus simplement joli, plus accessible aux jeunes femmes qui s'en vont, poussant devant elles des bébés qui dorment ou gigotent dans des voitures à roues légères, ou toutes seules, ou par petits groupes. Le chemin qui le traverse ressemblerait presque à l'allée d'un parc s'il n'était creusé de profondes ornières. De mauvaises langues racontent qu'elles ne vont au bois du Four que quand le loup y est, ou qu'il y doit venir. Leurs maris ne peuvent pas toujours s'occuper d'elles. Ils ont eux aussi leurs rendez-vous au café.

Au moment où Mme Gallois fermait la porte, ils virent passer le père Boussard, un litre vide à la main. Juliette se mit à rire. C'était un grand vieux à casquette noire et à barbiche blanche. Pour lui aussi le dimanche était un

beau jour. Si, comme bien d'autres, il ne mettait pas les pieds à l'église, il était heureux de ce que sa femme fût assidue aux offices. Car la mère Boussard venait à peine de partir pour les Vêpres que la Bigre, comme on l'appelait, se hâtait de la remplacer. La Bigre n'était pas farouche; elle aimait boire, et son homme la laissait tranquille. Les Vêpres duraient trois quarts d'heure, mais le vieux ne perdait pas de temps. Parfois même, pour aller à la cave qui était située au fond d'une cour, il n'attendait pas que sa femme fût partie.

— Il fait chaud aujourd'hui, père Boussard ! lui dit Gallois. Vous allez boire un fameux coup.

— Pour sûr ! répondit le père Boussard qui ne s'arrêta point.

Assis sur son banc, devant sa maison, Nolot fumait sa pipe, en véritable propriétaire. C'était un homme de grande taille, au teint rouge brique, chauve à quarante-cinq ans. Qu'il fût parmi les ouvriers les plus à leur aise, on s'en apercevait bien à jeter un coup d'œil, en passant, à l'intérieur de la maison : édredon recouvert de dentelle, fauteuil au pied du lit, sur la table ronde un bel hortensia dans un cache-pot doré. Quand il aperçut les Gallois il ne se dérangea point. Ils n'en étaient, Dieu merci ! plus à faire des manières. Une de ces amitiés les unissait comme il en existe dans les petites villes où les distractions sont rares : il est agréable de connaître quelqu'un chez qui l'on se sente comme chez soi tout en étant hors de sa propre maison. Parce que l'on ne peut pas se payer des parties fines dans des restaurants qui n'existent pas, une fois par mois au moins on dîne les uns chez les autres. Ils ne ressemblaient pas à ceux qui vivent comme des ours

pendant trois cent soixante-cinq jours de l'année.

Juliette regardait, étonnée de ne voir sur le banc que Nolot.

François entra tout de suite. Mme Nolot sortit de la pièce du fond qui servait de cuisine. Grande et mince, elle avait dû être très bien il y a dix ans ; elle en gardait de beaux restes. Mais ce n'était pas elle que cherchait François.

— Et Léontine ? demanda-t-il. Elle n'est pas là ?

— Non, dit Mme Nolot. Voyant que vous n'arriviez pas, elle est partie avec son frère et la Marguerite Garnier. Ils ont dû aller du côté de l'Etang du Goulot.

François n'en demanda pas davantage. Il s'en alla sans rien dire. Juliette et sa mère entrèrent alors. Elles s'embrassèrent, comme si elles étaient restées des années sans se voir. Elles s'assirent, comme si elles avaient été bien fatiguées. Puis ils partirent se promener, parce que c'était dimanche. Nolot n'eut qu'à prendre son paletot et sa casquette.

Gallois qui avait quelquefois le mot pour rire dit :

— C'est comme quand les canards s'en vont aux champs : les canes sont par devant et les canards par derrière.

Les femmes, en effet, marchaient les premières, Juliette un peu à l'écart. Son ombrelle ouverte, elle fermait à demi les paupières à cause de l'insupportable éclat du soleil. Elle marchait un peu en avant, comme si elle avait eu hâte d'arriver à l'Etang du Goulot. Les promeneurs l'enveloppaient d'un regard. Elle ne rêvait pas, aujourd'hui, de s'étendre dans le pré sur l'herbe fraîche, à l'ombre des arbres : elle aurait pu tacher sa robe. Le dimanche lui

apportait d'autres désirs. Il suffisait qu'elle fût en toilette pour qu'en son âme de jolie fille se réveillât la nostalgie de plaisirs toujours plus attirants d'être inconnus. Au saut du lit elle s'était sentie pénétrée de joie. Maintenant, comme une âpre mélancolie l'envahissait. Le dimanche plus que tout autre jour, et surtout l'après-midi d'un dimanche d'été, ses rêves s'en allaient vers des pays de féerie où fleurissent des chansons comme elle savait que l'on en soupire dans les cabarets de Montmartre :

Sur la pointe des fleurs courant
Voici ta marraine, la Muse
Qui t'apporte un amoureux chant
Pour jouer sur ta cornemuse,
Et pour sceptre un grand lys d'argent
De la Fontaine de Vaucluse.

Ils arrivèrent sur la chaussée, Juliette la première. Le bleu de l'étang, la verdure des roseaux, des joncs et de quelques arbustes qui poussaient au bord des prés voisins, les racines dans l'eau, le large ciel, formaient un tableau charmant, mais si familier qu'ils n'y prenaient point garde. Elle vit tout de suite, assis à l'ombre d'une haie, près du déversoir, Léontine et François, Marguerite et Paul Nolot. Elle pâlit un peu. Paul ne manquait pas de confiance en lui-même, mais il ne put s'empêcher de rougir. Il se leva, vint au-devant d'elle.

— J'ai cru, dit-il, que vous n'alliez venir ni les uns ni les autres. Alors nous sommes partis, ma sœur, Marguerite et moi. Elles s'embêtaient à la maison. Il a bien fallu que je les accompagne.

C'était un grand garçon, yeux bruns, cheveux frisés.

Il portait avec fierté une large ceinture bleue. Aimant les aventures, il se trouvait à l'étroit dans cette petite ville où le maintenait la volonté de ses parents.

— Pourquoi n'es-tu pas arrivée plus tôt ? continua-t-il. Nous serions sortis ensemble. Tu penses bien que, si tu avais été là, la Marguerite ne serait pas venue !

— Mais, dit Juliette boudeuse, c'est que je n'ai pas pu. Toi, tu pouvais toujours bien attendre un peu.

— Est-ce qu'on sait jamais, avec vous autres ! répondit Paul. Toute la matinée j'ai attendu François. Mais monsieur a préféré boire deux absinthes.

Ils formèrent un groupe de neuf personnes assises sur l'herbe. Les hommes fumaient, les femmes se racontaient les nouvelles du pays. Il n'y avait pas, à tout savoir, que Mme Durand. Marguerite, depuis l'arrivée de Juliette, paraissait toute triste. A vingt ans, elle n'était pas laide, avec cette grâce un peu maladive qu'ont certaines jeunes filles blondes. Juliette s'était assise sur son mouchoir près du Paul qui lui chatouillait le creux de la main avec un brin d'herbe ; François pinçait les mollets de Léontine qui gigotait sans pousser un cri. Personne ne s'occupait de Marguerite. Quand ils entendirent sonner six heures à l'horloge de la ville, Gallois et Nolot se levèrent.

— Venez-vous, les enfants ? dirent-ils. Ils n'étaient pas de ceux qui font à leurs fils des sermons sur le danger qu'il peut y avoir à prendre l'habitude du café. Mais ni Paul ni François ne se dérangèrent. Sans doute aimaient-ils mieux rester là. Un quart d'heure après, Marguerite partit. Elle dit :

— Ce n'est pas que je m'ennuie avec vous, mais maman doit m'attendre.

Elle essayait de sourire. Pourtant elle ne s'en alla point seule. Mme Nolot et Mme Gallois l'accompagnèrent, parce qu'il leur fallait rentrer pour s'occuper du dîner. Mme Gallois dit :

— Nous allons laisser ensemble les quatre amoureux.

De nouveau Marguerite essaya de sourire.

Les hommes se dirigeaient vers le café. C'est dans les cafés, dans les auberges que se répandent, surtout le dimanche, ceux qui font face à la vie le verre en main. Rentrer chez soi quand il fait beau, s'asseoir jusqu'à l'heure de la soupe sur le banc ou sur les pierres du seuil, n'est pas suffisant. Se reposer est quelque chose, se réjouir est tout. Maraloup, en rentrant du bois, soulevait le couvercle de la marmite, flairait la viande qui cuisait et s'en allait à l'auberge ; les autres du Vieux-Château trouvaient bien aussi quelques sous pour boire un verre. Si demain l'on manquait de pain, on s'en passerait. Il s'agissait d'aujourd'hui, d'abord.

Les cafés, avec leurs banquettes, leurs glaces, leurs tables de marbre, leurs billards, étaient ouverts aux bourgeois, aux commerçants, aux ouvriers aisés. On n'avait que l'embarras du choix, puisqu'ils étaient au nombre de quatre, ce qui est beaucoup pour une petite ville. Des hommes tournaient autour des billards, des messieurs distingués lisaient quelques journaux ou faisaient des parties de cartes ; la patronne se levait bien des fois de son comptoir pour servir et « recevoir la monnaie » : on n'avait jamais à donner de pourboires.

Dans les auberges on entendait beaucoup plus de bruit, des chansons, même des cris. Ceux du Vieux-Château ne se gênaient pas. Maraloup avait travaillé non seulement

toute la semaine, mais encore aujourd'hui, jusqu'à quatre heures de l'après-midi. C'était bien son tour, n'est-ce pas? de penser à s'amuser, à rire un peu. Il prenait une absinthe, puis une autre. L'appétit que lui donnait le travail ne suffisait pas : il fallait que son estomac fut creusé par les apéritifs.

Gallois prit une absinthe, Nolot un vermouth. Ils demandèrent un piquet, et jouèrent jusqu'à sept heures et demie.

Le repas fut une vraie bombance depuis le pot-au-feu jusqu'au fromage. Quand elles ont dépassé la quarantaine les femmes, dans les petites villes, n'ont plus guère que la consolation de bien manger et bien boire. Mme Nolot et Mme Gallois étaient heureusement de celles qui ne dansent pas devant le buffet. Ce n'était pas jour de fête, mais un dimanche ordinaire comme il y en a cinquante-deux dans une année ; s'il fallait ne s'amuser que les jours de fête, la vie serait beaucoup moins agréable. Juliette était à côté de Paul, François tout près de Léontine. Il y avait chez Gallois un garçon et une fille, chez Nolot une fille et un garçon. Chez l'un comme chez l'autre, c'était un principe que l'on n'empêchât point " les jeunesses " de se fréquenter selon leurs inclinations. On serait même allé jusqu'à les pousser l'un vers l'autre s'il l'avait fallu. L'on riait bien, entre soi, de celles qui, comme Mme Frébault, gardent leur garçon sous leur jupe jusqu'à plus de vingt ans, jusqu'au départ pour la caserne. On ne voyait pas de raison à ce que, dès leur retour du service, Paul n'épousât point Juliette, et François Léontine. Union parfaite de deux familles. On pourrait faire les deux noces le même jour. Si la maison n'était pas assez grande, on mettrait des tables jusque dans la rue.

V

Quand il y avait une course à faire, c'était à qui serait la première levée. Aujourd'hui les quatre ouvrières de Mlle Clément, Juliette, Léontine, la Marie Belin et l'Agathe Rabeux étaient là. C'est une habitude que l'on a de faire précéder de l'article le nom propre ou le prénom. Juliette disait " l'Agathe " comme elle disait " le chat " ou " le chien ". L'article est un mot que l'on met devant les noms communs pour préciser leur signification ; mais ici l'on se connaît tellement les uns les autres que l'on traite les noms propres comme des noms communs. Plusieurs jeunes filles peuvent s'appeler Agathe, mais " l'Agathe " est celle avec qui travaille Juliette, " la Marie " aussi. Bien des jeunes gens portent les prénoms de Paul, de Louis, mais " le Paul, " " le Louis " sont ceux que Juliette rencontre le plus souvent, ceux auxquels, lorsqu'elle en a le temps, elle pense le plus.

La Marie Belin et l'Agathe Rabeux étaient deux petites ouvrières assidues, les deux seules sur qui Mlle Clément pût compter. Elles avaient à peine quatorze ans et portaient encore des jupes courtes. Pour elles, Juliette et Léontine étaient " des grandes, " de vraies jeunes filles, non pas tant à cause de leur âge que de leur liberté d'allures. Elles travaillaient toutes les quatre dans une grande chambre qu'on appelait l'atelier. Elles y avaient leurs aises ; la fenêtre, ouverte sur des jardins, des champs et des bois, laissait venir jusqu'à elles l'air et la lumière.

Mlle Clément n'était pas fière avec elles. Jeune, et pour longtemps encore brune, elle vivait ici, depuis

quelques années, avec sa mère qui la laissait bien tranquille. Elle avait travaillé dans les grands ateliers de Paris ; sans que l'on sût au juste à cause de quoi, elle avait quitté "la capitale" pour cette petite ville où soixante ans auparavant sa mère était née. Depuis presque le jour de son arrivée, les bonnes langues n'avaient pas manqué de lui prêter des liaisons avec la plupart des "notoriétés" d'ici. Parce qu'à trente-deux ans, jolie, elle n'était pas mariée, qu'elle répondait, en souriant, aux saluts des messieurs qui la rencontraient, il paraissait impossible qu'elle ne fût pas, comme on le dit en termes voilés, de mœurs légères. Mlle Clément ne s'occupait guère de ce qu'on pouvait dire d'elle. Il lui suffisait d'être la meilleure couturière d'ici. Les deux autres avaient beau se faire envoyer de Paris des journaux de modes avec des patrons à n'en plus finir : Mlle Clément les recevait aussi, et pendant des années elle avait travaillé là-bas, comme petite main d'abord, comme ouvrière ensuite, enfin comme première, rue des Petits-Champs. On disait même, ici, que ça ne devait pas beaucoup la changer, puisque sa maison était située au bout de cette rue qui mène aux champs. Elle avait son métier dans les doigts et ne manquait jamais d'ouvrage. Quand il y en avait beaucoup et que cette paresseuse de Juliette ne se dérangeait pas, Mlle Clément en personne allait la chercher. Quand elle la voyait entrer, Mme Gallois savait bien ce que cela voulait dire, et elle criait à Juliette, en riant :

— Juliette, cache-toi vite ! Voici Mlle Clément !

Vers trois heures de l'après-midi, Mlle Clément s'aperçut que l'on allait manquer de fil à ourler. Déjà Juliette

était debout, son ombrelle d'une main et de l'autre se tapotant les cheveux, par habitude. Certains jours elle ne pouvait pas tenir en place. Mais comment se faisait-il qu'aujourd'hui, veille du Quatorze Juillet, elle eût consenti à venir travailler ? Elle avait de ces caprices. Elle partit tout de suite. Avec ses mâts tricolores plantés un peu partout, ses drapeaux, ses lampions qui n'attendaient plus que la nuit, la ville ne se ressemblait plus.

En traversant la grand'rue elle passa devant l'étude du notaire où travaillait le Louis. Elle ne pouvait pas siffler comme lui : elle toussa légèrement et il apparut à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Ce n'était pas la première fois qu'en passant elle lui faisait signe de cette façon, mais il fallait pourtant qu'elle fût bien disposée.

— On ne te voit plus, dit-elle. Qu'est-ce que tu deviens donc ?

De joie il devint tout rouge.

— Oh ! Ce n'est pas ma faute, protesta-t-il. Si je pouvais j'irais tous les soirs près de toi.

Il faisait un grand effort pour prononcer cette simple phrase, mais aussi depuis le printemps il l'aimait trop. Elle n'était plus pour lui la gamine qui ressemble à toutes les autres, avec de longs cheveux et une robe, mais la jeune fille dont il ne pouvait, sans trembler, soutenir le regard. Il l'aimait. Il en était fier et un peu déconcerté. A part lui-même il s'enorgueillissait de la qualité de son amour. Il voyait les autres avec leurs gestes pesants, leur verbe haut, autour des jeunes filles, le Paul Nolot, par exemple, un de ces " gars " comme ils sont tous ici, plein de confiance en ses avantages et largement ceinturé de bleu.

— Et puis, continua-t-il, les soirs où je serais libre, c'est toi qui n'es pas là.

Juliette le regardait, avec ses cheveux mal peignés et ses yeux bleus.

— Ce n'est pas une raison, répondit-elle.

Mais elle disait cela comme elle aurait dit n'importe quoi. Elle en était à l'incertitude de ses seize ans, pensant tantôt au Paul, tantôt au Louis, oubliant l'un aussitôt qu'elle voyait l'autre.

— Est-ce que tu seras ce soir à la retraite aux flambleaux ? continua-t-elle. Moi, j'irai sûrement.

S'il irait ! Mais il eût passé par-dessus tous les obstacles !

— A ce soir ! dit-elle. Je vais jusque chez Mme Lemoine chercher du fil à ourler.

Il la suivit du regard. Il était seul à l'étude, le premier clerc au café, l'autre on ne sait où.

Un peu plus haut, avant d'entrer dans la boutique de Mme Lemoine, elle rencontra Cougny, plus gai encore que d'habitude. Il ne se gênait pas plus dans la rue que chez lui, un peu moins même, car il ouvrit tout grands les bras comme pour y recevoir Juliette. Vaurin, le cordonnier, qui fumait une cigarette sur le seuil de sa boutique, lui cria :

— Vas-y ! N'aie pas peur. Elle ne demande pas mieux.

Une autre que Juliette eût rougi de honte, et se fût enfuie.

— Allez-vous bien me laisser tranquille, vieux bouc ! dit-elle en riant, ou je vous crève les yeux avec le bout de mon ombrelle.

— Oh ! oh ! ricana-t-il, tu es bien fière aujourd'hui !

Des femmes sortaient sur le pas de leurs portes. C'est l'habitude de "ceux de la grand' rue" comme on les appelle : ils ont besoin de savoir ce qui se passe.

— Ah ! dit Mme Prégermain, j'en étais sûre ! C'est encore ce vieil imbécile de Cougny. Ça ne m'étonne pas. Regardez-le donc, madame, comme il est après la fille des Gallois ! C'est moi qui lui flanquerais une de ces paires de gifles qu'il en verrait trente-six chandelles et qu'il n'aurait pas envie de recommencer !...

— Pas de danger, avec elle ! Il peut être tranquille, allez, madame ! Elle court après tous les hommes.

C'est ainsi que se font les réputations dans les petites villes, et ailleurs. Enfin Cougny s'en alla, tout doucement. Il n'était pas pressé. Il riait en se frottant les mains, de satisfaction.

Elle vit Alice Lemoine, une grande jeune fille pâle et blonde, avec de gros yeux bleus à fleur de tête, qui ressemblait un peu à Marguerite et qu'elle avait connue à l'école de l'institutrice. Alice ne sortait presque plus. Sa mère la surveillait. Il fallait qu'elle s'occupât dans la boutique de mercerie, et que, comme le répétait Mme Lemoine, elle se mît "au courant des affaires" pour plus tard, quand elle serait mariée. En attendant, lorsque la clientèle ne venait pas, Alice se morfondait derrière le comptoir à faire du crochet, et elle enviait celles qui peuvent aller où bon leur semble.

— Tiens, dit-elle à Juliette, tu travailles donc aujourd'hui ?

Tous ceux qui connaissaient Juliette étaient étonnés lorsqu'elle travaillait.

— Ma foi, répondit-elle, il faut bien... de temps en temps... pour me distraire.

Alice poussa un gros soupir. Sa mère était sortie, elle en profita.

— Ah ! tu as bien de la chance, toi ! dit-elle. Si tu savais la vie que je mène ! C'est pire qu'au couvent !

— Oh ! dit Juliette, je crois que tu exagères !

— Non ! Non !

Cependant elle déplaçait de petites boîtes en carton blanc sur lesquelles étaient collées des étiquettes bleues.

— Vous ne vous êtes pas trop pressée à ce que je vois, Juliette ! lui dit Mlle Clément lorsqu'elle rentra.

— Oh ! Mademoiselle, si l'on peut dire !... Juste le temps de faire les deux chemins !...

L'Agathe et la Marie baissaient le nez sur leur ouvrage en se regardant l'une l'autre du coin de l'œil : elles ne doutaient point que Juliette n'eût encore été faire des siennes. Et, comme on dit, cela leur donnait des idées, à ces deux gamines qui sortaient à peine de l'école des sœurs. Quant à Léontine, elle savait à quoi s'en tenir.

— Attends un peu ! dit-elle à mi-voix. Je vais raconter ça à mon frère.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vas lui raconter ? demanda Juliette en riant.

— Mais que tu es allée voir le Louis, tiens !

— Oh ! tu sais, moi, ça m'est bien égal !

Elle se mit à tirer l'aiguille.

C'est encore la fin d'une belle après-midi d'été. La route serpente toute blanche au-dessus des moulins. Quand passe une voiture, un nuage s'élève, se dissipe et redevient poussière. Il fait chaud. A peine si quelques cheminées fument: il faut avoir beaucoup de courage pour allumer du feu par un temps pareil. Dans les jardins des

hommes sont courbés sur la terre à l'ombre des haies. On les voit de loin ; ils n'ont ni blouse ni gilet de travail, et la chemise, bleue, ou blanche, ou rouge, fait tache. Tout à l'entour, dans les champs, dans les bois, c'est un grand silence où l'on n'entend que crépiter les sauterelles et bourdonner les guêpes.

(A suivre.) HENRI BACHELIN.

CHRONIQUE DE CAERDAL

III

D'UNE GRANDE TENTATION

Parfois, on rencontre dans l'histoire, ou même dans la vie, tels hommes qui butinent l'œuvre de tous les siècles. Ils ne font pas toujours société avec les autres. Ils se prêtent, plus qu'ils ne se donnent. Et leur véritable société est entre eux, à travers les nations et les temps.

Ils accordent volontiers en eux les personnages ennemis et les opinions contraires. Ils mettent leur art à jouir de tous les spectacles, de toutes les idées et de tous les livres. Sans doute, ils sont nés avec des préférences, comme tous les hommes ; mais ils n'en ont pas cultivé les épines ; ils n'en font pas des haies, qui les séparent de ce qui leur plaît moins ; et ils ne bornent pas leur vue, même par de hauts buissons de roses. Enfin, pour ainsi dire, ils préfèrent malgré eux.

Leur esprit devient l'organe de leur volupté la plus vive, la seule qui soit d'une occasion toujours présente. L'usage en aiguise les plaisirs et en apointe la prise, au lieu de l'émousser, comme il

arrive pour les moindres jouissances, où la chair est complice.

Pour peu qu'ils aient assez de force et de sensibilité qu'ils aient aussi du style, ces hommes là se sentent une manière de génie. Et rien ne leur est plus propre que de prendre un peu en pitié le génie même, la puissance qui brûle en créant, qui ne jouit pas d'elle même, et comme la flamme, plus elle se dresse en lumière, plus elle est étroite en son élan. Et, disent-ils, quelle flamme monte toujours ?

En vérité, ils ont plus d'esprit que les autres, plus de vue, plus de loisir ; enfin, plus de liberté. Ils vivent pour connaître ; et sans prétendre à s'élever par dessus les montagnes, ils sont hommes du plus vaste horizon.

§

J'en ai pratiqué plusieurs, depuis le temps où j'étais devin, bien avant la guerre de Troie. Plus d'un aurait pu me dire, lui aussi, en souriant : « Je ne suis pas assez bête pour faire un poète lyrique. Je ne suis pas assez sot pour être un philosophe à système. Je ne suis pas assez fou pour prétendre à la vie héroïque ; et je ne m'abaisserai pas jusqu'à être un saint. Est-il un seul de vos héros, qui ait jamais ouvert les yeux sur ses voisins ? En est il un, qui soit capable de

comprendre la parole innombrable de la vie, supposé qu'il comprenne lui même ce qu'il dit ? En est-il un, enfin, qui puisse jouir de soi, en jouissant de tous les autres ? " Voilà un langage qui indigne Achille, et qui pique, comme un cuisant moustique, au plus tendre du cœur, tous ceux qui se sont mis dans leur œuvre avec passion.

Ce n'est pourtant pas qu'un tel homme soit dénué des plus beaux dons. Loin de là, il n'est même pas sans poésie ; et avec son dédain des systèmes, il a l'esprit des philosophes. Mais il a corrigé la poésie par l'agrément qu'il sait prendre aux jeux de la fiction : à les donner, il préfère qu'on les lui donne. Tout de même, il corrige la philosophie et une vue sceptique du monde par le plaisir qu'il trouve à l'imprévu et même à l'absurde: par tout ce qu'il attend du hasard. Car le hasard est son maître, étant maître de tout jeu.

Trop vif pour ne pas sentir la force que le héros représente, il a peut-être le sens de la vie héroïque ; mais il y oppose un goût décidé de la volupté et même de la cuisine. L'action lui paraît belle, et fort nécessaire : en secret, pourtant, qu'il préfère les livres ! Il exige surtout des autres qu'ils agissent. Qu'ils lui soient un spectacle, voilà ce qu'il leur demande. S'il agit lui-même, il aspire à être son propre spectateur. De là, un air de caprice, ou d'intérêt trop soutenu, de froideur pour ses amis ou de calcul en tous ses actes, qui

le rendent suspect, ou même qui le diffament, à la Talleyrand. Un homme à se faire aussi mal juger des autres, que le sage, prenant le frais sur sa terrasse au bord de la mer, est mal jugé d'Éole et des vents en fureur, voire de Neptune.

La sainteté seule lui échappe entièrement. C'est pourquoi, il l'abaisse en y pensant : il la prend en dédaigneuse compassion ; il s'en moque, parfois gravement ; il en fait une folie ; et, à son insu, c'est à fin qu'il la méprise. Ici, se montre la préférence. Le mépris précède le jugement, et la mesure même de l'objet qu'on juge. Une forte pensée a besoin d'abaisser ce qu'elle veut mépriser en conscience.

L'esprit peut tout railler, et se déprendre de tout, mais non de l'esprit même, et du plaisir qu'il y trouve.

§

Le plaisir de comprendre est proprement celui d'une conversation avec la vie. On s'oublie bientôt soi même, en tant que l'on cause et qu'on interroge. On s'écoute parler, sans souvenir de soi. L'ivresse de l'opium part du même principe, et cette suprême légèreté qu'elle procure, ce sentiment d'une intelligence aérienne qui se joue au dessus des événements, au dessus des objets et de la sensation même. Mais si l'intelligence n'a pas

besoin du poison jaune, ni d'une mortelle fumée, si elle se gouverne dans le jeu, dans le caprice, et jusque dans l'oubli de soi, quelle séduction ne sera pas la sienne ?

Ne plus tenir à rien, que par la jouissance d'une pensée qui comprend tous les objets de la vie, et à mesure s'en détache ! La tentation, parfois, est grande d'envier ces maîtres de l'infini divertissement. Il semble qu'ils aient seuls raison. Ils ont vu la vanité de tout, et c'est pour jouir de tout ; ils se gardent bien d'en gémir et d'en désespérer. Comment jouit-on, en vérité, sinon un peu par la chair, et toujours par l'esprit ? L'intelligence est le répertoire toujours neuf, la bibliothèque aux éditions uniques, tirées pour un seul possesseur, de toutes les sensations et de tous les sentiments qui passent au crible de la nature humaine.

Certes, tentation. Tout goûter, et ne rien voir, ne rien éprouver que pour soi. Une âme souple, une pensée flexible, que la rigueur irrite à peine, et qui se détourne de la foi, comme d'un hôpital à toutes frénésies. Oser, dans la vie intérieure, ce que tous les hommes méditent dans leurs désirs, ou peu s'en faut, et qu'ils masquent tous dans leur conduite, qui est : ne croire à rien qu'à son plaisir, et le servir. Et d'ailleurs, on peut le mettre fort haut. C'est le vœu de la chair, que l'esprit seul exauce ; mais l'esprit est dupe dans la plupart des hommes : il est si faible, et la chair forte. Cueillir

les formes et les parfums. Vivre en abeille sur les pentes du Parnasse et de l'Hymette : toute idée a son pollen ; toute sensation, sa goutte sucrée, pour le miel de cette immortelle avette. Propre à tout, et détaché de tout ; comme la lumière. Rire, quand on est jeune ; sourire, quand on l'est moins.

Enfin, se promener dans tout. La promenade, comme règne d'un roi secret, qui n'a pas besoin d'abdiquer, n'est-elle pas l'invention d'un dieu sensible et pédestre, qui voyage ? La promenade est amoureuse, ou voluptueuse pour le moins. Le promeneur au grand sourire, que je peins, ne hait même pas ce qui le rebute. Rien ne lui est plus étranger que la haine : car la haine est ce qui goûte le moins. L'absurdité de haïr est infinie. Il la faut laisser aux politiques, aux gens de tout profit, ou à ces pauvres nigauds qui font tourner le monde autour de leur nez, autour de leur clocher, comme ils disent, et qui jugent d'une si capitale importance tout ce qui les concerne, leur nom, leur village et leur nourrice, leur première dent, leur premier fiel et la première communion de leur cousine. Tous les êtres, et même ces nigauds, que sont-ils, pour tant se vanter ? Que ce sable est injurieux ! il ne s'estime que s'il aveugle de beaux yeux.

Dans la plaine infinie, où le vent est infini, si continue soit la puissance du sable, pour dessécher toutes fleurs, sa misère est plus ridicule encore. Triste poussière. La belle affaire, de se

prendre pour la plaine, et pour le ciel étendu sur la plaine, et pour le soleil dans le ciel, quand on est un grain de sable dérisoire. Triste poussière. Tentation donc, grande tentation de n'être ni le vent, ni le sable, ni la poussière de la poussière. Mais être humain, être curieux. Ne vivre que pour voir, comme on dit : " on verra bien " ; et pour comprendre. D'ailleurs, comprendre avec joie ce qui ne vaut pas la peine d'être compris. A une certaine hauteur, l'intelligence n'a plus besoin de croire à la réalité de ce qu'elle goûte. Il faudrait ne pas vieillir. Ha, si l'on pouvait ne pas avoir idée ni vue sur le pavillon de marbre blanc, qui borne la promenade : un peu bien froid, en vérité, un peu morne pour une abeille de volupté, un peu terre à terre pour un esprit lumineux. Montaigne, ce n'est pas qu'il veuille suivre la mort pas à pas, c'est qu'elle ne le lâche pas d'un pied : même au lit, même à table, même au Capitole.

§

Jeu souverain de la curiosité, et certitude créatrice, Gœthe porte aisément les deux puissances, il passe assez facilement de l'une à l'autre. La tentation de l'amateur universel n'est pas si forte qu'il n'y résiste, quelques fois.

Il semble faire une juste économie de son cœur et du poète, qu'il est de naissance, pour les

retrouver quand il lui plaît. C'est une source où il ne boit pas tous les jours, à fin de ne point la tarir, et quand il faut, d'y trouver à boire. Cependant, on cède toujours à l'inclination la plus constante, qui est la naturelle. Chacun se laisse séduire à ce qui le séduit, en effet, de plus près. La curiosité universelle de l'esprit finit par avoir raison du poète, dans Gœthe, et se mêle toujours davantage à la poésie : c'est sa pente.

Cette séduction est du même ordre, pour l'esprit, que l'attrait de la volupté, dans la vie charnelle. Je reconnais la même tentation, à deux moments de l'équilibre vivant, à deux âges de l'homme. Ah, beauté égoïste.

Dans les temps de décadence, puisqu'on dit qu'il en est, où ils peuvent seulement se produire, les grands esprits à horizons changeants semblent supérieurs aux artistes de génie, et au regret même d'être sans génie. Ils en parlent avec une sorte de condescendance ironique, à peu près comme les hommes recrus d'expérience parlent des aventuriers et des enfants. Leur ardeur intellectuelle, qui est sans limites et sans contre-temps, se préfère au feu concentré d'une passion unique. Elle ne leur fait pas peur ; ils l'admirent en autrui ; bien mieux, ils s'en amusent ; mais pour eux-mêmes, elle est hors d'usage ; ils y trouvent bien de l'ennui. La passion est trop continue ; et le sublime est monotone. A tous ces mystiques, à ces forcenés

dans l'art et dans la foi, à ces fous enivrés et si beaux d'une seule folie, les grands amateurs de la vie n'envient peut-être rien, quand ils jouissent de leur propre sourire : car ils ont leur ivresse aussi, qui est nommément l'infatigable enivrement de l'intelligence.

Sourire passe toute tragédie. Et peut-être, le rideau baissé sur les morts et le tas confus des survivants, le sourire est-il le dernier mot de la tragédie. Que faire cependant, si j'aime le sourire de la passion entre tous les sourires, et s'il est le seul, en tous lieux, que mon désir poursuit ?

IV

SUR VÉRONÈSE

Je me rappelle ce jour étouffant, couleur de plomb, à Vérone, où, sur le tard de l'après-midi, je connus une si belle heure de pourpre, dans les Jardins de l'Alouette, au palais Giusti, inondés par le soleil couchant.

J'errais dans la torpeur et le vide du palais Pompéi à la Victoire. Là, est le Musée. C'est une prison qui porte un ordre de colonnes, à la manière de San Micheli, ingénieur et architecte, le premier Romain de son temps. Et il me semble que les sénateurs de la République, entre Sylla et Caton d'Utique, auraient aimé des façades dans ce goût

solide, lourd, indestructible. Mais ces fenêtres en arcs de triomphe, et ces murs sont trop militaires pour les œuvres d'art : elles y sont au cachot.

L'ennui du musée, où l'on ne trouve rien, est pareil au début d'une maladie : surtout, par une sèche chaleur d'enfer, comme ce jour là. L'air était d'ouate. Les pierres et les briques de la ville semblaient brûler de fièvre, sur un grabat. En vain, je me promettais de revoir la délicieuse Loge de Fra Giocondo, et les jardins de Juliette, ou telle maison gothique, comme le petit palais de la Banque, dont une seule fenêtre, placée à miracle dans le doux visage de la façade, vaut toutes les splendeurs concertées de la Renaissance classique. Je ne pouvais rien chérir dans ces salles à la clarté égale et crue, où pesait l'odeur funeste de la viande orageuse. L'ennui au musée est plus mortel qu'un autre. Il épuise le cœur. Il me fait connaître l'odieuse sécheresse, climat de la méchanceté.

Quand rien ne plaît aux yeux, et qu'on reste indifférent aux œuvres, elles sont mornes comme un mensonge politique. Elles attendent la vie, qu'on leur refuse ; et elles ne nous donnent rien, parce qu'on ne leur prête pas. On se traîne d'un pied sur l'autre, en bourreau nonchalant ; et l'on voudrait, d'un bâillement, anéantir la ville étrangère, où l'on se sent de hasard, où tout nous reste étranger, puisqu'on n'y aime pas. Il en est alors des œuvres et de l'art, comme d'un amour usé :

la lassitude est le dernier manteau que l'irritation supporte ; et si ce velours sombre, aux plis lourds, tombait tout à coup, quelle cruauté nue ! La lassitude, et l'effort plus rude encore, de feindre un goût qu'on a perdu. Rien dans ce musée ! La déception me coupait les jarrets. Rien de l'âpre Pisanello, si nerveux et si aigu, ce Véronais issu d'exilés florentins peut-être, le demi Machiavel de la peinture, et de qui les dessins sont dignes des Japonais. Un crucifix de Jacques Bellin criait misère, trois et quatre fois renié par les coquins qui l'ont repeint à leur guise.

J'étouffe, quand mon âme est déçue. J'allais sortir, et me replonger dans l'étuve du quai, le long de l'Adige, sous la laine du ciel gris, çà et là traversé de rayons, pareils à de pesantes flèches de mercure. Mais soudain un tableau m'arrêta, comme une mélodie. Peint à la fresque, je le restitue à Paul Véronèse, en dépit des savants qui le lui ont ôté, à leur mode, pour faire croire qu'ils en ont le droit, ou qu'ils servent à quelque chose. Et, retenu par un charme, comme au bord d'une eau magique, je demeurai.

§

O magnifique et misérable Véronèse : un tel talent et si peu d'âme ! Quel peintre, si seulement il était un peu plus homme, et s'il se souciait de

ce qu'il peint. Jamais je ne me sens moins du Midi qu'avec lui, comme jamais moins du Nord qu'avec Rubens.

Ici, l'on voit qu'il est un don supérieur à tous les dons, et que le peintre seul ne fait pas un grand artiste : il y faut le poète. Nul ne peint comme cet homme là. Il n'y a ni difficulté, ni obstacle pour lui. Rien ne l'arrête : il est propre à peindre un mur de cent mètres et un portrait, une église entière et une salle de bains, une bataille et un vase de fleurs. Il est égal à toutes les entreprises. Mais il peut aussi peindre à miracle ce qui ne vaut pas la peine d'être vu. Tout lui est apparence, et il ne va jamais plus loin que l'apparence. Il s'amuse fastueusement de tout. Le luxe est son empire. En tout, il ne connaît que des fêtes ; et même moins : le spectacle. Que la joie est donc peu féconde ! Et combien son domaine est mince : quand il couvrirait tout l'espace de la terre, ce n'est jamais qu'une peau ; elle ne supporte que le plus léger labour. Et, d'ailleurs, Véronèse n'a pas tant de joie qu'on pense : toutes ses fêtes sont publiques. Et qu'est-ce qu'une joie qui ne se cache pas, qui ne cherche pas l'ombre ? Elle n'est point du cœur, ni de l'esprit, cette joie indiscrète. Véronèse lance sur les murailles le troupeau de ses patriciens : car un tas de princes, c'est toujours un troupeau. Ils sont tous de brocart, comme toutes ces femmes sont trop charnues et trop grasses.

Princes en liesse ne diffèrent pas du populaire.

Le *Martyre de Saint Georges*, à S. Giorgio in Braïda, est un Rubens supérieur, élégant, léger, d'une facilité prodigieuse, d'un rhythme aisé et victorieux. Mais Saint Georges en extase est un ténor bellâtre, gras et mou ; il a même perdu beaucoup de cheveux. Le lieu du supplice est encadré de chevaux bien faits pour un arc de triomphe. Au fond, des palais, des statues, des tours, des balcons, des terrasses de marbre. Où donc est-on, si l'on est quelque part ? Une seconde scène se joue dans les nuages, au dessus de la première: tout un peuple de dieux gras et de saints bien en chair s'évertue des quatre membres. Une magnifique femme est assise sur la nuée : elle offre à la lumière sa nuque de nacre et ses rondes épaules, comme Véronèse s'acharne à montrer ses jeunes femmes ; elle tient un ange sous chaque bras : en vérité, femme ou déesse, elle est trop forte à faire ainsi des poids. Elle tourne avec eux aux pieds de Dieu le Père, pareil à un prince du Sénat. Il est entouré de trois ou quatre autres belles femmes. Entre les deux groupes, un ange vole des deux jambes, une palme dans une main, dans l'autre une couronne ; et des deux ailes étendues, il fait la roue. Il est machine de théâtre, à tel point, qu'on ne croit plus à rien, dès qu'on l'a vu ; et il finit de gâter tout. Même au théâtre, il faut oublier le théâtre. Une fois de plus, le décor tue le drame.

Je ne fais rien d'un tableau si célèbre, ni d'un tel peintre : il ne me ravit pas à moi même. Rubens enfin est à Véronèse, ce que Lebrun est à Rubens. Véronèse est un Rubens qui a du goût ; et dans l'ordre des orateurs, pas un des plus grands n'est de sa taille. Mais si l'on hait l'éloquence, et qu'on ne se soucie pas d'orateurs ? Le roi du décor est le roi des peintres qui ne pensent pas. Il faut convenir que pour un peintre, voir profondément la nature, c'est penser. Certaine profondeur est nécessaire. Un portrait de Vélasquès est plein de pensée. L'excès de la sensation est pensée ; et là où la vie est intense, où elle éclate, par le mystère de la couleur, je dirais que la nature pense.

S'il arrive qu'on prenne Véronèse tel qu'il est, comme un jour de fête, il est alors un maître suprême de ballet, dans un Olympe de théâtre, et l'on assiste avec lui aux noces argentées du Doge et de l'Adriatique. Je ferais faire, pourtant, à l'ombre de Watteau le voyage de Vérone, pour qu'il pût assister à l'admirable *Concert* du Musée. Cette fresque n'a pas gardé la fraîcheur première, sans doute, ni l'ardeur et l'élan de ses tons ; mais unique dans Véronèse, c'est une œuvre de poète : la joie des princes y chante, et le luxe, et la féerie de la vie heureuse.

§

Un parc dans une contrée sereine.

Un massif d'arbres touffus, d'yeuses et de chênes font un abri contre le vent. Ce rideau profond sépare du monde une prairie vouée au calme. Et, de part et d'autre, une double perspective de campagne descend avec douceur vers les lointains horizons. Un lac se devine, là-bas, à son léger miroitement d'eau endormie. Plus loin encore, des hauteurs boisées, et les flancs apaisés de mystérieuses collines. C'est peut-être l'été, ou peut-être l'automne. Ici, la nature est soumise à l'art.

Elles sont neuf dans la sombre prairie, toutes jeunes, toutes femmes, grandes, fières, aimables et nobles. Les plus fines d'entre elles sont encore robustes. Saines comme une race sans péché, et non mortelle. Calmes, comme jamais femmes ne le furent.

Ni elles, ni leurs mères n'ont jamais connu la loi du travail et de la nécessité. Elles sont nées dans les palais ; elles ont grandi dans les jardins sans désordre, qu'ont dessinés de sages architectes. Sur les terrasses d'arbres toujours verts, l'hiver n'a pas attristé leurs yeux, qui se sont instruits, dès la naissance, à la simple majesté des grandes lignes ; et pour élever leur goût, les fleurs mêmes des parterres ont été réparties en figures.

Toutes sont coiffées avec soin, selon leur rang, qui est auguste. L'or et les perles retiennent leurs chignons enroulés. Elles sont toutes blondes, et pas une n'a les cheveux dénoués. Elles ont les

bras nus, sauf une ou deux. La plupart sont nues aussi sous d'amples manteaux ouverts, qui laissent voir la gorge, et qui se ferment sur le ventre, au point où se rassemblent toutes les courbes frémissantes de la chair, toutes les pentes de la vallée. La plus nue, la tête penchée, chante, et un bracelet de pierres précieuses brille à son poignet. Ses seins tendus reçoivent la caresse de son souffle.

Nul délire, nulle extase. La jouissance pure anime ces beaux corps. La volupté d'être soi, quand on est jeune et femme, et belle et noble. Leur gorge se gonfle, à ces belles, pour elles-mêmes se chanter. (Et derrière la toile, je distingue la volupté de les peindre, et de les posséder ainsi, comme l'artiste seul possède.)

Des trois plus séductrices, l'une, au fond, est assise, et pince du théorbe. Près d'elle, la plus belle, debout, chante en lisant le texte dans un livre, qu'elle appuye sur son beau ventre d'ambre. Elle est longue, fine, et ses tendres seins ronds ont le galbe de la coupe et la fermeté souple du fruit.

La plus charmante, au premier plan, vêtue de brocart à ramages d'or et de soie changeante plus étroitement que toutes les autres, joue d'une viole couchée sur ses genoux. Elle tourne le dos ; mais sa figure ravissante regarde, en souriant à peine, de profil ; et à qui sourit-elle, cette Vénitienne d'Athènes et de Paris ? Elle a les traits les plus

délicats et les plus nobles, une ligne exquise de long calice, un port d'anémone et de candide iris. Et sa chair, parce qu'elle est voilée, est celle que l'on désire.

Ce sont les neuf Muses, je pense, toutes musiciennes pour leur plus cher délassement, toutes reines autour de leur sœur aînée à l'orgue. Élégantes à l'égal d'une chanson à neuf strophes parfaites, il n'y a point de mièvrerie en elles, ni même de mélancolie. Leur grâce est simple, leur grâce est forte, comme celle des plus beaux arbres, les pins de Pamphili et les cyprès de Giusti. Ni morgue, ni orgueil, elles sont fières et souriantes, ces princesses. Elles ignorent le mal autant que le malheur. Tout est sain en elles, et rien n'est vulgaire : on voit bien que ces femmes sont des déesses. Le parc de leur concert n'est pas loin de l'Olympe.

Je ne veux pas savoir si le paysage est terni par le temps, si ces blondes Muses ont bruni, et si des mains obscures ont fait le deuil sur les robes de ces patriciennes. Et peut-être que je rêve ce tableau, plus que je ne le vois. Mais quoi ? La vie est l'invitation au rêve, comme la mort en est la fin. Et les œuvres mortes sont celles qui nous empêchent de rêver.

ANDRÉ SUARÈS.

LA LITTERATURE

GRECO OU LE SECRET DE TOLÈDE, par *Maurice Barrès.*

Le voyage est devenu (et les raisons en sont assez claires pour que je ne les dise pas) un genre florissant et facile. Comme tous les genres il comporte des chefs-d'œuvre qui servent de modèle et que l'imitation diversifie. Plus qu'aucun, M. Barrès est de ceux qu'on imite aujourd'hui. Il appela jadis Marie Bashkirtseff Notre-Dame du Sleeping, et dans le même lieu son icône à lui se montre maintenant en bonne place.

Une œuvre originale, ici, impose, plus qu'une manière de voir, une manière d'écrire, et de dire ce qu'on aurait dû ou pu voir. Plus précisément l'intérêt des paysages, des aspects, des cités, est déterminé par des créateurs de valeurs pittoresques, comme l'intérêt des œuvres du passé est renouvelé, distribué, par des créateurs de valeurs littéraires (le mot est de M. Remy de Gourmont). De sorte que le voyage rentrerait peut-être moins dans les genres constructifs que dans les genres critiques. La vision de la nature chez un Chateaubriand, l'intelligence des livres chez un Sainte-Beuve, font deux espèces d'une même faculté, et, comme le voyage autour d'une bibliothèque est un voyage, la lecture de la terre est une lecture... Et remarquez que chez ces deux grands créateurs de valeurs, l'évolution du goût paraît la même, les deux espèces du genre ayant suivi les mêmes lignes de développement. Dans un passage de l'*Itinéraire* Chateaubriand oppose les paysages du Nouveau Monde, vierges, édéniques et crus, qu'il aimait (ou rêvait sur les livres) dans sa jeunesse, à ces lieux chargés d'histoire, de passé, d'humanité, de

méditation, qui, seuls, dans son âge mûr et sa vieillesse, tirent de lui une résonance parfaite. N'est-ce point là le mouvement même qui détache Sainte-Beuve du romantisme, et la pente naturelle de toute critique, de toute vision harmonieuse et lucide, en tant qu'elle se confond avec la pente d'une vie humaine, en tant qu'elle se décourage en s'épurant, en tant qu'elle retrouve avec plus de mélancolie la servitude de sa condition qui est de voir, non de créer ? Regardez comme la même ligne relie, équilibre la *Lettre à Fontanes* sur la Campagne Romaine, l'article de Sainte-Beuve : *Qu'est-ce qu'un classique ?* Et que de phrases de M. Barrès, dans les *Amitiés Françaises* et ailleurs, chantent sur ce motif !

Il me semble que ce genre littéraire du voyage comporte trois manières, et, pour dire que celle de M. Barrès est la troisième, je suis bien obligé de commencer par les deux autres.

On peut demander au voyage une matière à description, utiliser par lui le bon état de ses yeux et de sa plume, comme un marcheur utilise la santé et le nerf de ses jambes. Le voyage descriptif est le plus naturel, le plus simple, le plus copieux, et l'on comprend que les deux noms qui viennent d'abord à l'esprit de la critique quand elle songe au voyage et aux voyageurs soient ceux de deux descriptifs, Gautier et Loti. Voilà les larges assises du genre, et aussi, toutes choses égales, ses plus bas degrés. La description date très vite. Ce qui soutient les voyages de Gautier, ce n'est pas leur détail de peinture exacte, tout ce mérite qu'il revendiquait de " bon daguerréotype littéraire ", c'est un fond de bonne humeur, d'intelligence accommodante, une manière savoureuse de conter les histoires, de l'esprit, un style de trame épaisse et solide qui donne, sous les doigts, la sensation des draps inusables d'autrefois. Et si les deux romans maritimes populaires de M. Loti restent des chefs-d'œuvre, comme ses livres de voyage se sont vite fanés...

... Les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir,

qui voient pour voir, qui racontent pour raconter. Contre ce genre passif, inorganique, la conscience littéraire de Flaubert protestait (bien qu'il l'ait pratiqué). Il n'admettait que le voyage utilisé à des fonds, à une atmosphère pour une œuvre qu'il éclaire.

La seconde manière, je l'appellerai le pèlerinage classique. Un pèlerin classique est celui qui demande à quelque lieu consacré, traditionnel, une méditation consacrée, traditionnelle, — qui passe avec confiance, solidement, sur une grande et royale route. C'est ainsi qu'un honnête homme faisait autrefois, une fois dans sa vie, au temps des chaises de poste, le voyage d'Italie. Héritier de la culture latine il allait prendre contact avec la forme romaine de la beauté. Le chef-d'œuvre qui aurait pu naître de là, quelque mort anticipée nous l'a dérobé sans doute, et il faut l'imaginer sur des débris comme les *Lettres* du président de Brosses, ou les *Promenades dans Rome* de Stendhal. — Depuis que, sous les doigts de Chateaubriand, le christianisme a transmué en puissances de beauté sa volonté du vrai, Jérusalem et la Terre-Sainte sont devenues le lieu non plus seulement du pèlerinage authentique, mais du pèlerinage littéraire : mieux que dans son *Voyage en Orient*, Lamartine en exprime l'âme dans le magnifique *Hommage à l'Académie de Marseille* qu'il écrivit avant de s'embarquer. — Enfin, lorsque l'arrivée des marbres d'Elgin, la Grèce délivrée, et des connaissances plus exactes nous eurent conduits à dédoubler l'antiquité, à retrouver derrière la façade romaine l'Athènes antique, le voyage de Grèce parut l'acte même de la culture ; Renan, dans la *Prière sur l'Acropole*, en tira le cantique de l'esprit, un lied de l'intelligence, léger et fait de rien, mais que notre oreille intérieure ne peut plus écarter, et M. Charles Maurras, dans les trop courtes pages d'*Anthinea*, nous laisse voir qu'il en aurait donné le chef-d'œuvre, s'il ne lui avait paru plus urgent de ramener le roi.

Au pèlerinage classique, s'est opposée presque tout de suite

ma troisième figure du voyage, le pèlerinage romantique. Celui-ci ne met point ses pas dans des pas. Il demande à la terre, aux villes, d'exalter sa puissance de vie, de lui faire sentir plus profondément et plus voluptueusement qu'il est lui. Et, comme chacune de ces fins formule une impossibilité, le pèlerinage romantique fait assez naturellement du pessimisme. Il eut, je crois, son type original dans le *Childe-Harold* de Byron ; mais le romantisme français le diversifia en bien des façons. Individuel, il se définit mal. Voyez pourtant ce qui, chez Gautier et Loti, dépasse la description, insistez sur ce fond de lassitude qui transparaît derrière leur santé professionnelle de peintre, éclaircissez ce sentiment de l'exotisme que Chateaubriand mûri laisse tomber dédaigneusement parmi ses dépouilles de jeunesse, mais que ses successeurs ramassent, songez à Mérimée, à Gérard de Nerval, aux Goncourt, — vous reconnaîtrez au moins une certaine direction au pèlerinage romantique. En même temps que cette direction, voyez le pays qu'elle traverse, relevez la géographie qu'elle oppose aux trois sanctuaires du pèlerinage classique. Gautier dit que dès sa jeunesse il rêva de voir trois villes, Venise, Grenade, le Caire. Le pittoresque fragmentaire qui éblouit par sa diversité, le monde de la sensation colorée, la joie de l'excitation tonique, voilà ce qu'à la suite de la peinture la littérature demande à cet Orient apprivoisé. Comme le pèlerinage classique trouve dans le voyage une confirmation, le pèlerinage romantique y cherche une rénovation, y rencontre bien vite une répétition.

Je n'ai pris, avant d'arriver au nouveau livre de M. Barrès, *Greco ou le Secret de Tolède*, ce tournant un peu long que pour tenir mieux en lumière ceci, que M. Barrès est un pèlerin romantique, ou, si l'on veut, un pèlerin passionné. A cette troisième manière du voyage, il a fait toucher successivement sa beauté et ses limites. Un culte ne va pas sans pèlerinages. Il a donné au culte du moi la technique des siens.

Il ne suffit pas de dire qu'il n'est pas un descriptif, il faut

voir comment il échappe au terre à terre, au péril de la description ; ne cherchant pas, comme le descriptif né, à rendre fidèlement ce qu'il a vu, mais à le recréer par les moyens propres de l'art littéraire, avec des allusions qui prennent l'objet de biais, avec des coupes de phrase qui fixent dans la texture même de la page un aspect analogue à l'objet, et qui en sont expressives à la fois parce qu'elles l'évoquent et parce qu'elles ne sont pas lui.

Comme Gautier disait, en bon descriptif : " Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe ", M. Barrès dirait volontiers : " Je ne connais de monde extérieur que celui pour lequel j'existe, en lequel j'existe ". Par un démaigrissement patient, il élimine de ses tableaux ce qui donnerait une nature objective et qui se tînt par elle-même. Voici une figure de Tolède.

" Comment rendre les grands mouvements monochromes de cette terre violâtre et ocreuse ? Il faudrait marquer sa couleur et ses courbes, et puis aussi rendre sensibles des parties nourries, pesantes, où nul édifice n'est notable, mais qui précisément ont la beauté des grands espaces pleins en architecture...

" Au centre du tableau, la cathédrale, comme un poids trop lourd, imprime à la montagne une sorte de fléchissement, d'où coule vers le fleuve une traînée de maisons. Mais, sur la droite et sur la gauche, le socle puissant demeure nu et l'on voit son granit sous les décombres qui glissent du faîte.

" Netteté, immobilité, voilà les deux vertus de décor, où San Juan de Los Reyes, né d'un vœu des Rois Catholiques, se tient à la poupe, d'une certaine manière si fière que je lui trouve, sinon la ressemblance, du moins la qualité d'une flamme d'étendard. "

Nous reconnaissons dans les premières lignes un tour qui chez un descriptif serait insupportable, parce qu'il avouerait une défaillance du métier, et parce que nous n'admettons pas qu'un peintre laisse un espace en blanc sous le prétexte que c'était trop difficile. Pourquoi cependant les phrases de *Greco* donnent-elles à notre esprit comme à notre oreille toute satisfaction ? C'est

que le ton s'en tient d'accord avec tout le livre et tout l'auteur, où l'accent n'est presque jamais sur la chose vue, ni même sur le regard qui voit, mais sur l'ardeur qui s'exprime et la passion clairvoyante qui s'efforce. Cette image n'est pas celle d'une toile faite, mais d'un tableau qui se fait, la direction d'un regard qui vibre avec une ligne de la terre. Rien n'est écrit ici pour rendre un paysage, rien n'y sert qu'à exprimer une émotion, et c'est par un choc en retour naturel que l'émotion de l'artiste se transpose en un paysage lui-même ému... Cette manière, on la saisira plus clairement, peut-être, en rapprochant de cette vue de Tolède une vue du Taygète, dans le *Voyage de Sparte*, où toutes les valeurs, parfois les expressions, sont disposées de même :

" Que de force et de grandeur dans les mouvements du Taygète, quand il s'appuie largement sur la plaine conseillère de voluptés, et qu'il se jette par cinq pointes neigeuses dans le ciel ! Nulle hardiesse d'écrivain ne peindra cette épaisseur éclatante et forte, ces couleurs solides, entières, jamais équivoques, ces grandes diversités rudes qui s'étagent avec aisance depuis la zône des orangers jusqu'aux glaces étincelantes. Par quel jet de lyrisme rendre l'esprit qu'exhale cette masse brute. C'est peut-être une puissance analogue qu'a subie ma jeunesse toute neuve, le jour que, rejoignant au Sénat mon maître Leconte de Lisle, je le vis causer avec un petit homme dont je devinai, par un coup dans mon cœur, que c'était Victor Hugo. "

Ce contrôle constant de l'émotion ne donne pas seulement à M. Barrès sa pente de pensée, il engendre, dans sa technique la plus précise, son style.

Comme Greco contre l'éclat et le fini glorieux de ses maîtres vénitiens, l'écrivain tient sa phrase en garde contre une certaine rondeur de nature poétique, oratoire, contre cette musique prévue qui est la raison du vers, et de la prose en tant qu'elle lui ressemble ou le rappelle. Nul ne possède comme lui cette vigueur sèche de poignet qui arrête un mouvement, tire sur le

mors d'une période, nul ne le surpasse dans la maîtrise de la coupe. Flaubert ne voyait rien en littérature au dessus de certaines coupes de Montesquieu et de La Bruyère. Où en eût-il trouvé une plus saisissante que celle de cette phrase, dans *Leurs Figures*, avec tout ce qui tient de rendu entre les deux dernières virgules ? " M. Auguste Burdeau se leva, et livide de son cœur désordonné dont il allait bientôt mourir, il flétrit, au milieu d'une immense émotion, son accusateur. " Dans le tableau de Tolède que je citais, voyez celles-ci.

" Cet entassement grandiose où l'on s'étonne de voir, mêlés aux clochers des églises et aux terrasses des monastères, tant de minarets de mosquées, l'Alcazar le domine." (Page 75.)

" Il faudrait l'âme passionnée d'un Delacroix pour saisir et fixer en une seconde la mutabilité du ciel, du terrain, des édifices, et puis dans son gouffre, le Tage. " (Page 78.)

C'est par les nerfs mêmes de son style, et non seulement par ceux d'un égotisme qu'il diversifie sans le masquer (ou en portant, comme Courier le disait de Chateaubriand, son masque à la main) que M. Barrès demeure à l'opposé de ce qui est description, déploiement, objet.

Et je m'aperçois que j'ai déjà donné quelques unes des raisons pour lesquelles il n'a rien d'un pèlerin classique.

Aussi, laisserai-je les raisons pour prendre un exemple, le plus naturel qui soit, celui du *Voyage de Sparte*, dont la lecture entre les lignes est curieuse. L'auteur fut déçu dans son essai de pèlerinage classique. Il en rapporta peu de " sensations " et dut faire, pour se composer après coup une Grèce utilisable, un merveilleux effort. Il imita alors Simonide et Pindare lorsque la personne d'un athlète ne rendait pas grand'chose sous l'ode qui le chantait, et qu'ils se rabattaient sur la louange de Castor et de Pollux. Castor et Pollux, ce furent d'abord Louis Ménard et l'Arménien Tigrane, et l'on a pu goûter la justesse avec laquelle M. Barrès équilibre au seuil du voyage grec ces deux ailes de Propylées, la mémoire de l'Occident et l'espérance de

l'Orient... Mais à mesure qu'il avançait, ses pages se sont alimentées de nourritures plus détournées, et que ses racines dépaysées allaient chercher plus loin ; la seule Iphigénie dont il veuille se souvenir en Grèce est celle de Gœthe, vue par lui, comme jadis par M. Taine, du Mont Sainte Odile... Et je me suis demandé à quel propos l'assassinat de Capo d'Istria venait s'étirer en pages trop longues... Avec quelle politesse souriante, raffinée, M. Barrès a écarté Athènes et sa déesse municipale ! Quel jeu d'équilibre diplomatique à concilier la déférence d'usage et sa belle sincérité ! " Je vais goûter un plaisir d'art, le plus grand je crois de ma vie " dit-il avant de monter à l'Acropole. Mais il a eu soin de ne pas mettre cette phrase au passé, après sa descente. " La beauté de Phidias s'impose à tous les êtres raisonnables", et il a écrit là dessus un parfait chapitre d'intelligence. L'éloge, qui d'un autre serait décisif, paraît bien maigre et un peu ironique, venant de celui pour qui la beauté propose et exalte des manières de sentir. S'il ne parvient pas à nous donner le change, c'est qu'il ne l'a pas cherché. Mais pourquoi ce pèlerinage classique lui fut-il, non quand il le raconta, (c'est au point de vue de la forme un des chefs d'œuvre d'aujourd'hui) mais quand il le fit, son dernier devoir d'écolier ?

Un autre pèlerin romantique, qui a écrit peut-être le livre-type du genre, et qui l'a semé depuis à une étape dépassée, l'auteur des *Nourritures Terrestres*, dit en parlant de Rome : " J'ai découvert le secret de mon ennui à Rome, c'est que je ne m'y trouve pas intéressant. " Avec sa franchise ordinaire, il mange ici le morceau, je veux dire le pèlerinage classique. Et l'auteur du Culte du Moi, lui, " analysant son désarroi ", se trouve bien moins intéressant sur l'Acropole qu'à la pointe extrême d'Europe ou sur ce plateau de Sion-Vaudémont que, pour bien faire, la tour franque aurait dû lui rendre aux Propylées. Ce n'est pourtant pas sur l'Acropole qu'il a donné le pendant le plus authentiquement romantique au mot que je citais.

Le nid d'aigle de Mycènes ne l'a pas intéressé (d'ailleurs le gardien l'ennuyait, et il ne savait sans doute pas que le mur, à côté de la Porte aux Lions, s'escalade très facilement : j'ai ainsi passé seul, dans l'enceinte cruellement torride, d'admirables journées). Les Mycéniens c'est bien loin... La vraie Mycènes pour un Français c'est le château de Kalavryta... Il y a bien eu la découverte de Schliemann : " J'arrive pour qu'on me dise : M. Schliemann s'est bien amusé. M. Schliemann, soit, mais moi ? Le chercheur emporta la truffe."

Mais moi ? — Le voilà, le mot, — et la dalle qu'il faut soulever pour trouver chez M. Barrès le chemin souterrain, le chemin des racines. Lorsque M. Charles Maurras, dans un article dont on n'a pas perdu le souvenir, analysa le *Romantisme Féminin* d'aujourd'hui, il alla droit à un passage d'un roman de Madame de Noailles, qui est bien typique. Un homme va quitter sa maîtresse, et il emporte pour s'occuper quelques livres : " Vous allez lire tout cela ? — Oui, c'est très intéressant. — Ah ! c'est intéressant ! Et moi, qu'est-ce que j'aurai ?" — A cette logique féminine un homme ne trouvera jamais ce que l'on peut bien répondre et il ne saura que se réfugier dans le silence éternel de M. Bergeret ; mais le mot de M. Barrès — que M. Francis Chevassu appelait à ses débuts " Mademoiselle Renan " — ne nous permet pas de la concevoir, cette logique, comme exclusive à un sexe : c'est plus romantique que féminin. M. Schliemann a emporté la truffe ! Pour se représenter dans toute son étendue délictueuse ce détournement de tubercule, il faut se souvenir que, lorsque le chercheur de truffes, et vous savez qui, en a découvert une, un coup de bâton de son maître l'en écarte; mais, pour ne pas le décourager, on le gratifie, à chaque fois, d'une châtaigne : illustration très claire de la théorie de Marx sur la plus-value capitaliste. Le rôle de l'archéologue (et M. Barrès le laissait entendre, moins la comparaison, à un pensionnaire de l'école d'Athènes) consiste à nous fournir des occasions et des motifs de sentir. Si son plaisir lui

devient une source propre d'activité, s'il nettoie de l'Acropole tour franque et minaret pour mettre de l'ordre dans sa conception professionnelle, (qui n'est autre ici que la conception commune, et, comme dit M. Barrès, l'état de 1900) il usurpe, et de toute la distance qu'il y a d'une châtaigne à une truffe.

Quelle injustice ! Mais injustice qui nuit (et Platon triompherait) à celui là seul qui la commet. M. Barrès a écrit sur *Une Impératrice de la Solitude*, Elisabeth d'Autriche, des pages délicates. Et il s'étonnait qu'un être cultivé, devant une telle existence, pût demeurer insensible à ce charme de ballade allemande et de féerie. L'Achilleion de Corfou m'a fort désenchanté. Néanmoins je souscris et, pour s'émouvoir de cette vie, il n'est pas besoin de porter soi-même une couronne. Mais Henri Schliemann, ce héros naïf du pèlerinage classique, ne doit-il pas bénéficier de ces dispositions ? Son histoire dégage-t-elle moins de poésie, moins de ce charme de ballade allemande ? Dans son autobiographie hâbleuse, il s'est créé une légende (pas plus peut-être que M. Christomanos n'en a fourni une à la mémoire de l'Impératrice), mais avec un sens admirable de la légende. Quelle mine plantureuse d'idéal, que ce négociant soutenu, dans sa chasse aux millions, par sa foi en Homère, par l'espoir de retrouver, sous la terre, Troie !... Quelle confirmation stupéfiante de la foi par la vie, que l'or d'Ilion et de Mycènes jaillissant sous la pioche de ses ouvriers, que ces masques d'or désensevelis dans la ville d'Agamemnon, que toute une Grèce insoupçonnée livrée, par dessous la Grèce classique, à la lampe des chercheurs, tout un pan de l'histoire, une période d'art original et vivace incorporée du coup à la mémoire humaine, et la Providence qui penche ce fruit d'or vers la main, d'abord, de ce Mecklembourgeois, parce qu'ignorant de la science qui doute et de la critique qui dissout, il a gardé sur la lettre de son vieil Homère une certitude, une intacte candeur d'enfant charmé ! M. d'Annunzio, à l'époque où son sens splendide de la beauté connaissait quelque mesure, ne s'y trompa point, et dans la *Ville*

Morte, il sut " s'amuser " (la Muse est là dedans, eût dit Victor Hugo), au moins autant que M. Schliemann.

Son pèlerinage grec conduit M. Barrès vers une Sparte professeur d'énergie, à laquelle Athènes professeur de culture cède le pas, et, par delà, vers une Sparte maîtresse de volupté et de rêverie, celle d'Hélène, l'Hélène du *Second Faust*, à qui la forteresse de Mistra fait aujourd'hui sur la plaine de Sparte sa demeure authentique. Une Sparte composite et précieuse, pareille à ce Glaucus marin encombré de coquillages, qui sortit de la mer pour déclarer l'avenir aux deux amants en route vers Troie, une Sparte qui ressemble comme une sœur alternée d'Orient à la Tolède de *Greco*. *Les Francs ou le Secret de Sparte*, eût écrit peut-être, du château des Villehardoin et du belvédère de Mistra, Maurice Barrès. Un Grec (puis un Français) à Tolède, des barons francs (puis un prince de l'art français) à Sparte, lui fournissent l'excitation nécessaire pour goûter un pays... Le secret de mon plaisir à Tolède et à Sparte, c'est que je m'y trouve intéressant, — et le voilà, le pèlerinage romantique.

De là une géographie sentimentale, qui toute était déjà dans *Un Homme Libre* (et ce qu'il a ajouté depuis à son œuvre n'a fait qu'amplifier son architecture de début, qu'entourer de chapelles point inattendues les trois nefs du *Culte du Moi*. Pas de veau gras ! disait-il lui-même aux critiques qui se réjouissaient de voir dans *Les Déracinés* un retour de l'enfant prodigue). Le chapitre sur la Lorraine et le chapitre sur Venise s'y balancent et s'y complètent. Il semble que ce soient là la maison de ville et la maison du large, pour un sensitif qui sait construire sa vie, et que l'amour d'une terre natale, le goût d'une auberge de rois, l'un l'autre s'aiguillonnent par le contraste. C'est vrai, un peu... Cependant lisez mieux ces pages : il aime la Lorraine du même fond dont il aime Venise, l'une parce qu'elle est pauvre, " sans éclat, " mais nerveuse et fine et riche de délicates puissances et toute bérénicienne déjà, l'autre parce qu'elle accumule

et mûrit le trésor d'histoire et de beauté anciennes, — toutes deux parce qu'elles feront des instruments magnifiques, l'une comme le mode dorien et l'autre comme le mode ionien de l'exaltation intérieure. Si, à son alchimie savante, la Lorraine fournit une discipline, si, par un prodige de sagacité et de volonté, cet égotiste parvient à tirer, non d'un art factice, mais de son fond le plus authentique, des livres nationaux comme la *Vallée de la Moselle* (je la détache de l'ouvrage manqué qui l'encadre mal), les *Amitiés Françaises*, les *Bastions de l'Est*, c'est un peu que la Venise romantique lui ménage un alibi. Sa discipline n'est pas de ces choses que l'on ne chercherait pas si on ne les avait trouvées, mais de celles que l'on n'aurait pas trouvées si d'abord elles ne vous avaient manqué, que l'on n'aurait pas magnifiquement trouvées si d'abord il ne les avait fallu consciemment créer, — et que l'on n'aurait pas la joie toujours renaissante de recréer, si, comme le berger devenu roi reprend parfois sa houlette et sa cape, on ne savait dans quel chœur d'images les mêler, les dissoudre, les reconnaître et les retrouver.

Je ne reviens pas sur la *Mort de Venise*, ni sur le Conseil des Dix où ce romantique, cette fois avoué de lui-même, nous désigne les neuf portraits de famille qui en attendent là-bas un dixième. Puisque je n'ai sous les yeux que le *Secret de Tolède*, il serait injuste de me rabattre, comme l'auteur en Grèce, sur Castor et Pollux, sur d'autres livres alors que celui-là est fort beau.

Ce livre sur l'Espagne, qu'il nous devait, M. Barrès regrette d'avoir tardé à l'écrire. Devons-nous partager ce regret ? Il y eut chez lui, à l'époque où il donna : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, un point singulier de maturité précoce, de plénitude parfaite, qu'il a transporté depuis dans d'autres ordres, mais qui, à cette place, entre toutes les formes de son art, me demeure précieuse. Il a loué quelque part les jeunes visages de la Restauration, où l'on sent une âme romantique sous une discipline classique. Dans *Du Sang*, triomphaient à la fois une âme

romantique dont M. Barrès a depuis ramené sous des dehors plus lisses la franchise et la véhémence, et puis un style solidement classique, dont il n'a pas dépassé la belle ampleur, les poumons jeunes, la musique grave. Cette époque d'*Un Amateur d'Ames*, du *Bourgeois de Bruges*, des *Derniers jours du Tasse*, voilà je crois celle qui, par la pleine pâte de sa matière, eût fourni sur l'Espagne un livre parfait.

Le fonds sentimental en eût certes été le même, et *Greco* nous rend ces motifs vivaces qui sont demeurés pour M. Barrès l'ornement et le nerf d'une âme lucidement passionnée, qu'un sens aiguisé des analogies lui fait imaginer comme espagnols, et qui se ramènent à "ce qui est le propre de l'Espagne, la tendance à l'exaltation des sentiments."

Quand il écrivait les vigoureuses scènes parlementaires de *Leurs Figures*, c'est à des sensations espagnoles qu'il demandait cette exaltation des sentiments, qui fait si dramatique dans son livre la journée de M. Jules Delahaye. Quels effets il a su tirer d'une image, celle de la course de taureaux, et comme on sent ici, pour lui, les deux spectacles consubstantiels de la même passion ! Comme, de lui permettre la cruauté, de la lui révéler nécessaire, il sait à l'Espagne un gré de romantique clairvoyant ! C'est d'une histoire espagnole qu'il illustre, dans *Du Sang*, ceci : "Une vraie haine emporte tout ; c'est dans l'âme une reine absolue devant qui disparaissent tous autres sentiments. Et entre toutes les haines, la plus intense, la plus belle, la reine des reines enfin, c'est celle qu'exhalent les guerres civiles et que j'entrevis, en décembre 1892, aux couloirs du Palais-Bourbon." Ensuite, il a trouvé, pour s'émouvoir, des raisons plus fines et plus calmes, et il a mis ses *Amitiés Françaises* sous le patronage d'Antigone, née pour partager l'amitié et non la haine. Au printemps de 1892 il lui plaisait d'imaginer, comme un de ses possibles, une Bérénice de Tolède, plus savoureuse et plus âpre que la Bérénice d'Aigues Mortes. "Au lieu d'être une de celles que goûtent les esprits fatigués, tu aurais été pressée

dans les bras d'hommes passionnés. " Cette Bérénice de Tolède, je l'attendais un peu quand je voyais *Greco* annoncé après *Colette Baudoche*, et je me promettais un beau contraste, une belle courbe d'art, de l'Espagnole à la Messine... Que j'avais tort de les attendre, je l'ai compris en lisant *Greco*, et que *Colette Baudoche* devait me faire pressentir seulement dans *Greco* une musique plus grêle, plus rentrée, plus hésitante que *Du Sang*.

Son livre sur l'Espagne, autrefois, M. Barrès l'eût-il fait tourner autour du Greco ? Je ne crois pas. On dirait qu'il a voulu symboliser dans la peinture de *Greco* sa manière je ne dirai pas nouvelle, mais plus récente, et qu'il y a reconnu les tableaux d'autel qui convenaient à son style, au style de son église. Il le loue " d'éviter le *rondouillard* et de trouver l'expression crue, immédiate, directe. " (p. 48). Et ailleurs " Au milieu d'une tendance générale à l'emphase, voici une pauvre pensée toute nue. On est émerveillé ou bien scandalisé, mais nul ne reste indifférent à cette manière directe. Ainsi réduit à l'essentiel, dégraissé et tout nerveux, un tel art pourrait sembler un peu maigre, un peu maladroit, n'était son état de spasme qui nous surprend et nous ranime. " (p. 140). Et plus précisément encore à la page suivante " Le retour à la sincérité plaît surtout chez un artiste qui connaît tous les raffinements. "

" Greco me donne le secret de Tolède, " tel est le titre du quatrième et dernier chapitre. Puisque M. Barrès le dit, il faut le croire, mais je me plains précisément que sa manière lui fasse garder la moitié de ce secret, en même temps qu'il nous transmet l'autre, où d'ailleurs je reconnais le secret de M. Barrès bien plus que celui de Tolède. Cette manière souple, pressée, en intuitions discontinues qui ont peur d'insister, qui se détournent de toute pente oratoire, cette répugnance à expliquer, à enchaîner, je suis sensible ici à leurs limites, et je trouve, le secret donné, cette Tolède fragmentaire et vague : il me semble voir la main qui se ferme sur ce qu'elle offre, et me fait admirer, en place, les feux de ses bagues.

Je prends au hasard, dans cette dernière partie que je crois la moins réussie: "Acceptons le Greco dans son intégrité, comme un peintre dont le génie c'est de penser à l'espagnole. Nous en avons connu bien d'autres qui pensaient à l'espagnole ! Notre Corneille, par exemple. Corneille et Greco altèrent les rapports réels des choses ! ils sacrifient ceci et cela, en vue d'obtenir un effet plus noble. Et don Quichotte ! Le Chevalier de la triste figure pense à l'espagnole, déforme toutes choses." (p. 163).

Penser à l'espagnole c'est déformer ? Quelle conclusion hâtive de voyageur, tirée de ce fait que le dessin de Greco est précipité, et qu'il eut du goût pour les ébauches ! Velasquez ne pensa donc pas à l'espagnole ? N'est-on pas frappé au contraire par le réalisme non seulement de l'école Sévillane, mais de cette sculpture étudiée par M. Dieulafoy ? Ne sommes-nous pas au pays des Christs en peau humaine ? Et le roman picaresque ? Sainte Thérèse et Saint Ignace ne demeurent-ils pas, au même titre que le bourguignon Saint Bernard, des types de mystique réaliste, pratique ? (M. Barrès lui-même le rappelle et l'utilise en des pages de *Du Sang*). Et de ce que Corneille comme Victor Hugo a pris l'Espagne pour un décor héroïque, dirons-nous donc qu'il déforme, lui qui est un logicien et qui systématise ? Et n'est-ce pas d'une certaine volonté lucide, cruelle et sèche que M. Barrès lui-même s'est enrichi en Espagne ? N'y apprit-il pas à accepter, sans la raisonner à l'allemande ni la colorer à la vénitienne, sa sensibilité jaillissante et toute nue ? Et, lui qui dénia à Zola la faculté de penser en français, sous couleur de lointaine origine italienne, n'est-il pas amusant de lui voir prendre ces trois exemples de pensée à l'espagnole : un peintre crétois, un tragique normand, et un héros de roman qui, s'il est un déformateur, est observé et construit par un réaliste serré et précis qui est bien, lui, le contraire d'un déformateur, par un Cervantes qui se place devant son héros exactement comme Flaubert devant madame Bovary. Tel est le danger de ces indications par touches, de ces fusées discontinues,

de cette pensée décorative qui n'est pas soutenue par une charpente logique.

Et, l'attention une fois portée sur ce point faible, on se demande s'il ne faut pas, aussi, incriminer un peu, comme une cause, la notion essentielle à l'œuvre de M. Barrès, celle d'une sensibilité originale fixée dans une race. Je ne la discute pas en elle-même, mais simplement au point de vue de sa fécondité en art. Son inconvénient est sa facilité. Quoi de plus simple que de faire intervenir la race comme Bossuet faisait intervenir Dieu, dans des occasions particulières qu'il serait plus fructueux et plus juste de relier à une autre chaîne ? Je ne veux pas revenir ici sur les deux épisodes publiés des *Bastions de l'Est*, où, comme tout grand artiste, M. Barrès ne se sert pas seulement des moyens que lui fournit sa thèse, mais sait les surmonter et les tourner. L'art, dans un roman, dissimule facilement l'artifice, qui, dans un livre comme *Greco*, paraîtra à nu.

Voyez cette page :

" Les grandes rêveries religieuses sont encore l'ordinaire de la vie à Tolède. Chez nous, elles sont retenues et concentrées dans l'âme, ou bien ceux qui les expriment enflent la voix d'une manière pénible. Mais, là-bas, les sentiments de dévotion s'écoulent paisiblement et ne s'étonnent pas d'eux-mêmes. Les Tolédans, agenouillés sur les dalles des églises, passent des heures en face des vérités théologiques aussi volontiers que les Orientaux devant les décorations entre-croisées de leurs murailles. Une simple portière de cuir tombe entre leur plaisir contemplatif et la rue, dont elle n'arrête même pas le bruit. " (Page 165).

Est-ce particulièrement tolédan ? Partout où la religion est incorporée à la vie quotidienne, où elle n'est pas un décor, un accident, une curiosité, elle prend cette forme d'habitude, et M. Barrès pourrait retrouver ou plutôt deviner, à Saint Sulpice et ailleurs, cette même familiarité de dévotion, où je ne discerne que l'accoutumance religieuse attachée à un dogme, et où je n'ai pas besoin d'évoquer une race, un sang. L'Espagne n'a

pas repensé à l'espagnole tout le catholicisme, et le catholicisme pense à la catholique bien des choses espagnoles. Et le catholicisme avec toute religion rentre dans un genre commun que ceux-là qui en sont restés à Taine oublient trop. Mais j'oublie moi-même que chercher ce genre commun ce serait aller contre la raison du voyage, contre la loi d'un genre. On voyage parce qu'on est sensible à ce qui diffère, et d'une terre nouvelle on veut tirer comme explication, avec tout ce qu'elle comporte, un peu de ce qu'elle ne comporte pas.

J'insisterais bien davantage sur ces chicanes si j'écrivais, comme M. Henri Massis, sur la *Pensée de Maurice Barrès ;* mais alors je ne demanderais pas mes documents à *Greco*. Je ne demanderais à un tel livre que ce qu'il nous donne, une poésie, et de ces intuitions géniales qui trouvent moyen de dépasser la pensée discursive, non seulement quand elles la méconnaissent, mais quand elles la contrefont. Ainsi, lisez :

" Comme je les aime, ces œuvres mystérieuses des grands artistes devenus vieillards, le *Second Faust* de Gœthe, la *Vie de Rancé* de Châteaubriand et le bruissement des derniers vers d'Hugo, quand ils viennent du large s'épandre sur la grève. Pressés de s'exprimer, dédaigneux de s'expliquer, contractant leurs moyens d'expression comme ils ont resserré leur paraphe, ils arrivent au poids, à la concision des énigmes et des épitaphes. Leurs sens demi-usés les laissent-ils à l'écart, en marge de l'univers ? Ils nous semblent détachés de tous les dehors, solitaires au milieu de leurs expériences qu'ils transforment en sagesse lyrique. Et le chef-d'œuvre du Greco selon mon cœur, la fleur de sa vie surnaturelle, c'est justement le dernier tableau qu'il a peint, sa *Pentecôte* que l'on voit au musée de Madrid. " (Page 154).

Si vous rappelez avec précision ces œuvres dans votre esprit, (ces derniers vers d'Hugo sont, je pense, la *Pitié Suprême*, l'*Ane*, et certaines pièces posthumes mal datées) vous direz : Mais c'est le contraire ! Le dessin de ces vieillards s'alourdit,

ils cherchent, ils répètent, le tour marche sans rien modeler. Vous le direz, et c'est vrai, et que m'importe ici ? Je suis sensible seulement à une certaine vision de la vieillesse, telle que le maître de cette admirable page l'a imposée à son art, ou telle que son art la lui a imposée. Je ne discute pas plus la ressemblance ici que le costume des personnages dans une toile de Véronèse. Je vois seulement ceci que M. Barrès évoque sous ces noms la vieillesse même de sa sensibilité et de son style, telles qu'il les prévoit, telles qu'il les aimera et les fera aimer à vos fils, avenir qu'il esquisse d'après un présent, d'après cette courbe de condensation progressive que sa manière, ou plutôt une de ses manières, a suivie depuis *Bérénice* et *Du Sang*. Il lit comme il voyage, en pèlerin romantique et passionné de lui-même, ce qui est son devoir d'écrivain. Une Pentecôte, des langues de feu discontinues, foyer d'une parole et d'une musique qui *sont* plutôt qu'elles ne s'épanchent n'est-ce pas ainsi que, d'après les dernières pages des *Amitiés Françaises*, d'après le *Cheval ailé sur l'Acrocorinthe*, vous imaginez son dernier livre, son testament ?

ALBERT THIBAUDET.

LES ROMANS

Le Docteur Lerne, sous-dieu (Mercure de France.). Le Péril Bleu (Louis Michaud), par *Maurice Renard.*

Le Docteur Lerne et *Le Péril Bleu* appartiennent à cette catégorie d'histoires extraordinaires auxquelles J. H. Rosny, chez nous, attacha son nom, et que M. Wells, en Angleterre, illustra sous le vocable d'*Anticipations.*

Une fable, établie sur des données scientifiques, tend essentiellement à relier l'invention à l'expérience, l'impossible au possible. " Quel homme pourrait savoir ce qui est impossible ? — et ce qui est naturel ? " prononce un des personnages du *Péril Bleu.* Le rôle de l'anticipateur, c'est de rendre le fantastique vraisemblable, de conditionner le merveilleux, de le dégrader jusqu'à nous par un enchainement ininterrompu de causes et d'effets. Ce " merveilleux scientifique " dont M. Maurice Renard, après de grands devanciers, se réclame, enveloppe la série illimitée des phénomènes dans la notion de *réalité.* Il s'oppose donc au pur concept du merveilleux. Autant dire qu'il le supprime. Car il dépossède de leur prestige les puissances féeriques que les vieux poètes voilaient aux yeux humains ; il prétend transformer en émotions positives d'anciennes angoisses poétiques.

Dans le domaine des faits, l'anticipateur n'invente pas. Il induit et déduit, exagère, grossit, déforme. L'observation scientifique lui fournit les germes que son imagination *force* en serre chaude, et porte à leur développement le plus excentrique. Dans *Le Docteur Lerne* (au Chapitre X en particulier), décrivant les recherches du monstrueux savant sur " l'interversion des per-

sonnalités humaines, " M. Maurice Renard prend le plus grand soin de donner pour justification de ses hypothèses romanesques tout un répertoire d'expériences enregistrées. Plus son information est nourrie, sa logique serrée, plus sa fable devient troublante. Il s'agit d'anéantir jusqu'aux dernières traces d'une délimitation entre le connu et l'inconnu, — et que l'étonnement nous saisisse au cœur même de notre créance.

Mais le progrès des sciences marche, au temps où nous sommes, d'un si furieux train, qu'il faut à l'esprit littéraire un élan bien formidable pour le distancer. Ses réalisations pratiques suivent de trop près la spéculation, elles sont trop nombreuses et trop surprenantes pour laisser à l'imagination du romancier une carrière vaste, un champ tout à fait inexploré. Où qu'il s'aventure, celui-ci risque fort d'avoir été précédé par la rêverie de son lecteur. La fantaisie la moins cultivée préoccupe, aujourd'hui, l'avenir de la science. C'est la pente la plus banale des esprits que celle d'une croyance presque sans bornes aux créations futures de la mécanique ou de la chimie. Habitués comme nous le sommes à des réalités si voisines de la chimère, nous ne consentirons guère à nous laisser intéresser, émouvoir par une construction chimérique basée sur ces mêmes réalités, à moins qu'elle ne soit vertigineuse. Une " anticipation, " qui n'est point géniale, passera pour un amusement assez puéril. Et c'est la tare d'un grand nombre de ces romans dits " scientifiques " qu'ils nous paraissent inspirés, la plus souvent, d'une " actualité " un peu froide et déjà vulgarisée par la lecture des journaux.

Je doute, au surplus, que les plus subtiles, les plus audacieuses des divagations futuristes soient jamais la source d'aventures plus passionnantes que celles de Sindbad le Marin, ou celles du divin Ulysse " qui, en son âme, avait subi des maux innombrables, dans les combats des hommes et sur les mers dangereuses ". D'où viendra donc au conteur moderne, qui se croit en possession d'une matière absolument neuve, l'incomparable étrangeté de son récit ? Machines pour machines, celles de la

fable valaient bien, pour l'usage qu'on en fait dans un roman, les dernières inventions de nos ingénieurs. Et la mécanique d'aujourd'hui n'a rien produit, je pense, qui fasse oublier ce mobile réseau dont Vulcain, à la grande hilarité des immortels, sut emprisonner son épouse adultère. Les aéroplanes perfectionnés que M. Maurice Renard met en scène dans *le Péril Bleu*, ou le dirigeable invisible qui voiture par les airs ses farouches *Sarvants*, n'ont pas de vertu plus singulière qu'on n'en voyait à ces tapis volants, capables de porter, avec la rapidité de l'éclair, les héros des *Mille et Une Nuits* au lieu de leur désir... Est-ce que, sur le chemin de sa découverte, l'anticipateur va rencontrer des conjonctures sans précédent, des épisodes dramatiques sans nul équivalent dans l'expérience humaine ? Le docteur Lerne échangeant la cervelle de Doniphan Mac-Bell contre celle de sa chienne Nelly, ou bien enfermant l'intelligence et les sentiments de son neveu Nicolas Vermont dans la boîte cranienne du taureau Jupiter, — qu'est-ce d'autre et de plus que l'opération magique pratiquée par Circé sur les compagnons d'Ulysse ? " Et ils avaient la tête, la voix, le corps et les soies du porc, mais leur esprit était le même qu'auparavant "... Ailleurs, Nicolas Vermont, cherchant à dépister les secrets de son oncle, s'égare dans la serre où le docteur Lerne s'essaie à greffer entre eux les animaux supérieurs et les plantes ; et le voici devant un bosquet d'arbustes vivants : " D'abord ils n'avaient pas remué, et nul vent ne souffla, j'en suis certain ; et puis, quand ils s'agitèrent, ce fut dans tous les sens. Leurs palmes se balancèrent très doucement... il me sembla même entendre... mais je ne le jurerais pas. — Oui, les arbres se balançaient en se rapprochant à toutes les oscillations, et soudain ils s'agrippèrent l'un l'autre de toutes leurs mains aux doigts verts, et s'étreignirent convulsivement, rageurs ou tendres, pour la bataille ou l'amour, que sais-je ? c'est le même geste, brutal toujours. " Or, en lisant ces lignes de M. Maurice Renard, nous nous rappelons ce que Dante raconte : qu'il se perdit

avec l'ombre de Virgile dans une forêt infernale aux arbres humains ; et ceux-ci se tordaient, s'enlaçaient, se contorsionnaient hideusement. Lorsque Dante brisa l'une des branches vivantes, le sang jaillit du tronçon et l'âme de ce corps damné se plaignit et gémit longuement...

Non, ce n'est pas dans un agencement, dans une accumulation de faits anormaux ; ce n'est pas dans le spectacle d'une réalité évoluée, d'un monde transformé, que l'anticipateur trouvera l'insolite beauté qn'il poursuit. En bornant sa recherche à l'affabulation matérielle — si ingénieuse et raffinée que soit l'induction qui la lui dicte — en surenchérissant sur les motifs extérieurs d'étonnement, il ne fera que transposer, dans l'ordre des causalités tangibles, tels ou tels formes et symboles du merveilleux mythologique.

Mais ce merveilleux mythologique n'entretenait avec l'homme que des rapports éphémères et fortuits, Il concernait sa destinée future plus qu'il n'intéressait sa condition présente. Et, s'il troublait l'ordre terrestre, par des interventions répétées, il n'en altérait pas le cours normal. Enfin, il pouvait être, dans une certaine mesure, conjuré par des pratiques pieuses, éludé par la force d'âme ou par l'incroyance.

Le merveilleux scientifique, au contraire, nous fait assister à l'avènement d'un ordre nouveau, décisif, durable, inéluctable. Ce n'est plus l'étoffe dont les songes sont faits ; c'est le tissu même du réel. Il émane de l'homme. Il est en relation vitale avec lui. Il modifiera profondément sa nature.

Voici donc le point où l'anticipation prend sa tournure et reçoit sa qualité romanesque. Un *pathétique neuf* naîtra des réactions d'un homme nouveau en présence de phénomènes inconnus. Comment se fera, pour l'homme, le passage d'aujourd'hui à demain ; de quelle manière s'effectuera son adaptation à des conditions inédites d'existence : tel est le sujet où s'engage, bon gré mal gré, un romancier comme H. G. Wells ou M. Maurice Renard. La fantaisie de leur point de vue, la

vigueur de leur intuition, l'originalité de leur péripétie nous captiveront dans la mesure où elles servent et guident *un pressentiment psychologique.*

Cette liaison féconde du roman psychologique avec le roman d'aventures à merveilleux scientifique ; cette main-mise hardie sur le vaste *champ romanesque* qu'offre au créateur de caractères toute forme du roman-feuilleton, — il faut avouer que M. Maurice Renard ne l'a point réalisée. Il accumule les épisodes, sans parvenir à nouer une situation tragique, à susciter des âmes capables de refléter le drame, d'en prendre conscience, de s'y mêler activement, d'y risquer un gros enjeu. A maintes reprises, dans le *Péril Bleu*, l'auteur semble avoir entrevu son sujet, mais il passe outre. Et quand, décrivant les ravages exercés par les Sarvants sur Mistraël, il écrit (p. 116) : " Le moyen âge revivait. Les légendes glissaient d'âtre en âtre. Certaines oubliées depuis des siècles, ressuscitaient on ne sait comment. Elles s'étaient infiltrées jusqu'à Mistraël, et mêlaient leurs chimères aux logiques des raisonneurs, " nous ne pouvons nous empêcher de penser que c'est là précisément l'indication de ce qu'il aurait fallu développer... L'exemple du *Docteur Lerne* est encore plus frappant. Le but poursuivi par le savant, c'est : l'échange des personnalités sans échange des cerveaux. Ses expériences l'amènent à cette première certitude : que le cerveau humain se décharge presque totalement dans une plante. Dès lors, nous le voyons céder de plus en plus fréquemment, de plus en plus avidement, à la curiosité, à la passion de se dépersonnaliser, dût-il courir le risque de passer tout entier dans l'objet de sa contemplation, de s'échapper de lui-même définitivement, de perdre sans retour son identité. Il semble que l'auteur tienne là un thème psychologique inexploité, et susceptible d'engendrer quelque situation d'un pathétique humain. On songe aux conclusions qu'eût tirées des mêmes prémisses un Edgar Poë. M. Maurice Renard, lui, se détourne de l'analyse intime pour donner ses préférences à l'anecdote

pittoresque, à l'effet le plus sensationnel. Tout son livre aboutit à cette médiocre farce : l'âme de Lerne se déchargeant dans le mécanisme d'une voiture automobile, laquelle réagit désormais spontanément, à la façon d'un animal doué d'instinct, d'intelligence et de volonté !

Quelles que soient, cependant, leurs lacunes et leurs insuffisances, on ne lit pas sans plaisir les deux volumes abondants de M. Maurice Renard. Ils nous agitent l'esprit. Ils donnent le branle à l'imagination. Même s'ils manquent le but, ils ont pour eux ce charme et cette vertu, auxquels je ne puis rester insensible, de s'efforcer à l'*invention*...

***

Est-il rien de plus beau qu'une histoire inventée ? rien de comparable au don merveilleux du conteur arabe ? rien de plus ému, de plus exalté, de plus libre que l'attente où nous tient suspendus un long récit bien composé ?

Ceux-là me comprendront qui connaissent la passion de lire, et cherchent dans la lecture un prolongement de leur propre existence ; ceux qui, détachés d'eux-mêmes, ont suivi les héros des romans, s'engageant avec eux dans toutes leurs erreurs, parmi leurs diverses amours et leurs variables fortunes ; ceux qui trouvèrent aux livres cette vertu de *changer la vie*, dont parle Rimbaud. Perfide comme le goût des voyages, il est sans doute corrupteur, mais non point frivole à mes yeux, — peut-être le moins frivole de tous — cet appétit des hommes pour des récits où l'homme est révélé, selon toutes les disponibilités de sa nature incertaine, et dans toutes les postures, au contact d'événements imprévus et sans nombre ; où la vie est feinte plus vivace, plus copieuse, plus étrange que ne l'avaient rêvée des cœurs paisibles. Dans l'attention qu'elle prête au récit, l'âme se dilate et se multiplie. Elle a déjà découvert et fait siens mille sentiments, mille actions, mille aventures. Mais elle se prépare à l'accueil de cette chose qui n'a pas été dite, qu'elle

ne connaît pas encore, qui tout à l'heure arrivera et qui sera la plus surprenante, la plus enivrante de toutes, parce qu'elle s'ajoute, la dernière, à la somme du possible...

* * *

Une imagination pure, et qui prend sur le monde la plus large ouverture, n'est pas aujourd'hui sans exciter quelque dédain. L'invention gratuite déconsidère le dramaturge ou le romancier qui s'y adonne. Au titre de *drame* ou de *roman* il faut joindre l'épithète par où s'accuse une intention précise de l'auteur. Et ceux qui font simplement profession d'imaginer des histoires pour le plaisir d'autrui sont, en général, de grossiers esprits dont la visée ne va pas au-delà de capter, par les plus basses flatteries, la faveur du commun.

Dans les comédies et les drames qu'on nous donne pour " littéraires ", et qui s'adressent au public " cultivé ", la véritable *création* fait à peu près défaut. Le " sujet " étant considéré comme chose vulgaire, seul le développement — entendez : la *théorie* dont le drame lui-même n'est que le prétexte — importe. Ce ne sont qu'analyses plus ou moins ingénieuses et subtiles, qu'explications, commentaires, conversations... Un minimum d'action semble être ici recherché comme le comble de l'art. Nulle péripétie ne vient saisir les personnages, les porter plus loin qu'eux-mêmes et que ces deux ou trois sentiments qu'ils ressassent et dont ils s'amusent. Rien d'implacable ne les menace. Le drame n'exerce par son droit sur les caractères; il ne reçoit pas d'eux sa puissance. Des éléments humains, pour ainsi dire en suspension, ne parviennent pas à se cristalliser en caractères. Ce qui leur manque, c'est un choc, par quoi les événements fécondent la puissance humaine : c'est l'attouchement de l'imagination créatrice. Tout s'oppose au drame et l'ajourne. Les personnages, qu'on y voudrait embauchés, ne pouvant pas le supporter, s'y dérobent, et l'éludent pas des raisons. Ils n'ont une apparence de réalité qu'en deçà de la vie. S'ils risquent un

acte, ils se décomposent. A peine ont-ils enté sur leurs discours un pauvre geste, les voici qui s'étonnent d'une telle audace, et longuement s'émerveillent de se trouver vivants. Personnages enfermés, sans expérience et sans contact avec le monde ; personnages d'une si petite capacité que le peu qu'ils contiennent de vie aussitôt leur remonte aux lèvres, se dépense sans avoir mûri, les quitte sans avoir servi. Drames sans élan, ni liberté...

* * *

Le mot *drame*, en lui-même, exprime quelque chose, qui est : action. Il nous aide à saisir l'essence, à fixer les limites du genre auquel il s'attache. Le mot *roman* désigne simplement : ce qui est écrit en langue romane. Et le temps et l'usage n'ont pas fait ce terme moins vague. [1]

Pourtant (il se peut bien que je me trompe, car mon érudition n'est pas grande), je ne crois point déraisonnable de rapprocher primitivement l'une de l'autre la notion du roman et celle d'un grand intérêt — de curiosité, d'émotion, d'admiration — provoqué, prolongé, renouvelé chez l'auditeur. L'époque où le roman naît est celle où le trouvère, ayant à divertir par ses récits des grands seigneurs blasés sur la tradition, altère les chansons de gestes en y introduisant des variantes et des additions que lui dicte sa fantaisie. Si l'on m'accorde ce point, je vois dans le roman à son origine un ample ouvrage, recevant son élan de la réalité et son charme de l'invention, ayant cette variété, cette abondance, ce foisonnement qu'il a lontemps retenus dans toutes les littératures, et que l'on voit encore aux

[1] Le mot *Nouvelle*, par quoi les Anglais désignent tout roman et les Français une " sorte de roman très court ", est déjà plus explicite. Littré définit la nouvelle " *un récit d'aventures intéressantes ou amusantes.* " Et il n'est pas sans intérêt de rappeler ici le sens premier du mot, son sens général, qui est : " le premier avis que l'on reçoit d'une chose, renseignement sur quelque chose de lointain, de caché, d'ignoré. "

productions populaires de nos jours. Le vieux roman mettait en scène des héros nombreux et de grande envergure. Un monde à leur taille s'ouvrait devant eux, plein de promesses à leurs convoitises, d'embûches à leur intrépidité, se proposant à leurs travaux, s'opposant à leurs entreprises. Ils y trouvaient de belles aventures.

Ce mot d' " aventures " enchante encore bien des esprits. Et puisque, tout à l'heure, j'ai parlé du drame, je dirai que ce mot d'*aventure* s'oppose assez bien à celui de *drame*. Il est doué, lui aussi, d'un grand sens, d'un sens révélateur. Il contient, peut-être, une esthétique du roman. De même que les idées d'action progressive et logique, de rapidité, de relief, d'économie et de limitation des moyens, se groupent naturellement autour de la forme dramatique ; ainsi la forme romanesque revendique pour siens le caprice, la profusion, le détour et *la longueur*. Et le mode de composition qu'elle admet — multiforme, ramifiée, souple comme l'onde musicale, et n'ayant en nul point son lieu de naissance et de ralliement — achève de l'opposer, non seulement au drame, mais à toutes les formes de récits qu'on nous donne aujourd'hui pour romans : contes, études, monographies, confessions, analyses, thèses, démonstrations, ou ce que Boileau, dans une lettre à Perrault, appelait déjà : poèmes en prose. Enfin, que le roman soit surtout propre à représenter *des aventures*, c'est ce que j'entends insinuer...

Je ne fais pas du roman d'aventures une variété, une spécialisation du genre romanesque ; je voudrais y voir le type même du roman, avec tous ses attributs et toutes ses puissances. Dans l'aptitude à narrer de longue haleine des aventures, je reconnais la *disposition romanesque* par excellence. C'est cette disposition qui m'intéresse avant tout : l'attitude, la posture du romancier devant sa matière, sans préjuger de la nature ni de la qualité de cette matière.

Ce qu'il y a d'admirable et de vraiment fécond dans le

roman que j'appelle, au sens le plus large et le plus poétique, roman d'aventures, c'est que *tout peut y arriver*. Tout ce que recèle l'inconnu peut y venir au contact d'une expérience humaine. Il utilise tout l'homme, et ne limite aucunement le jeu du possible. Il est le véritable instrument d'exploration et de découverte. Cette ardeur de l'imagination, cette soif du réel, ce culte de l'exubérance humaine, enfin cet amour aventureux du monde et de la vie, — ce sont autant de noms dont il faut baptiser le plus beau mouvement de l'esprit, celui qui nous porte à la rencontre et nous met dans la possession tremblante d'une vérité héroïque.

Mais, l'aventure, n'est-ce pas : *ce qui advient par cas fortuit ?* Toute une esthétique de l'illogique et de l'inconditionné va donc en découler. Certes, je vois bien jusqu'où m'entraîne mon propos. Et j'irai jusque-là. J'accueillerai, dans le roman, même le hasard. Il est ennemi du drame, dont il altère les proportions trop pures et rompt l'équilibre trop altier. Mais le roman, par mille articulations, se prête à tous les chocs. Et l'accident ne fait qu'y provoquer de nouveaux jaillissements. Oui, j'admettrai que des rencontres fortuites, des interventions presque surnaturelles, de tout ce que le vulgaire nomme "invraisemblance", quelque profonde nouveauté psychologique puisse surgir. La poussée du grand roman ne s'arrête pas aux limites du fantastique. Il tient compte de tout et ne rend compte de rien. Aspirant à la connaissance, il laisse, entre le monde et nous, une marge de mystère. Soutenant avec la création, qui pour lui n'a rien d'expliqué, un véritable démêlé, toutes les sortes d'intuitions et d'hypothèses lui sont permises. Il est pénétré de ce sens du merveilleux qui, seul, porte la réalité au degré de fiction où elle devient romanesque.

JACQUES COPEAU.

LE THÉATRE

Le Ménage de Molière de *M. Maurice Donnay* (Comédie Française). — Troïlus et Cressida de *Shakespeare* (Odéon).

On a dit des cinq actes du *Ménage de Molière* que c'étaient cinq *à propos*, et les admirateurs de la pièce ont jeté des cris indignés. Il n'y avait cependant pas lieu de tant s'offusquer d'un terme qui n'implique pas forcément le dédain et qui désigne avec précision cette sorte de pièce agréable dont le principal rôle est *emprunté* à un grand personnage historique. La figure de Molière est trop populaire, le peu d'anecdotes et de documents que nous possédons a fait les frais de trop de commentaires, de livres et de pièces, pour qu'on y puisse aisément trouver la matière d'une libre invention dramatique. Ou bien l'auteur est forcé de définir son personnage par ces traits et ces anecdotes que nous connaissons tous et qui ne nous ménagent plus aucune surprise ; ou bien il le suppose connu, et du coup il exclut de sa pièce le mobile central, l'âme agissante, de sorte que nous n'assistons plus qu'à une action dont le héros demeure à proprement parler absent. Le plus souvent, l'activité du spectateur consistera non pas à découvrir un personnage, mais à déterminer si le portrait qu'on lui présente ressemble ou non à celui qu'il a vu par ailleurs. Il n'éprouvera de joie que s'il reconnaît les traits qu'il s'était figurés ou s'il peut les parfaire sans les violenter.

En choisissant son sujet, M. Donnay s'est mis en quelque sorte sur le même pied que l'auteur d'un mystère religieux. Même servitude à l'égard de ses personnages et même gêne en face d'un sujet dont les ressorts sont d'un ordre surnaturel. Car

de même que l'intervention divine dans une action humaine nous semble destructrice de l'équilibre dramatique, de même celle du génie rompt toutes les lois de la psychologie de théâtre. On ne *représente* pas à la scène le génie ; on ne peut qu'y faire allusion. L'homme de génie ne saurait être le héros d'un drame ; il ne peut l'habiter ; il n'y paraît, si l'on peut dire, qu'en visiteur. La pièce n'est pas à sa mesure ; il peut se passer d'elle ; elle n'est pas faite pour lui, mais *à propos* de lui.

M. Donnay l'a bien senti et n'a pas tenté de dresser devant nous un portrait en pied de Molière. Il a choisi, dans la vie du poète, ce qui relève le moins directement du génie. L'histoire du mariage de Molière a plus d'un point commun avec l'histoire de bien d'autres mariages. En isolant, dans une période de onze années, six épisodes, on pouvait trouver assez de sentiments courants pour toucher le spectateur dans sa vie personnelle. Que Molière amoureux brave une ancienne maîtresse pour épouser sa fille ; qu'il surprenne sa jeune femme en conversation galante dans les jardins de Versailles ; que dans les combles du château il éclate en reproches violents ; que plus tard, l'empêchant de travailler, son impuissante jalousie le maintienne humilié derrière la fenêtre d'où il guette le retour d'Armande ; que dans le foyer du Palais-Royal, tandis qu'on joue les *Fourberies*, résigné et brisé, il affecte l'indifférence ; qu'enfin près du lit où agonise Madeleine Béjart, il se prête à une de ces fragiles réconciliations auxquelles on ne peut espérer de lendemain : rien dans tout cela qui ne soit d'ordre quotidien, rien qui nécessite la présence d'un homme exceptionnel ou qui la révèle. Rotrou pourrait remplacer Molière, la pièce n'en souffrirait pas. Je crois même qu'elle serait meilleure. Quand Banville met en scène Florise et Alexandre Hardy, il y a entre les personnages et l'aventure dramatique une proportion parfaite. Hardy peut tenir dans le cadre ; Molière, lui, ne le peut pas.

Evidemment il nous est possible, pendant un quart d'heure, d'imaginer Molière amoureux ou jaloux comme tout le monde.

Nous pourrions même ressentir une émotion assez forte à constater combien la grandeur de l'homme est peu de chose en regard des instincts élémentaires. Mais à mesure que les tableaux succèdent aux tableaux, notre gêne grandit. Il nous manque quelque chose. Nous ne pouvons admettre que tant de fois de suite, Molière paraisse devant nous en laissant son génie dans la coulisse. Non, ce n'est pas Molière qui pouvait aimer de la sorte. Cette jalousie dont on a voulu faire un des traits saillants de sa biographie et une des explications de son œuvre, est-il certain, est-il probable qu'elle ait occupé une si grande place dans sa vie ? L'imagination des commentateurs n'a-t-elle point cédé à un besoin d'amplification romanesque ? Nous nous figurons malaisément un grand homme subjugué si longtemps par un sentiment d'ordre tout négatif. On ne voit pas que dans son œuvre, Molière ait apporté à l'analyse des sentiments amoureux cette acuité et cette amertume où se reconnaîtrait un homme dont le cœur aurait été particulièrement blessé. Ses comédies ne font pas à l'amour une place plus grande que les lois du théâtre ne l'exigeaient. On n'imagine guère ce grand réaliste s'attardant et se complaisant à un sentiment fait pour les trois quarts d'illusion volontaire. Molière avait bien trop d'observation pour ne pas savoir ce que valait au juste une Armande Béjart. Même en tenant compte d'un désir obstiné des sens, même en n'oubliant pas les crises que ravive la vie en commun et le prestige que garde aux yeux de l'auteur dramatique la grande comédienne, on ne saurait supposer un Molière concentré onze années sur une même passion. La vie l'intéressait trop pour cela, et son cœur même devait lui être un trop attirant spectacle. Je veux bien qu'il ait été torturé par la présence d'Armande, mais je ne consens point qu'il ait été vaincu par elle. Alceste a bien fini par se reprendre. Et puis le *Misanthrope* n'est pas tout Molière ! *Don Juan* est-il donc une pièce de moindre envergure ? Un Molière n'est pas gibier de coquette.

M. Donnay s'en est tenu à la tradition. Il l'a fait avec tact, c'est-à-dire qu'il n'a pas poussé au romantisme et à l'éloquence les sentiments qu'il prête à Molière. Il y a même introduit des nuances qui nous paraissent timides, mais qui sont peut-être neuves chez les Molières qu'on nous a représentés jusqu'ici. La pièce entière marque un souci de discrétion et de respect ; le goût en est sûr, l'érudition consciencieuse. L'ensemble est terne ; il l'est d'inspiration et de parti pris, car cet alexandrin religieusement calqué sur celui de *Tartufe* ou de l'*Ecole des Femmes* interdisait, par son anachronisme même, tout frémissement, tout imprévu, toute acuité. On ne peut qu'admirer un si patient effort ; mais on sent aussitôt s'évanouir cette curiosité émue, cette avide attente que provoque le seul nom de Molière.

Ce je ne sais quoi que je voudrais connaître et qui devait former le plus intime de cette nature admirable, cette complexité d'un homme qui a connu les sociétés les plus diverses et les fortunes les plus opposées, tout cela ne peut s'exprimer en des vers sagement pastichés. Ce qui pouvait s'en dire en alexandrins, Molière l'a mis lui-même dans ses pièces. Ce que nous souhaiterions passionnément savoir, c'est ce qu'il n'a pas dit, soit qu'il ne l'ait pas voulu, soit que son art ne lui en ait pas offert l'occasion. Nous ne possédons rien des propos de Molière. Il n'est pas certain que sa conversation fût brillante ; il se peut qu'elle ait été gauche et avare de confidences ; mais à coup sûr elle devait abonder en mots drus, en jugements hardis ; on devait y saisir quelque chose de cette observation de la vie et de cette connaissance des hommes qui rayonnent dans chaque comédie, du *Dépit Amoureux* au *Malade*. Voilà ce que nous voudrions retrouver. L'ambition de M. Donnay ne visait pas si loin, et nous ne sommes pas en droit de lui en tenir rigueur. Il y a dans sa pièce d'agréables et gracieux épisodes. J'aime fort l'histoire du vieux Corneille qui malgré ses cheveux blancs, s'éprend comme les autres de la coquette Armande.

Celle-ci, importunée, lui fait croire que Molière est jaloux de lui. Le pauvre homme en est atterré ; mais se rappelant qu'il est l'auteur de *Polyeucte*, il fait violence à son vieux cœur et se pliant à la loi de l'honneur, il va promettre à Molière ahuri de ne plus lui donner sujet d'ombrage. On retrouve dans de tels traits, toutes les qualités de grâce et de délicatesse que l'on aime chez M. Donnay.

* * *

En vain le public se plaint : il a le théâtre qu'il mérite. On l'entend déplorer la pénurie de pièces intéressantes et la monotonie des programmes. Ce n'est là qu'affectation et que bavardage ; car dès qu'on lui demande, fût-ce de la simple curiosité pour une tentative intéressante, il n'essaie même pas de faire illusion sur son apathie. La pièce est jouée devant des fauteuils vides et disparaît après trois représentations. Les spectateurs sont las des sujets qu'on leur rabâche depuis quinze ans, c'est entendu ; mais ce qu'ils souhaitent, ce ne sont pas des pièces meilleures, ce sont simplement des pièces différentes, d'autres épices maintenant que celles-ci les écœurent. Quand donc le public qui se dit cultivé comprendra-t-il qu'il ne peut se laver les mains de ce qui se passe au théâtre, que la vie spirituelle du pays y est engagée, qu'il y va non seulement de son prestige et de sa dignité, mais de cette atmosphère générale qui, en France, est riche, délicate et savoureuse, mais qui pourrait bien quelque jour se trouver inopinément appauvrie.

Nous ne parlons pas cette fois d'Ibsen, mais de Shakespeare. L'Odéon nous offrait, monté avec grand soin, l'exquis *Troïlus et Cressida.* Ce n'était même pas une de ces œuvres qu'on peut affecter de savoir par cœur, *Hamlet* ou *Othello.* Non, c'était une pièce unique en son genre, où l'esprit satirique et la poésie se marient de la façon la plus délicate et la plus hardie, une pièce dont les pédants se sont offusqués, tant elle est vivante et libre, une pièce de Shakespeare inédite ou

presque au théâtre, et dont la force scénique a surpris ceux mêmes qui l'avaient le mieux lue.

Nul genre n'est plus stérile et lassant que la parodie. Le rire y est forcé et je ne sais quelle impression honteuse l'accompagne. On donne en quelque sorte son consentement à la salissure d'œuvres et de sentiments qu'on admire. Un Scarron, un Meilhac-et-Halévy sont trop souvent des calomniateurs qui supposent partout la bassesse. Rien de tel chez le Molière d'*Amphitryon* ou chez le Shakespeare de *Troïlus*. Si ces poètes s'amusent à ramener quelque demi-dieu aux mesures de l'humanité, ce n'est pas pour l'avilir, c'est avec une amitié familière et, si l'on peut dire, dans l'intérêt même du personnage. Le recul et la majesté de l'épopée ont doté les héros légendaires d'une solennité un peu distante qui fait que nous nous en approchons comme de personnes royales avec lesquelles la familiarité n'est pas de mise. Shakespeare nous rappelle que ce sont des hommes. Il lui arrive de nous enlever nos illusions un peu brutalement, mais jamais assez pour nous faire mépriser le personnage qu'il nous présente. Je ne sais pas, en fin de compte, si je ne préfère pas son Nestor qui radote en se caressant la barbe, à celui qu'on nous enseignait à vénérer en classe. Il est moins ennuyeux à coup sûr. Mais la satire fût-elle rude et sans merci, jamais la pièce n'est amère, tant elle est pénétrée de poésie. La figure de la perfide Cressida est tracée avec une délicatesse qu'on ne retrouve pas chez bien des héroïnes de pièces plus illustres ; et celle d'Hélène, bien qu'elle ne remplisse qu'une scène, est d'un enjouement voluptueux qui jette une sorte de langueur sur la pièce entière.

On n'insistera jamais assez sur ce miracle de l'imagination chez Shakespeare : les personnages, même épisodiques, apparaissent tout chargés de leur passé, et d'une vie plus riche que logiquement l'action dramatique ne l'eût exigé. L'auteur semble les avoir connus. Ce sont de ses amis auxquels il ne peut dans sa pièce distribuer que des rôles secondaires, mais

qui valent mieux que cela et sur lesquels il sait une foule de choses dont il ne lui convient pas de nous parler pour cette fois. De là cette impression d'abondance, et cette action directe d'homme à homme qu'a le personnage fictif sur le spectateur.

M. Antoine a monté la pièce presque intégralement. Il a reculé devant les scènes de la fin, devant le lâche meurtre d'Hector par Achille. Peut-être bien le public n'en eût-il pas toléré la hardiesse. Quatre siècles sont écoulés et cette pièce a gardé tant de force qu'on n'ose encore la jouer tout entière. Y a-t-il une plus haute démonstration du génie ?

JEAN SCHLUMBERGER.

D'une lettre que m'écrit M. Hamon, le traducteur de Bernard Shaw, j'extrais les lignes suivantes :

“ Vous demandez ce que signifie *traduction faite sur l'instance de l'auteur*. Cela signifie simplement que c'est Bernard Shaw qui nous a demandé de traduire ses œuvres. C'est lui qui tient à cette formule, parce qu'il tient à endosser la responsabilité de nous avoir choisis comme traducteurs...

C'est lui qui a bâti le château de Chenonceaux pour Rockfeller. Cette altération du texte est de Bernard Shaw lui-même. Il revoit la traduction française et en la corrigeant, modifie parfois son texte. ”

Dont acte. J. S.

NOTES

GIOVANNI PASCOLI.

Giovanni Pascoli qui vient de mourir à Bologne, le 6 avril dernier, âgé de 57 ans, occupait depuis quelques années la chaire de Carducci à l'université de Bologne. Ses principaux poèmes sont réunis en six volumes : *Myricae*, *Primi poemetti*, *Secondi poemetti*, *Conti di Castelvecchio*, *Odi ed inni*, *Poemi conviviali*.

" Giovanni Pascoli est le poète le plus grand et le plus original qu'ait eu l'Italie depuis Pétrarque ", télégraphie d'Annunzio au *Giornale d'Italia* à la nouvelle de sa mort.

Il nous paraît que d'Annunzio exagère, dans sa confiance d'être à présent tout seul " à renouveler pour l'Italie les vieilles tables des valeurs poétiques. "

Giovanni Pascoli fut simplement un excellent poète rural, chantre de la nature et des travaux des champs. Ses peintures précises à la fois et musicales des occupations de la fermière et de sa maisonnée, du balai, de la marmite, du van, du tamis, du pétrin, — témoignent de son émotion devant la beauté de la vie simple. A travers ces peintures, des paraboles frustes, des dictons populaires circulent comme il en sort de la bouche des paysans, de ceux qui vivent en contact assidu avec la terre maternelle, y puisant l'aliment et le confort de leur corps et de leur esprit.

Après le prêtre fidèle à Dieu, le soldat fidèle à la patrie, le paysan reste dans la société la figure la plus noble et la plus digne de respect, celui dont l'œuvre est la plus saine. Il vit loin des impatiences et des agitations indécises des foules. L'inclémence des fatales saisons le dispose à une résignation

active ; un obscur sentiment de cette inéluctable nécessité qui préside à la germination et à la maturation des semailles, lui enseigne l'obéissance aux dessins mystérieux de la Providence. Si la fortune lui sourit, si la grâce de Dieu ne l'abandonne, c'est un sage.

Voilà ce qu'a senti profondément Pascoli, ce qu'il a exprimé aussi purement qu'Horace. Il sait aussi bien nous dire pourquoi la mésange chante " bau, bau " quand le chasseur est près de la surprendre. Les humbles soins des champs, de la ferme, de la cuisine, rejoignent tout naturellement l'horizon de la plaine, de la montagne et de la mer, touchent le ciel. La poule qui rassemble ses poussins, la marmite qui bout, l'initient à la contemplation de Dieu et des mystères éternels ; par moments, à l'heure où les vains bruits de la terre s'apaisent, il écoute frémir autour de lui le grand secret épars :

Je l'entends dans les voix errantes,
Invisible autant que la pensée
Qui feuillette d'avant en arrière et d'arrière en avant,
Sous les étoiles, le livre du mystère.

Mais nul n'a mieux parlé de la poésie de Pascoli que Pascoli lui-même, dans ces vers :

Je suis une lampe, qui se consume
Suave.
La lampe, peut-être qui,
Pendant à la solive enfumée, regarde
Une vieille femme au rouet.

La lampe, peut-être, qui au repas du soir
Invite,
Qui fleurit le banc, et, calme,
Sur l'ample nappe s'étale
Comme sur un champ de neige la lune.

Ou plutôt, ne suis-je pas la lampe
Qui se balance
Devant une douce Marie
Et qu'alimente goutte à goutte
La foi humble de cent cabanes.

Ou celle-ci, voilée, qui, à ton côté
Te montre
Plus blanche que le blanc drap du lit
La femme qui dans son sein mûrit,
Assoupie, ta semence.

Ou celle dont les rayons enveloppent un berceau
— La barque
Qui, hissé le fanal de fortune,
Dans l'océan de l'être s'avance,
Se dodeline et gémit.

. . . .

Je suis la lampe qui se consume
Suave
Aux heures désertes et tardives
Dans l'ombre plus triste, plus lourde,
Plus propice, ô mon frère !

Les poèmes de Pascoli éclairent ainsi suavement un humble monde qui se dérobait jusqu'à présent à la lumière de la littérature italienne, et que négligeait la poésie plus altière de ses deux plus illustres contemporains, Carducci et d'Annunzio.

GIUSEPPE VANNICOLA.

*
* *

LE SALON DES INDÉPENDANTS.

Il n'est rien dont on soit plus cruellement puni que d'avoir supposé de l'intelligence à un peintre. Sitôt qu'on croit avoir fortifié sa position en expliquant le sens de sa recherche, il vous

inflige un éclatant démenti et fait savoir à tout le monde que vous n'avez rien compris à son affaire. J'avais essayé de découvrir une intention à la tentative des Cubistes : ils proclament dans ce Salon que ce n'est pas ça du tout et qu'on n'arrivera pas à démontrer qu'ils fassent autre chose que des absurdités. Le Fauconnier et Léger, deux premiers rôles, font porter, cette année, tout leur effort sur ce qu'ils appellent " l'utilisation de la fumée" ; c'est-à-dire que l'un, ayant à représenter la fumée d'un coup de fusil, accroche un prospectus dans le dos de son *Chasseur* et que l'autre, prenant pour sujet de son tableau *La Foule*, nous montre d'énormes colonnes de brouillard où flottent quelques chapeaux melons. Le Cubisme est mort, vive le Fumisme ! Il est sot de rire d'abord. Mais je leur ai fait assez confiance pour avoir gagné de rire maintenant.

Ce sont de pauvres gens.

A quoi bon critiquer leurs œuvres ? Je voudrais seulement décrire leur état d'esprit. — Ils prétendent penser ; à les en croire, ils sont des théoriciens ; l'intelligence en eux domine la sensibilité. Ils ont bien senti que, pour être neufs, c'est en intellectualistes qu'il fallait se poser.

Or voyons ce qu'ils appellent penser. Dans leur tête parfaitement vide un rudiment d'idée survient, un de ces germes élémentaires que tout homme habitué à réfléchir laisse dédaigneusement avorter. Mais dans leur cervelle il n'y a rien : aussi l'idée s'y dilate-t-elle, comme un gaz dans le cylindre d'un moteur ; aspirée par la place à remplir, elle s'enfle, elle les gonfle, elle les emporte en avant. Ils ne pensent pas, vous dis-je, ils tombent, la tête la première. Ils cèdent à leur propre néant. Ils sont entraînés par le vertige de leur pensée ; mais c'est le vertige du désert. Leurs idées sont des bourgeons rachitiques qui se développent jusqu'à devenir gigantesques, mais en conservant la laideur et l'infirmité de leur origine. Un tel tout-à-coup découvre que " ce qui a perdu la peinture c'est

la couleur " et il n'emploiera plus que la merde-d'oye. Cet autre comprend enfin — comment les siècles ne s'en sont-ils pas aperçus ? — que le but des arts plastiques est de représenter une assemblée nombreuse par un seul individu. Et ce troisième a pris la ferme décision de ne plus montrer les objets autrement que dans " les quatre dimensions de l'espace ésotérique. "

Plus leur idée est pauvre, plus ils craignent de la laisser se rencontrer avec d'autres. Il la leur faut pure, c'est-à-dire sotte. Ils évitent soigneusement tout ce qui lui est étranger et qui la nourrirait. Ils vivent dans la terreur de la voir contaminée. Ils s'imaginent que penser c'est savoir reconnaître tout ce qui n'est pas de la même couleur que ce que l'on a une fois conçu, et l'écarter, — que penser c'est s'en tenir à ce que l'on a posé et dépister partout, pour s'en garder, la possibilité d'être démenti. Aussi s'empressent-ils autour de leur idée, comme on les voit, la veille du vernissage, importants, affairés et jaloux, surveiller les copains pendant que le commissionnaire déballe leur informe envoi.

S'ils pouvaient, par quelque miracle, être admis à comprendre ce que c'est que penser ! S'ils pouvaient connaître cette force, cette aisance dans la concession, ce plaisir robuste avec lequel celui qui pense abandonne à son adversaire cette affirmation et cette autre encore, comme le pêcheur fatigue le poisson en lui donnant de la corde ! S'ils pouvaient soupçonner quelle liberté c'est que de penser, et comme il est plaisant d'avouer qu'on a tort, et comme cela est facile et gai, lorsque seulement on tient un peu de vérité !

Encore si de ces misérables principes, dont ils protègent avec un soin ridicule l'éclosion, ils savaient se servir ! Mais non. — Les principes doivent être pour un artiste ce qu'est la méthode pour un savant : un moyen pour atteindre une fin ; il faut les employer pour se conduire, non pour créer, — pour réaliser une invention, pour venir à bout d'un dessein, non pour

provoquer cette invention, pour faire surgir ce dessein. Or les Cubistes prennent leurs principes comme source d'inspiration ; ils les chargent d'imaginer à leur place, de jouer le rôle de la fantaisie qui leur manque. De là cette invention mécanique, bête comme un syllogisme, et ce fonctionnement à vide de la création qui *produit* à chaque instant n'importe quoi, simplement parce que cela résulte d'un n'importe quoi pris comme prémisse.

Mais pourquoi ne parler que des Cubistes ? En somme dans ce Salon ils sont peu nombreux ; leur bataillon n'est pas aussi compact qu'au dernier Salon d'Automne ; leurs toiles voisinent avec beaucoup d'autres toiles moins aggressives, plus sensibles.

Hélas ! les Cubistes sont déplorables ; mais tout ce qui les entoure est mort-né. Le malheur pèse sur la peinture contemporaine ; notre admiration est prise dans un dilemne où il faut qu'elle étouffe. Ou bien nous pouvons aimer des artistes harmonieux, pondérés, habiles et délicats comme Friesz, Girieud ou Marquet ; mais ils fleurissent dans l'ombre du passé ; leur équilibre ils ne le créent pas eux-mêmes, ils l'empruntent tout fait aux grands maîtres ; ils ne se tiennent debout que parce qu'ils n'avancent pas. Ou bien il nous fait choisir ceux qui avancent ; mais ils ont une démarche d'estropiés.

Si dans ce Salon les envois de Metzinger ne me donnaient, par des qualités certaines de couleur et par un soupçon d'intelligence, un frêle espoir, si je ne trouvais de quoi me plaire dans la noblesse amère et forte et dans la souveraine élégance de Dunoyer de Segonzac, si je ne sentais la bienfaisante confiance que continuent à m'inspirer, encore que toutes leurs toiles ne soient pas ici d'une égale qualité, André Lhote et De La Fresnaye, je penserais qu'après le merveilleux XIX[e] siècle, le moment est venu, pour ceux qui aiment la peinture, de se décourager définitivement.

J. R.

*
* *

AUGUSTE RENOIR, version française de *A. S. Maillet* par *J. Meier Graefe* (H. Floury).

Si quelqu'un a recherché les jeux du prisme, a joui du soleil et senti la lumière, c'est bien Auguste Renoir. S'il n'était pas absurde de faire encore des parallèles et de confronter des maîtres si différents, l'on pourrait placer Renoir en face de Carrière. Autant Carrière a aimé tout ce qui était dans l'ombre, j'entends dans l'ombre douce de la vie, autant Auguste Renoir a aimé tout ce qui s'épanouit, tout ce qui fleurit et mûrit au moment favorable du jour : les femmes, les roses, les fruits les plus gonflés et les plus mûrs.

Renoir, plus que personne parmi les vivants, a entendu la couleur comme une réjouissance. Ce que Théophile Gautier disait de Watteau : " Son œuvre est une fête perpétuelle " s'appliquerait, de nos jours, à l'artiste du *Déjeuner* et des *Baigneuses* mieux qu'à n'importe lequel des peintres. L'intérêt principal du livre de M. J. Meier-Graefe est de nous amener d'abord à concevoir comment un humble décorateur sur porcelaine comme Renoir parvint, dans un effort puissant de volonté, servi par un don admirable, à posséder cette maîtrise, à disperser dans deux ou trois mille toiles, qui sont autant de manifestations du bonheur de peindre, ce magnifique rayonnement de la lumière.

M. Meier-Graefe nous montre de quelle manière Renoir s'attarda, comme Manet pendant si longtemps, comme Monet à ses débuts, dans une période de " noir " due, en partie, à l'influence fougueuse et, dit fort bien l'auteur, un peu " animale " de Courbet ; puis comment, oscillant de Rubens à Delacroix, de Fragonard à Ingres, le créateur de tant de pages vivantes parvint à la pleine possession de son talent. La progression, depuis le *Ménage Sisley*, en passant par la *Loge de Théâtre*, la *Promenade*, les *Canotiers* et le *Moulin de la Galette* pour aboutir

aux *Baigneuses*, aux décorations finales, aux nudités si fraîches, aux natures-mortes savoureuses, aux scènes d'un gris un peu cendré de plein-air, est nettement visible.

"Jamais, dit M. Meier-Graefe, on n'a créé avec moins d'artifice. Si le génie de peindre s'est manifesté avec un élan tout spontané c'est bien chez Renoir. Mais, cet homme qui est fou de peinture comme Hokousaï était fou de dessin, a-t-il, pour cela, exprimé dans le désordre et sans choix tous les sujets? Il suffit de contempler un instant la vivacité de ce pinceau, la fraîcheur de cette palette, pour voir que, parmi tant de motifs qui le sollicitaient, Renoir a préféré, par-dessus tout, ceux qui semblaient lui apporter l'écho ou la représentation d'objets heureux, d'harmonieux paysages, de gestes souples et bien développés, d'enlacements délicats de beaux corps."

Renoir met la forme de la femme au centre de son art, dit M. Meier-Graefe. Cette forme n'est pas la forme morte des académies ; ce n'est pas non plus celle un peu grêle d'*Olympia* mais une forme saine et nue, épanouie avec orgueil sur un fond qui ressemble à un paradis. Des reins puissants, des dos nerveux et forts, des chevelures ruisselantes, des seins droits et altiers créent, au-devant de ces tableaux, une sensualité heureuse. La femme mêlée à l'herbe, confondue aux fleurs, la femme qu'on voit au milieu des fruits, voilà ce que Renoir a représenté avec une vigueur ingénue.

L'exaltation de son coloris ne s'en est pas tenue pourtant toujours à ces sujets mêmes, et M. Meier-Graefe nous montre avec quel bonheur et avec quelle fécondité inlassable ce lyrisme s'est manifesté à travers les portraits, les scènes d'intérieur et les paysages. "La bienheureuse force de vivre," voilà ce qui se dégage de l'étude très consciencieuse faite de l'œuvre de Renoir par M. Meier-Graefe. Il y a là plus d'une indication précieuse sur l'histoire de la peinture française depuis Manet. L'intérêt d'un tel livre est de montrer quelle place bien à part, bien spéciale et très haute un artiste comme Renoir, qui n'a

rien renié du passé mais ne craint rien de l'avenir, occupe dans une époque très discutée.

E. P.

*
* *

CHARLES GUÉRIN, par *M. Albert de Bersaucourt.*

Je pense qu'on lira l'importante étude de M. de Bersaucourt sur le poète Charles Guérin en goûtant le rare plaisir de se rencontrer devant de beaux vers harmonieux et tristes (il y a, comme il convient, d'amples citations) avec un guide sensible, qui a l'intelligence de sa sensibilité, qui ne gesticule point pour imposer son admiration, mais au contraire met dans son discours une discrétion confidentielle et cordiale, amicale — pour dire en un mot combien M. de Bersaucourt apparaît à la fois l'ami du poète et l'ami du lecteur... sans gêner jamais l'un ou l'autre.

Guérin resta toute sa courte vie le disciple d'Alfred de Vigny. Mais Vigny est un fort où Guérin est un faible — je parle du caractère d'après l'expression littéraire. Chez Vigny la tendresse consolatrice est lointaine pour son prochain comme pour lui-même. C'est le triomphe de l'ascétisme du pessimisme. Ch. Guérin est plus doucement douloureux pour lui-même et pour son prochain.

Ainsi l'anathème à la nature et à la femme, que clame Vigny pessimiste, n'est point du tout le fait de Guérin non moins pessimiste. Les textes, si bien choisis par M. de Bersaucourt et expliqués par lui avec un tact affectueux, nous montrent un poète qui s'efforce de bercer sa peine, sans fausse sentimentalité, sans trop d'apprêt du décor.

Mais ce que je préfère dans le délicat commentaire de M. de Bersaucourt, c'est le chapitre sur les poèmes d'amour. Guérin fut un passionné. Qu'il donne une transcription de la fameuse et inimitable *Colère de Samson*, soit ; elle a sa personnalité, un peu pâle. La personnalité de Guérin a une autre force de vie dans les vers purement amoureux qui, eux, ne sont

pas dans Vigny, du moins dans son livre, car pour l'homme... Je regretterais que ces vers-ci ne fussent pas recueillis d'anthologie en anthologie :

> ... *Encore un jour vécu pour rien !*
> *Mon bien-aimé, ce temps précieux, notre bien*
> *Se perd dans ton absence à des choses petites.*
> .....
> *Seule à présent, au coin du feu je reste assise,*
> *Pieds nus et n'ayant plus sur moi que ma chemise,*
> *C'est le tardif instant, dès l'aube réclamé,*
> *Où mon cœur peut se fondre en toi, mon bien-aimé.*
> *Je t'étreins fervemment de toute ma pensée,*
> *Ton amour m'environne et me tient embrassée*
> *Et me réchauffe mieux que l'ardeur du foyer.*
> ......
> *Que n'es-tu là, mon tendre ami, pour me saisir,*
> *Pour respirer le souffle ardent de mon désir*
> *Et m'emportant, muette, heureuse, inanimée,*
> *Me faire sangloter et mourir d'être aimée ?*

D'ailleurs ce sont des vers nostalgiques. Guérin ne chante ni la jouissance qui exalte au point qu'on se croit l'âme palpitante du monde, ni la possession de l'amante qui tromperait, éphémèrement mais sûrement, son pessimisme. C'est la faute du sort, dira-t-on, puisque l'amour qui emplit sa vie fut un amour contrarié, condamné au secret, rétréci par les circonstances.

M. de Bersaucourt a déjà publié un certain nombre d'études sur divers poètes contemporains, et tous ceux qui en furent l'objet se trouvent par quelque côté ou à quelque instant susceptibles d'être considérés comme poètes chrétiens. Il place évidemment Guérin parmi eux. Il dit nettement : " Guérin, catholique de cœur et de tempérament, ne pouvait être rassasié

qu'en Dieu. " Et en effet, n'est-ce point un chrétien qui s'exprime ainsi :

Seigneur, dis-je, votre œuvre est belle et voici l'heure,
Père infiniment bon et sublime ouvrier,
Où je voudrais des mots surhumains pour prier,
Des vers religieux et purs comme les psaumes
Qu'entonent sous le vent les pins aux vastes dômes.
Par un hymne de joie et d'adoration,
Rendre grâce à l'auteur de la création,
Oui, Seigneur !...

Toutefois Guérin, ici encore, se sépare de Vigny. La strophe implacable du

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures,

n'a pas d'écho chez notre contemporain. L'anathème silencieux à Dieu n'y est pas plus que l'anathème aggressif à la nature et à la femme. Guérin fut un homme perpétuellement malheureux de la vie même. Il tenta la consolation en Dieu, avec espoir que Dieu lui rende ses caresses. Il demandait à être aimé plus qu'à aimer. Et voilà, je m'en flatte, la vraie formule de la faiblesse de cet homme, faiblesse qui fit sa demi-grandeur poétique.

Donc, quand on dit de Charles Guérin qu'il fut un constant disciple inspiré de Vigny il faut entendre : par le choix des sujets, par le métier même du travail littéraire, par une certaine similitude de santé physique et morale. Guérin, pour trancher, c'est Vigny au féminin.

J'ai parlé d'un très beau poème d'amour dont j'ai cité quelques vers, et pour lequel je réclamais une place d'anthologie en anthologie. Ai-je besoin de la réclamer pour un autre poème que chacun connaît ?

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage.

Non, puisqu'il figure déjà partout. Relisez-le avec soin. Là, rien de Vigny. Tout est douceur, tristesse, consolation, réalisme clair, sensations sensuelles dont Guérin jouit en animal heureux et en homme conscient.

Ce fut un triste et long dimanche des Rameaux...

Voilà le véritable Guérin inoubliable. Ce n'est qu'une note, elle est magnifiquement à lui, celle de l'amitié chantée comme l'amour.

Je m'en venais vers toi depuis longtemps, ô Jammes
Et je t'ai trouvé tel que je t'avais rêvé.

Je souhaite que longtemps vive en la mémoire des hommes ce merveilleux poème à Jammes qui me suffit pour la gloire de Charles Guérin, et qui, analysé vers à vers, tracera de son auteur une très séduisante figure. Si quelques-uns s'en éprennent au point de vouloir connaître plus encore le poète, ce sera la récompense de son excellent biographe intellectuel, que ces curieux fervents se servent dans leur recherche du *Charles Guérin* par Albert de Bersaucourt.

LEGRAND-CHABRIER.

*
* *

SITES ET PERSONNAGES, *par Edmond Pilon.* (Grasset.)

Est-ce parce qu'Edmond Pilon écrivit, il y a quelque vingt ans, des vers, que je dirai qu'il est avant tout un poète ? C'est surtout parce que, depuis plusieurs années, avec un art exquis, il anime des sites et recrée des personnages, expliquant tantôt les personnages par les sites qui contribuèrent à leur formation, tantôt les sites par les personnages qui nous en ont laissé d'inoubliables images.

“ *Je n'étais pas en garde, ne m'attendais à rien*, dit Michelet, *quand la figure de* Jacques, *dressée sur le sillon, me barra le chemin.* ”

De ces figures "monstrueuses et terribles," je ne crois pas qu'une seule ait jamais barré le chemin à Pilon. Il ne se promène point par ces plaines désolées auxquelles des générations, à renfort de houes, arrachèrent leur pain qui ne fut pas toujours quotidien. Il leur préfère, — et je ne le lui reproche point, — les jolies vallées d'Ile-de-France, depuis les classiques et bleus horizons du Valois jusqu'aux romantiques retraites de verdure de la Vallée-aux-Loups et du Hurepoix. Pourtant, écoutez-le parler de la Champagne, de la Savoie, de l'Artois, de l'Italie, de la Hollande, de l'Angleterre, à propos de La Fontaine, de Mme de Warens, de J. J. Rousseau, de Rodenbach, de Voltaire, de Daniel de Foë. Pèlerin de la littérature à qui toutes les routes sont familières et qui, s'il n'a pas lu tous les livres, en a lu beaucoup, c'est grâce à lui que je me console de ne pouvoir faire ces voyages émouvants : il n'en est pas de l'Italie comme du Hurepoix.

Si *Jacques* ne se dresse point devant lui, il s'arrête longtemps, en revanche, à contempler Madame Greuze et Pauline de Flauguergues. Au dix-huitième siècle pastoral, voluptueux et sentimental, aux trente premières années du dix-neuvième siècle où les cœurs haut placés se consumèrent en passions violentes et mélancoliques, il ajoute je ne sais quelle fantaisie souriante, je ne sais quelle profonde sympathie. Je songe aux pages qu'il consacra à Madame Greuze et à Pyvert de Sénancour.

Par le souci scrupuleux de l'exactitude du moindre détail il se rattache à l'école la plus probe de nos historiens. Mais, ce qui lui appartient en propre, c'est cette émotion discrète, où l'on ne relève ni trace d'ironie ou d'indifférence, ni vain étalage d'érudition : on dirait d'un bouquet de violettes déposé, par une main pieuse, sur un tombeau.

Chez lui l'invention et l'inspiration conservent leurs droits. Il ne se soumet pas tant à l'histoire qu'il ne se sert d'elle. Elle est, pour lui, moins une fin qu'un moyen. Je ne me demande même pas si Mme de Brézé, si Virginie des Maldives ont jamais

existé : cela ne m'importe plus, puisqu'elles vivent désormais grâce à l'art de Pilon.

H. B.

*
* *

LA CHANSON DU VIEUX MARIN, traduction nouvelle de *Valery Larbaud*. (Nouvelle collection britannique, Victor Beaumont.)

« L'histoire, l'analyse et la critique de ce célèbre poème, dit M. Valery Larbaud dans sa préface, ont été assez amplement et bien traitées par M. Emile Legouis d'abord, dans *La Jeunesse de William Wordsworth*, et ensuite par M. Joseph Aynard dans son *Coleridge*, pour qu'il soit inutile de refaire après eux ce travail. Je renvoie le lecteur français à ces deux importants ouvrages. Je me contente de donner ici, avec les explications strictement nécessaires, des traductions littérales des principaux documents originaux qui jettent quelque lumière sur la genèse et la composition, sur les sources et sur la publication de la *Chanson du Vieux Marin*, ainsi que sur l'accueil qu'elle reçut des critiques. »

La traduction elle-même est belle et aisée. On s'étonne de trouver dès 1798, porté à un excès qui ne sera pas dépassé, ce goût de la légende et du surnaturel dont vivra une bonne moitié du lyrisme anglais pendant tout le dix-neuvième siècle.

Le décor préraphaélite est déjà tout développé. Qui n'a vu chez Burne-Jones ces « hommes tout lumière, ces hommes séraphins sur chaque cadavre debout. » Chose curieuse : ce poème par lequel Coleridge inaugurait un mouvement qui devait être si national, la critique n'y voulut voir qu'influence étrangère. « La tentative d'un Hollandais pour atteindre au sublime allemand, » écrit Robert Southey en 1798 ; « L'extravagance d'un poète allemand atteint de folie, » dit l'*Analytical Review*. N'en va-t-il pas toujours de même auprès des puristes, chaque fois que paraît une œuvre réellement neuve et puissante ?

J. S.

*
* *

LE MERVEILLEUX VOYAGE DE NILS HOLGERSSON, par *Selma Lagerlöf*, avec une introduction de *Lucien Maury* (Perrin.)

Heureux pays que la Suède, heureux enfants des écoles qui ont pour livre de lecture, de géographie et de leçons de choses ce délicieux conte de fée. Ce fut, en vérité, une idée charmante que de demander à Selma Lagerlöf un manuel scolaire. Avec quelle fantaisie, quelle richesse et quelle émotion l'auteur de *Gösta Berling* s'est acquitté de sa tâche ! Le petit Nils transformé en gnôme pour punition de sa paresse, est emporté par les oies sauvages qui le font voyager d'un bout à l'autre de la Suède. Paysages, légendes, vie des hommes et des animaux, il apprend à tout connaître au cours de ses merveilleuses aventures. Rien de didactique dans ce livre. Tout y est charme, ingéniosité, délicatesse. Les souvenirs historiques se parent d'assez de fantastique pour demeurer à jamais dans la mémoire de l'enfant. Les animaux n'ont pas cet anthropomorphisme puissant joint à cette sûre connaissance de la nature qu'on trouve chez Kipling ; mais Selma Lagerlöf les peint avec une justesse plus familière et plus directe. Parmi les légendes, les unes sont anciennes, d'autres sont inventées par l'auteur : on ne les distingue guère tant elles s'unissent avec bonheur pour donner un sens profond aux créatures et aux paysages.

Envions les écoliers suédois et n'ayons pas de repos que nos enfants ne connaissent l'équivalent d'un tel livre.

J. S.

*
* *

M. MAURICE BARRÈS ET MONTAIGNE.

Aux pages 109 et 110 du *Greco*, dont une réédition paraît chez Emile Paul, M. Maurice Barrès, parlant des " grands intellectuels d'Israël, " fixés à Tolède, écrit :

"Tel fut l'éclat de leur science que le nom de Tolède éveille, dans la conscience du peuple dispersé, des souvenirs aussi puissants que Tibériade et Jérusalem. Ils parcouraient la terre et la mer pour visiter toutes les communautés, depuis la Provence et le Languedoc, jusqu'à l'Egypte. Ils critiquaient les idées des chrétiens, ou mieux, les idées des hommes du Nord, et parce qu'elles contrarient leur façon héréditaire de sentir, ils enseignaient qu'elles contredisent la raison. "

Et la dernière ligne de ce paragraphe nous renvoie à la page 186 de l'appendice, où nous trouvons la note suivante :

" On pourrait méditer ce fait, avancé par quelques-uns, que la mère de Montaigne, Antoinette de Pouppes ou Antoinette Popez, descendait de ces grands Juifs tolédans. Elle est, dit-on, une Juive portugaise, une fille de ces Juifs portugais qui se tiennent pour une aristocratie parce qu'ils sont expulsés d'Espagne. Mais qu'y a-t-il là de certain ? Ce ne sont que des conjectures excitantes. Après réflexion j'efface une note que j'avais mise ici, trop à la légère, dans une édition précédente. Je prétendais reconnaître dans Montaigne " un étranger qui n'a pas nos préjugés. " J'osais dire qu' " avec une éducation plus solide et une formation aristocratique, Montaigne, c'est au fond, le tempérament d'Henri Heine. " Il y a là un problème que je ne suis pas en droit de résoudre contre un grand écrivain français. "

On ne verra pas sans plaisir, dans l'importante déclaration que nous enregistrons ici, M. Maurice Barrès induit par la réflexion, et par une salutaire réaction du bon sens contre les imprudences du " point de vue français, " à répudier les " conjectures excitantes " que sa passion lui persuadait sans doute d'utiliser.

J. C.

*
* *

VIRILITÉS, (Maximes et pensées de Napoléon Bonaparte) avec une introduction de *Jules Bertaut.* (Sansot.)

Puisque l'éloquence, que ce soit celle de la tribune, de la chaire ou des salons, intéresse de moins en moins les écrivains et joue un rôle de plus en plus effacé dans la vie publique, les mots historiques, les mots illustres, les mots à citer ont perdu le plus brillant de leur lustre et leur plus bel emploi. Comme ces aphorismes ne sont le plus souvent ni très profonds ni très justes, ils ne font leur effet que dans le rapide mouvement d'un discours. Ils paraissent creux à la lecture. Ajoutons que, séparées du contexte ou dépouillées du récit où elles devaient s'encadrer, ces "pensées" de Napoléon semblent souvent plates ou gratuites. Elles prennent en tout cas une apparence générale et abstraite qu'elles n'avaient sûrement pas à l'origine. Comme aucune date ni référence ne les accompagne, on ne peut distinguer une parole qui remonte aux guerres du Consulat d'une autre prononcée à Sainte-Hélène. Voilà qui importerait pourtant, car telle affirmation qui ne serait que bravade dans la bouche d'un jeune homme, prendrait chez l'homme mûr un poids singulier.

Pour vivre d'une vie absolue et détachée de toute circonstance, il faut à une maxime une rare plénitude. On ne supporte pas cette sorte de lecture plus d'une page ou deux. Les aphorismes de Napoléon ont sur ceux de tel écrivain l'avantage que même utopiques ou absurdes, ils conservent cet intérêt qui s'attache à tout ce qui vient d'une nature vraiment puissante et dominatrice. On en trouve d'ingénieux :

"Les affaires interminables sont celles où il n'y a pas de difficultés."

" Il n'y a que deux leviers pour réunir les hommes : la crainte ou l'intérêt. Toute grande révolution doit procéder par

la crainte, les intérêts mis en jeu n'amènent point de grands résultats."

D'autres sont cyniques :

" Pour être heureux, le mariage exige un continuel échange de transpirations."

Il en est qui jettent une lumière assez belle sur la morale militaire de l'empereur :

" Il n'est rien qu'on n'obtienne des Français par l'*appât du danger*. Il semble leur donner de l'esprit."

" Les généraux qui gardent des troupes fraîches pour le lendemain d'une bataille sont presque toujours battus."

Il y en a enfin qui déconcertent chez ce grand conquérant :

" La guerre va devenir un anachronisme. La civilisation, croyez-moi, prendra sa revanche... Les victoires s'accompliront un jour sans canons ni baïonnettes."

J. S.

LES REVUES

Revues Françaises

Le tome XXVIII de *Vers et Prose* (Janvier-Février-Mars) nous apporte une série de poèmes de M. Pierre Louys : *La Forêt des Nymphes.* Ce sont dix sonnets ouvragés, dont un art parfait règle l'ordonnance, dont la dure maîtrise, comparable de très près à celle d'un J. M. de Heredia, ne laisse que peu de champ à la sensibilité poétique. De petits tableaux, vignettes ou culs-de-lampe profondément gravés, se résument au tercet final :

Stulcas, la lune est pure et sur le ciel plus clair
Notre bouc irrité par le vol du vampire
Se cabre dans l'orgueil d'échapper à la nuit.

. . . .

Puis détournant les yeux vers sa douteuse épaule.
Elle, de ses doigts longs comme des fleurs de saule,
Tord ses cheveux obscurs d'où ruisselle la nuit.

. . . .

Nul ne verra-t-il plus de l'Olympe à l'Œta
La cérulée Iris arquer son triple voile ?

Dans ces vers, d'un goût aimablement païen, M. Pierre Louys s'est plu à reprendre quelques-uns des motifs familiers à M. Henri de Régnier :

Des sylvains et des pans se souvient-elle encore
Qui troublaient tout le bois de leurs bonds turbulents ?

Un soir, avec le thyrse et les tambourins blancs,
La danse des pieds nus a suivi Terpsichore.

Solitaire, et pleurant la sève de ses yeux,
L'hamadryade aux vents livre ses mains rameuses.
Les fleurs ne meurent plus du repos des dormeuses.
Le chêne se verdit d'un lierre injurieux.

Soudain, sautant l'eau vive au gué des pierres plates,
Le Chèvre-Pieds lascif qui tremble sur ses pattes
Etreint le corps flexible, arborescent et frais.

Il le courbe, et la nymphe hostile se révulse
Quand le frémissement fugitif des cyprès
Répond au frisson bref de l'Ægipan bisulce.

Au même numéro de *Vers et Prose*, un brillant sommaire réunit les noms de Francis Vielé-Griffin, André Gide, Hugues Rebell, Henri de Régnier, Gustave Kahn, René Ghil, Paul Adam, Laurent Tailhade, Saint-Pol-Roux, Paul Fort, — auxquels vient s'ajouter celui d'Anatole France, avec un de ces légers dialogues philosophiques, dont la verve nonchalante, le ton uni et distant ont été depuis longtemps vulgarisés dans le journalisme par M. Nozière.

*
* *

Nous signalons avec plaisir, dans *La Semaine Littéraire* du 6 avril, un article de M. Camille Mauclair sur *La crise de la critique.*

“ La haute critique, écrit M. Mauclair, est une création très supérieure à un roman ou à une statue d'un mérite moyen, et il faut entendre par création toute œuvre capable de réunir un nombre considérable d'énergies, d'excitations à penser, de méthodes fécondes, tout travail susceptible d'augmenter l'activité de l'esprit. Au demeurant, il y a nombre d'exemples de

critiques capables de créations *imaginatives* auprès de leurs créations *intelligentes* : un Baudelaire est aussi créateur dans sa critique d'art que dans ses poèmes. ”

Et plus loin :

“ Le critique doit surtout être un homme d'une impeccable probité : et non seulement de cette probité élémentaire qui exclut tout mensonge, tout trafic d'influence, toute mauvaise foi, mais encore de cette probité supérieure qui est la volonté d'aimer. Il ne suffit pas d'être une intelligence éclectique, impartiale, placée devant le tumulte des idées et des sensations d'une époque avec le sang-froid d'un pilote sur une passerelle ou d'un joueur devant un échiquier, de faire abstraction de ses propres inclinations pour rendre justice à tous les tempéraments valeureux, et d'établir froidement, avec l'acuité et la sécheresse de la logique, une table des valeurs : ce jeu, qui peut atteindre à la passion, restera fidèle et inefficace si le critique, de plus, n'est pas un homme profondément bon, s'il n'aime pas. Car on ne fait comprendre qu'en faisant aimer, et on ne comprend qu'au degré où l'on aime. ”

M. Mauclair conclut en ces termes :

“ L'un des crimes les plus graves des prévaricateurs aura été de créer la défiance entre le producteur et son ami naturel, le critique loyal. L'heure est venue d'une réconciliation entre ces deux hommes. La probité et la clairvoyance sont des valeurs sur le marché des idées tout autant que le snobisme et l'effronterie : le jour où le public comprendra — et il commence déjà à le comprendre — qu'on lui vend une opinion falsifiée et qu'on lui présente partout, sous couleur de critique des idées modernes, le prospectus d'une association d'intérêts privés, la parole d'un homme refusant de mentir et de se vendre deviendra une denrée inestimable. Tel qui aura longtemps végété, disant la vérité pour cent personnes, se trouvera tout à coup investi d'une autorité morale éclatante. Ce sont des hommes de cet ordre que les artistes doivent dès maintenant rechercher avec

ferveur comme des alliés naturels, sachant leur parler de la tradition, du génie national, des maîtres morts, des obligations morales de leur caste, et capables de baliser les grands courants impétueux de la production. C'est par la reconstitution de quelques cercles d'intimes et de fidèles étroitement solidaires que l'opinion, déroutée et démoralisée par la réclame, retrouvera de la cohérence et de la force, comme au temps où la grande presse n'existait pas, et où quelques penseurs suffisaient à rallier tous les talents à une doctrine, expression intégrale et pure du génie de la race. "

* * *

L'avant-dernier numéro de l'*Œuvre*, publication mensuelle se rattachant à l'entreprise dramatique de M. Lugné-Poé, contient, avec des illustrations de Dresa, Segonzac, Boussingault, René Piot et Paul Iribe, une note de M. Lucien Marel sur Georges Ancey, de courtes études de M. Paul Grosfils sur Bernard Shaw et de M. Jens-Pedersen sur Herman Bang, un article de M. Jean-Jullien, *les Attractions*, dont voici la judicieuse conclusion :

" En débarrassant une œuvre dramatique de toutes les superfluités dont on l'entoure aujourd'hui : décor, mise en scène, costumes et toilettes, vedettes vraies ou fausses, musiques, danses, etc... on est surpris de voir le peu qu'il reste. — Il est juste de dire que l'attention éparpillée n'en pourrait saisir davantage. — Sans retourner aux formes abolies, souhaitons donc l'avènement de la pièce moderne simple et forte qui toute seule soit une attraction. "

* * *

A la suite de l'audition donnée aux Concerts Colonne des *Tableaux Symphoniques* inspirés à M. Ernest Fanelli par le *Roman de la Momie* de Théophile Gautier, M. Pierre Lalo écrit dans *le Temps :*

*

" Gros événement aux Concerts Colonne ! C'est la première audition des *Tableaux Symphoniques* d'Ernest Fanelli, cet extraordinaire musicien que Pierné vient de découvrir dans la misère, tapant du piano dans les restaurants de nuit, copiant le jour de la musique, ayant renoncé depuis longtemps à toute ambition, conservant tout de même (avec un secret espoir, sans doute), les manuscrits de plusieurs importantes partitions d'orchestre écrites dans le feu de la jeunesse. A 52 ans, épuisé par une vie de privations, Fanelli a peine à soutenir la dure épreuve d'un début devant le grand public. Je l'aperçois dans une première loge : il fait pitié. La salle est archi-comble. Tous les curieux de Paris sont là, épiant l'œuvre inconnue, le sourire aux lèvres, prêts à se moquer. Œuvre étrange, qui fait songer tantôt à Berlioz, tantôt aux plus avancés de nos impressionnistes contemporains, quoiqu'elle date de 1883 (le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune* est de 1892) ; œuvre d'un réalisme puissant, d'un coloris violent, — solide, rude et âpre. — Un silence de mort a régné tout le temps de l'exécution. Et voici qu'une clameur immense s'élève dans la salle ; le public, l'orchestre, tout le monde est debout, applaudit et réclame l'auteur. Il arrive défaillant sur la scène, et se retire comme une bête traquée. Minute très émouvante... Qu'aurait fait un tel homme, s'il avait connu plus tôt le succès ? Et peut-être qu'après ce trop grand bonheur d'un jour, il mourra de faim demain ! On ne peut s'empêcher de songer à tout cela, et l'on manque de sang-froid pour juger cette musique. Cependant, malgré l'exagération, bien excusable, d'un enthousiasme inspiré autant par le roman de la vie de l'artiste que par son œuvre, on garde l'impression de quelque chose de grand et d'indiscutablement original. "

*
* *

La Grande Revue du 25 mars a publié un très intéressant article de Gunnar Heiberg : *Mes rencontres et conversations avec*

Ibsen. Sous la plume de M. Heiberg, dont le respect et l'admiration pour son modèle ne vont pas sans beaucoup de discrète et spirituelle ironie, les traits authentiques, les anecdotes bien contées font vivre une figure originale. On ne peut dire qu'après la lecture de ces notes Ibsen nous soit mieux connu, mais il nous devient plus familier. Maint passage de l'article serait à transcrire. De celui-ci, le dernier, une étrange émotion se dégage :

" ... Je me rappelle enfin une sombre après-midi d'automne, à Munich. J'avais dîné chez Ibsen, et je devais, le soir même, prendre le train pour rentrer en Norvège. Pour toutes sortes de raisons, j'étais d'humeur maussade et triste. Ibsen me reconduisit dans l'antichambre, et là, d'un geste bizarre, il me posa lourdement la main sur le cou, et dit avec son charmant sourire calme — je le devinais dans la demi-obscurité, et mon cœur tremblait : Maintenant, il faut que vous écriviez quelque chose de *bien*, Heiberg.

Je ne pus répondre autre chose que :

Oui, mais c'est bien difficile, si difficile d'écrire quelque chose de bien.

Il se tut, d'abord, mais cessa de sourire et retira son bras. Puis, grave, pensif, il dit :

Oui c'est difficile. C'est difficile d'écrire quelque chose de bien. "

* * *

Dans l'excellente *Revue critique des Idées et des Livres*, un article de M. Pierre Gilbert sur *Charles Pinot-Duclos* ; et *Racine à Uzès* par M. Charles Benoît.

* * *

Dans le *Parthénon* du 20 mars, *Le Théâtre de Musset*, par Alfred de Tarde.

* * *

La Revue Scandinave (Février) publie un article de M. Georg

Brandes sur *La France Moderne*, et une étude de M. Jean Blum sur l'écrivain danois Johannes V. Jensen, dont nous donnerons bientôt une importante nouvelle, *La Mère*, extraite de son volume intitulé *Singapore Noveller*.

*
* *

Entre autres rubriques, on remarque dans *La Vie Française* (n⁰ de Mars) une chronique du *Théâtre Lu* dont le titulaire est Mlle Marie Lenéru.

*
* *

Le ton des articles que contient *La Revue des Etudes Littéraires* est digne de ce titre modeste et sérieux. On lira, dans son numéro de Février-Mars, une étude précise de M. Maurice Godron sur *L'Art dans le Roman de Fromentin*.

*
* *

Revues Anglaises

Avec le début d'un roman de E. Temple Thurston, *The Antagonists*, et une étude documentaire de S. M. Ellis sur *George Meredith et ses parents*, la *Fortnightly Review* d'Avril contient un important article de M. Paul Seippel sur le "*Jean Christophe" de M. Romain Rolland*, dont voici les premières lignes :

"M. Romain Rolland est avant tout un écrivain indépendant, allant son chemin sans se soucier de savoir à qui il plaît ou déplaît. Et non seulement il vit en homme libre, éloigné des coteries et de ceux qui dispensent la réputation littéraire ; mais il paraît encore s'être fait un jeu de mettre contre lui les puissances. Dans sa terrible satire *La Foire sur la Place*, il a pilorié tous les puissants du jour en politique, en art et dans la presse, quelques-uns d'entre eux étant dessinés d'après nature et fort reconnaissables. Et il eut l'idée extravagante de faire son chemin lui-même ; de ne point considérer les avertissements

de ceux qui achètent et vendent la renommée. Le silence lui répondit. Pendant longtemps les grandes revues françaises ignorèrent complètement l'existence de *Jean Christophe* ; et pourtant *Jean Christophe* sera un jour, j'en suis persuadé, considéré comme l'un des livres hors pair de notre époque.

En dépit de la conspiration du silence, il a lentement et sûrement fait son chemin. A mesure que M. Romain Rolland progresse dans sa grande entreprise, il se sent entouré par un cercle toujours grandissant de sympathie. Ses premiers et ses plus chauds admirateurs, en dehors du groupe fidèle des souscripteurs aux *Cahiers de la Quinzaine*, ont été soit des anglais, soit des suisses de langue française. Il a connu la sensation stimulante de trouver une famille spirituelle ; à ceux qui la composent il donne beaucoup du meilleur de lui-même et de ses pensées, recevant d'eux en retour des dons pareils. Il m'a souvent dit que ces amis inconnus, dispersés par le monde, lui avaient donné le courage de poursuivre son dessein alors que le succès paraissait impossible... ”

*
* *

The English Review, dans son numéro d'Avril, donne le cinquième article d'une série intitulée *Among my Books* (Parmi mes livres) par Frédéric Harrison. C'est du drame et de la tragédie que s'occupe cette fois M. Harrison ; et plusieurs de ses opinions valent d'être signalées.

Sur Shakespeare, il écrit :

“ Bien qu'il fût le plus grand de tous les poètes, je ne suis pas du tout convaincu qu'il ait laissé la plus grande de toutes les tragédies, ni la plus grande de toutes les comédies. Pour la pure *tragédie* sous sa forme la plus haute, c'est à Eschyle que je donne la suprématie. Et c'est à Aristophane que je l'accorde, pour la *comédie* éternelle, dans son humanité la plus profonde. Il est vrai qu'il y a plus de poésie, plus d'acuité psychologique, plus de sagesse mystérieuse dans *Hamlet*, ou dans *Lear*, même

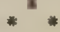
dans les *Sonnets*, que dans tous les autres drames qui existent ; mais pour ce qui est de la puissance massive, de la symétrie organique, je tiens qu'un type plus parfait de tragédie fut atteint dans la *Trilogie* et le *Prométhée Enchaîné.* "

Et plus loin :

" Je confesse ma conviction invétérée que la *Trilogie* d'Eschyle — par son intense concentration, la symétrie de son évolution, la majesté soutenue et plus qu'humaine de son accent — atteint une plus haute note de tragédie pure que même *Macbeth* ou *Othello*. Pour moi *Hamlet* est un inspiré et moderne *Livre de Job*, et *Lear* est une surhumaine *Apocalypse*. Pour la stricte et vraie *tragédie*, je m'en tiens à la *Trilogie.* "

M. Frédéric Harrison termine ainsi son étude :

" Nul retour au vieux drame classique n'est possible dans notre pays, ni dans notre temps. Les conditions mêmes de la scène attique ne pourraient être reproduites. Nous ne saurions endurer les pédantesques limitations de la scène française ; ni l'austère manière d'Alfieri, ni celle de Schiller, ne seraient assez brillantes pour amuser une génération qui demande à toute chose brièveté, rapidité et nouveauté. Mais si tous ceux-là appartiennent au passé et ne peuvent plus faire retour à la vie, du moins l'étude de leur idéal et de leurs méthodes est-elle la seule base d'un art qui se régénère. Si la tragédie doit jamais revivre, ce sera quand nous serons capables de distinguer la *poésie* de Shakespeare de ses vraies, de ses plus grandes *tragédies*, et quand nous aurons baigné nos esprits dans les immortels dramatistes d'Athènes, comme firent les français, les italiens et les allemands aux meilleures époques de leur drame. "



The Poetry Review consacre un numéro à *la Poésie anglaise moderne*. Six articles examinent et célèbrent diversement l'œuvre de *Robert Bridges*, *poète classique ; William Butler Yeats*, *le lyrique celtique ; T. Sturge Moore*, *l'Idyllique ; William Watson*, *le Poète*

des affaires publiques ; John Masefield, le réaliste en poésie ; Rudyard Kipling, poète de la réalité. Suit une “ appréciation ” sur John Drinkwater, avec un long poème de celui-ci, intitulé *The Fires of God.*

*
* *

Nous lisons dans le *Daily Télégraph* du 12 avril.

“ Tokio le 23 mars 1912.

Suivant la coutume japonaise, les cheveux de feu Otojiro Kawakami, père de la nouvelle école d’art dramatique au Japon et mari de Sadda Yacco, ont été déposés hier dans le caveau familial au Temple de Lengukaji, près du monument des “ Quarante Sept Ronin ”. Les cendres de l’acteur défunt ont été enterrées à Osaka, berceau de sa renommée.

A l’arrivée à la station de Shimbashi, de Sadda Yacco qui portait la chevelure dans un coffret de laque, enveloppé de crèpe, une foule énorme d’admirateurs et de célébrités théâtrales s’est portée à sa rencontre et l’a escortée solennellement jusqu’au Temple. Une série de représentations commémoratives commencera aujourd’hui au Théâtre de Hongosa où paraîtra Sadda Yacco elle-même.

*
* *

Revues Allemandes

Dans le numéro d’avril de la *Neue Rundschau,* Friedrich Naumann discute les résultats des dernières élections au Reichstag, élections qui furent impersonnelles, peu dramatiques, à peine animées d’une idée centrale, et où furent cependant dépensés plus d’efforts qu’en toutes les précédentes. Il est difficile pour un étranger de se faire une idée des caractères propres et des forces vives de la politique intérieure de l’Allemagne : cet article en expose le mécanisme et montre clairement quelle

importance cette énorme lutte de classes présente pour la culture générale.

Ces arrière-plans sociaux donnent aux livres d'Eduard von Keyserling un plus fort relief — précisément parce que toute tendance actuelle en est absente. Ces récits sont formés de la vie même de cette vieille aristocratie terrienne qui est forcée d'abandonner le pouvoir aux nouvelles classes montantes. Dans le numéro de mai de la *Neue Rundschau*, un essai posthume du poète danois Hermann Bang analyse les éléments que le dernier roman de Keyserling (*Wellen*, chez S. Fischer, à Berlin) doit à cette originé nobiliaire et qui font le charme secret de ces récits :

" La patience est l'âme même de la poésie de Keyserling. Une patience acquise et douce lui a enseigné à regarder les hommes et la vie. Le comte Keyserling ne juge personne ; il ne juge même pas la vie. Les événements sont modestes, si modestes que chaque page répand une tristesse douce et comme lumineuse. Le ton fondamental de sa poésie est un deuil attendri, un renoncement, un scepticisme douloureux qui s'assoupit, ce scepticisme dont une lignée d'aïeux dote dès le berceau ses derniers descendants, pénétrant toute chose sans la détruire et sachant considérer la vie pour ce qu'elle est : un convoi funéraire et bariolé. "

Dans ce même fascicule, signalons l'article où Moritz Heimann discute les publications posthumes de Tolstoï. Il en blâme la publication hâtive, confuse et dépourvue de plan, il en étudie la qualité d'art et se demande pourquoi ce sont précisément le *Cadavre vivant* et *La lumière qui luit dans les ténèbres* qui sont demeurés à l'état de fragments. " Il n'a pas pu tirer un drame de sa sainteté, pour les mêmes raisons qui l'ont empêché de transporter tout entière sa sainteté dans sa vie. Le Saint a combattu le poète, comme il a combattu l'époux, le père, le propriétaire, le philanthrope et le réformateur. Il aurait pu être un meilleur réformateur, il aurait pu

être meilleur en chacun de ses autres rôles, s'il n'avait pas été un saint. Le saint, comme le poète, est un inutile. Toute sa fonction sociale est de n'en pas avoir. Là est le paradoxe. "



Nommons encore les *Neue Blätter* publiées par Carl Einstein à Berlin. On y trouve des gravures sur bois de Matisse, de Lehmbruck, de Jourdain, des traductions de Claudel, deux Lettres de jeunesse de Philippe et quelques poèmes. On promet pour les prochains numéros qui paraîtront bimensuellement, des morceaux de Gide, de Suarès, de Péguy, de Larbaud.

Le Gérant : André Ruyters.

Imp. The St. Catherine Press Ltd. Bruges (Belgique)



LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

a publié en outre :

des poèmes et des proses de

La Comtesse de Noailles, Marguerite Audoux, Francis Vielé-Griffin, Charles Vildrac, Georges Duhamel, Georges Chennevière, Gabriel Mourey, André Baine, Jean Dominique, Henri Ghéon, Francis Jammes, Henri de Régnier, François-Paul Alibert, Léon-Paul Fargue, Saintléger Léger, René Bichet, Tristan Klingsor, Guy Lavaud, Henri Franck, Henri Aliès, André Spire, Lucien Marié ;

des romans, des contes, des nouvelles, des dialogues de

Francis de Miomandre, Jules Iehl, Henri Bachelin, Edmond Pilon, Alain-Fournier, Théodore Lascaris, Edouard Ducoté, Lucien Jean, Jean Richard Bloch, Pierre Hamp, André Ruyters, V.-M. Llona ;

des traductions de

George Meredith, G.-K. Chesterton, Lord Chesterfield, Coventry Patmore, Walter Savage Landor, Rainer Maria Rilke ;

des essais, des études, des notes critiques de

Michel Arnauld, Louis Dumont-Wilden, Louis Laloy, Jacques Copeau, Jules Romains, Legrand-Chabrier, Émile Guillaumin, Gaston Gallimard, Albert Thibaudet, Paul Valéry, Guillaume Apollinaire, Jacques Rivière, Marcel Ray, Félix Bertaux, Camille Vettard

---

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PUBLIE CHAQUE MOIS :

Une chronique de la littérature, par Michel Arnauld ou par Albert Thibaudet ;

Une chronique des poèmes, par Henri Ghéon ;

Une chronique des romans, par Jacques Copeau ;

Une chronique du théâtre, par Jean Schlumberger ;

ET

La Chronique de Caërdal,

par André Suarès.

ÉDITIONS DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Volumes in-8 couronne 3 fr. 50

LÉON-PAUL FARGUE : POÈMES

PIERRE HAMP : LE RAIL (LA PEINE DES HOMMES)

GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS, POÈMES

ONT PARU :

Volume in-8 couronne 2 fr. 50

COVENTRY PATMORE : POÈMES

(traduction de PAUL CLAUDEL, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par VALERY LARBAUD.)

Volumes in-8 couronne 3 fr. 50

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : LA LUMIÈRE DE GRÈCE

EAN RICHARD BLOCH : LÉVY

PREMIER LIVRE DE CONTES.

HENRI GHÉON : LE PAIN, drame.

FRIEDRICH HEBBEL : JUDITH

Tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par GASTON GALLIMARD et PIERRE DE LANUX.

ACQUES RIVIÈRE : ÉTUDES

(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, etc.)

G.-K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI

Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE

Drame en trois actes.

SOMMAIRE du No 39.

LEGRAND-CHABRIER : Le loisir de Cagliari.
LUCIEN MARIÉ : Suite pathétique.
PAUL CLAUDEL : L'Annonce faite à Marie (*Suite*).
HENRI DEBERLY : Hymne au Soleil.
JÉRÔME ET JEAN THARAUD : La Fête Arabe.
(*Première Partie*)

CHRONIQUES :

La Littérature par ALBERT THIBAUDET.
(Une thèse sur le Symbolisme).

Les Poèmes par HENRI GHÉON.
(*Ballades Françaises, Le Cas* Paul Fort, *Du Rythme en français, Le Cantique de la Seine, Laudes, La Pluie au Printemps*).

Les Romans par JACQUES COPEAU.
(*L'Invasion, Mademoiselle de Jessincourt*).

Le Théâtre par JEAN SCHLUMBERGER.
(*Le Redoutable, L'Assaut, Les Petits*).

NOTES par FÉLIX BERTAUX, HENRI GHÉON, EDMOND PILON, JACQUES RIVIÈRE, CAMILLE VETTARD :
Le poète Henri de Régnier à l'Académie Française. — *Le bel écu de Jean Clochepin*, par Léon Lafage. — *Auguste Rodin : L'Art.* — Exposition Félix Vallotton. — Œuvres de piano de J. S. Bach. — *Ma mère l'Oye*, de Maurice Ravel. — Une représentation d'*Electra*. — *Lafcadio Hearn*, par Joseph de Smet. — *La lumière vient de l'Orient*, par Lafcadio Hearn. — *Die lyrische Bewegung im gegenwärtigen Frankreich.* — *Insel-Almanach.*

REVUES.

SOMMAIRE du No 40.

JACQUES RIVIÈRE : Portrait de Joachim Du Bellay.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : Pasiphaé.
PAUL CLAUDEL : L'Annonce faite à Marie (*fin*).
FRANÇOIS-PAUL ALIBERT : Quand le Printemps reviendra.
JÉRÔME ET JEAN THARAUD : La Fête Arabe (*fin*).
ANDRÉ SUARÈS : La Chronique de Caërdal
(*Sur la bonne rive. — De Chateaubriand*)

CHRONIQUES :

Les Poèmes par HENRI GHÉON.
(*Choix de Poésies de Théodore de Banville. — L'Hellénisme des Parnassiens. — Banville et Emmanuel Signoret.*)

Les Romans. Lettre de M. LOUIS BERTRAND.

Le Théâtre par JEAN SCHLUMBERGER.
(*La Profession de Madame Warren*).

NOTES par ALAIN-FOURNIER, HENRI GHÉON, EDMOND PILON, JEAN SCHLUMBERGER, VALERY LARBAUD, CAMILLE VETTARD :
Henri Franck. — *La Correspondance de Gérard de Nerval.* — *Vie de Mélanie, bergère de la Salette.* — *Sur les champs de bataille.* — *La Victoire des Vaincus*, par L. Dumont-Wilden et Léon Souguenet. — *L'Elève Gilles*, par André Lafon. — Exposition de Madame Marval. — Exposition Charles Lacoste. — Le *Psaume* de Florent Schmitt.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.
COMMAILLES, 1, rue Auber.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
CRES, 3, Place de la Sorbonne.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
,, 10, Boulevard des Italiens.
,, Galeries de l'Odéon.
,, 36, Avenue de l'Opéra.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.
,, Galerie Vero Dodat.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.
MEA, 1bis, rue du Havre.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.
TASSEL, 44, rue Monge.
VILDRAC, 16, rue de Seine.
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares